

Le Samedi

VOL. X. No 42
MONTREAL, 18 MARS 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

NOTRE GALERIE DE PORTRAITS



BONHEUR ET INCONCIENCE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

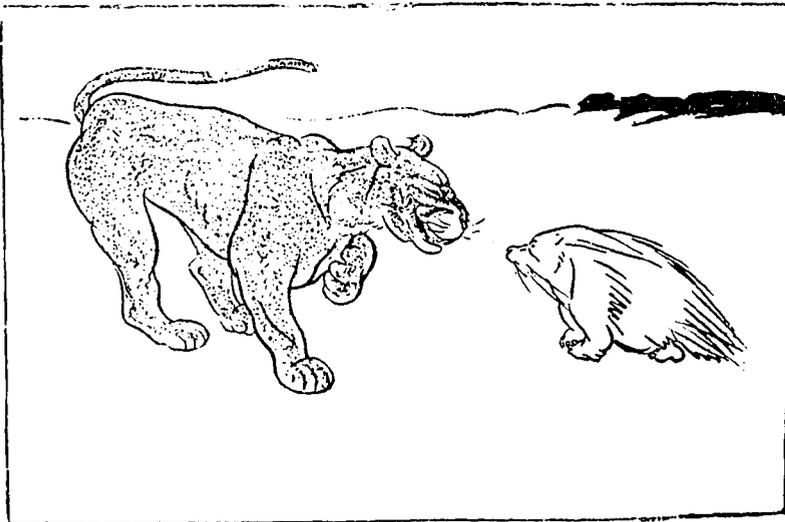
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 MARS 1899

UNE DIFFÉRENCE



I
Myr Tigres (d'un air sardonique).—Mon cher ami, j'apprends à l'instant que vous avez l'intention de m'offrir à dîner ?

CONCOURS DE BÉBÉS

Le concours ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs a été accueilli avec le succès le plus complet et nous nous bornons à le constater en rappelant à tous ceux qui désirent y participer, les conditions du concours insérées dans notre précédent numéro. Les photographies doivent nous parvenir sous enveloppe avec la mention : "Concours de Bébés". Elles doivent porter, au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents.

Elles paraîtront dans nos prochains numéros revêtues seulement du numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux ; les noms ne seront pas publiés.

Dans notre prochain numéro un coupon de vote sera inséré.

Les personnes désirant manifester leurs préférences en faveur de tel ou tel des bébés dont paraîtront les photographies voudront, bien insérer sur ce coupon le No d'ordre du bébé qu'ils choisissent, découper le coupon et le conserver, pour nous l'adresser au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription : "Concours de Bébés".

Prière, afin de nous éviter un travail inutile, de suivre à la lettre ces prescriptions.

LE SAMEDI.

APHORISMES SUR LE TABAC

Le tabac aide à supporter la vie.—MONSIEUR X...

x

Le tabac ? Un poison inconnu des Borgia.—MONSIEUR Z...

x

Le tabac rapporte plus d'or que les mines de Californie.—BLANQUI.

x

Fumer, c'est cher, c'est bête ; ça sent mauvais et c'est malsain.

ALPHONSE KARR.

x

Fumer, ça tue les ascarides vermiculaires et tous les autres microbes ; c'est la santé.—F. V. RASPAIL.

x

Il y a, en France, trois millions d'hommes qui aimeraient mieux se passer de pain que de tabac.—UN VIEUX LOUP DE MER.

x

Et maintenant, lecteurs, arrangez tout ça, si vous le pouvez.

LE GLANEUR.

PAS POSSIBLE

L'épicier (à un petit garçon qui lui achetait des bonbons).—J'ai entendu dire qu'il y avait une nouvelle petite sœur chez vous ?

Le petit garçon.—Oui, monsieur.

L'épicier.—L'aimes-tu bien ?

Le petit garçon.—Je souhaiterais qu'elle fut un garçon, alors je pourrais jouer avec lui aux billes, à la balle, et à tous les jeux quand il serait grand.

L'épicier.—Ah ! Et pourquoi ne changes-tu pas ta petite sœur pour un petit garçon ?

Le petit garçon (après avoir réfléchi une minute et d'une voix chagrinée).—Nous ne pouvons pas maintenant, m'sieur ; il est trop tard ! Nous nous en servons depuis quatre jours.

IL N'A PAS ÉTÉ DIPLOMATE

La femme.—Penses-tu pouvoir tenir la maison pendant une semaine que j'irai en visite ?

Le mari (après hésitation).—Je le crois bien... Oai, je le peux.

La femme.—Mais tu ne seras pas trop malheureux, au moins ? et tu ne t'ennuieras pas trop ?

Le mari (vivement).—Pas du tout, pas du tout...

La femme (sèchement).—Ah ! Alors, je n'y vais pas !

IL Y AVAIT BIEN DE QUOI

Le mari.—Pourquoi es-tu si fâchée contre le docteur ?

La femme.—Quand je lui ai dit que je ressentais une grande fatigue, il m'a dit de lui montrer ma langue.

DISTINGUC

Elle (quelques semaines après le mariage).—Tu m'as dit que j'étais ton premier amour, mais j'ai trouvé une de tes malles remplie de lettres d'amour débordant de tendresse et venant de toutes sortes de filles.

Lui.—Je... je t'ai dit que tu étais mon premier amour ; je n'ai pas dit que tu étais la seule qui m'ait aimée !

SUIVANT LE CAS

Le curé (à une de ses ouailles, le fermier Penoute).—Un beau temps, aujourd'hui, Penoute ?

Penoute.—Oui, monsieur le curé, pour ceux qui n'ont pas de travaux à faire.

Le curé.—Votre jardin paraît bien !

Penoute.—A ceux qui ne sont pas obligés de le travailler.

Le curé.—Je suis content de savoir que votre femme est mieux.

Penoute.—Pour vous qui n'êtes pas obligé de vivre avec elle !

IL PRÉFÉRerait LE LUI FAIRE DIRE

Le docteur.—Il y a encore une chose : votre femme ne doit pas prononcer un mot de la journée. Dites-lui cela.

Le mari.—Parfaitement, mais vous...vous...voulez-vous le lui dire vous-même ?

ELLE NE L'A PAS LAISSÉ MOURIR

Mme Vitesse.—Le premier homme qui m'a demandé en mariage m'a dit que si je ne l'épousais pas il se flamberait la cervelle.

Mme Létounée.—Bonté divine ! Il devait être fou ! Et qu'avez-vous fait, alors ?

Mme Vitesse.—Je l'ai épousé, ma chère.

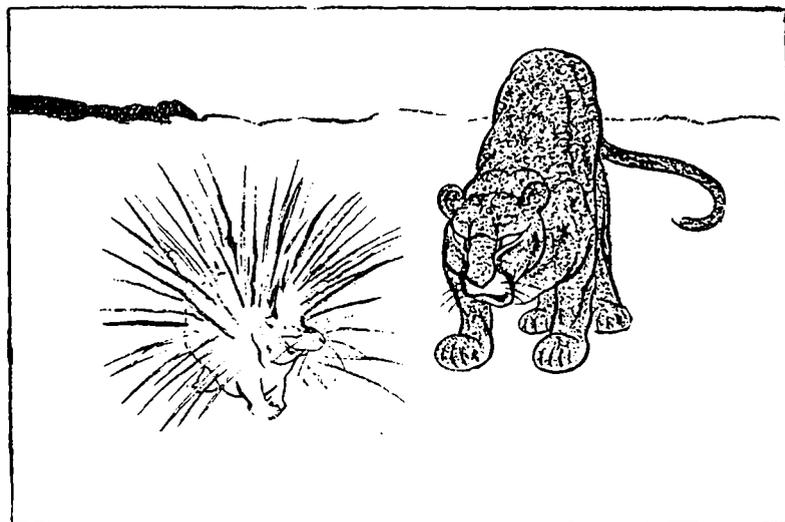
PROBLÈME INSOLUBLE

Rouleau.—Je viens d'avoir une entrevue avec Bayard, le manchot ; il avait un gros problème sur les bras.

Rouleau.—Qu'est-ce qu'il essayait donc ?

Rouleau.—Il essayait de faire se rencontrer les deux bouts ensemble.

UNE DIFFÉRENCE — (Suite et fin)



II
Mr Porc-épic (aimablement).—J'ai tout à fait le dîner, mon cher monsieur ; seulement les curo-dents.

ELLE A DES CHANCES



L'agent dramatique. — Et qui vous porte à penser que vous réussiriez au théâtre ?
Mlle Marguerite. — J'ai entendu dire qu'une jolie fille réussissait toujours.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXVII

L'ODORANT SOUVENIR

Nous sommes séparés par un mur invisible.
 Ma chère, qui l'eût dit, à cette heure paisible
 Où de vos yeux profonds je contempiais l'azur,
 Qu'entre nous deux la vie élèverait son mur ?
 Aujourd'hui, sur l'étang du Passé dont l'eau stagne,
 Comme des nénufars funéraires et doux,
 Ces fleurs du souvenir je les cueille sans vous.
 Nous étions descendus de la même montagne,
 Nous étions descendus mains jointes en chantant.
 Me voilà seul au bord de la route. Pourtant
 Le même cœur battit dans nos jeunes poitrines,
 Et vous disiez — je vois vos lèvres purpurines —
 Que de tous les amours le temps n'est pas vainqueur !
 Mais le temps abolit vos paroles dorées,
 Et, pareil au reflux de ces grandes marées,
 L'amour s'est retiré des plages de mon cœur.
 Les flots amers et doux ont balayé la grève ;
 Une à une ont séché les flaques de mon rêve,
 Et par le sable nu chaque jour effacé,
 Mourra jusqu'à l'étang merveilleux du passé !
 Mais regarde : à la place où grondait la marée,
 Le parfum de la mer tient dans un goémon,
 Et celui de l'amour qui se fane à ton nom
 Est doux comme une rose autrefois respirée...

VICTOR MARGUERITE.

JEUX D'ENFANTS

I

Je me promenais, rêveur, à travers les champs pelés et blafards de l'extrême banlieue parisienne, lorsque mon attention fut attirée par des voix d'enfants chantant un air autrefois entendu, me semblait-il, et qui me semplit soudain de tristesse, d'inquiétude et presque d'angoisse. Je marchais dans la direction des voix, et ce que je vis, je ne veux pas le dire avant d'avoir prévenu le lecteur que je ne fais pas assez de cas de la vérité pour jamais me donner la fatigue de l'altérer ou même de l'inventer. Mes amis et mes connaissances peuvent au besoin me rendre ce témoignage.

Or, c'étaient des enfants de cinq à dix ans qui jouaient, à "l'enterrement", un jeu comme un autre, après tout. L'un représentant le mort, couché par terre, la tête recouverte par un mouchoir, les bras en croix sur la poitrine, les jambes allongées et les pieds joints, le tout remuant le moins possible, ne parodiait pas trop mal un petit cadavre. Autour bambins et bambines, qui mangeant une interminable tartine, qui se grattant la tête, qui renfonçant le pan de sa chemise à l'endroit sur lequel on est coutumier de s'asseoir, psalmodiaient de leur timbre frais et faux un *De profundis* puéril, tandis qu'un autre, assisté de deux autres, tous trois emmitouillés de vieux châles octroyés par *maman*, officiait sur une pierre kilométrique.

Ce spectacle fit faire à mes lèvres un mouvement auquel mes pensées ne les ont guère habituées ; et vous saurez de quelle nature fut mon sourire, quand je vous aurai appris que mon sentiment à l'égard de "cet âge" est exactement celui professé par le fabuliste Jean de Lafontaine.

II

Pourquoi le Poète, qui n'est qu'un enfant en somme, un peu moins insciemment pervers que les autres peut être, pourquoi le Poète, lui aussi, ne jouerait-il pas à "l'enterrement" ? Ou, si vous aimez mieux, pourquoi ne se distrairait-il pas à manier les choses funèbres de ses innocentes mains sacrilèges ? Pourquoi, en un mot, no fût-ce qu'à des fins de se conformer à l'esprit d'un siècle qui paraît avoir à jamais répudié la mélancolie, et ne songe plus qu'à *rigoler* (pour faire un emprunt au plantureux vocabulaire de Rabelais et de Gavroche), pourquoi ne prendrait-il pas familiarité avec cette grande pince sans rire qu'on appelle l'Horreur, au risque d'évoquer, lui aussi, derrière lui, par delà la Contingence, dans l'Inconnu, quelque méprisant rictus ?

PAUL VERLAINE.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Premier voyageur (à un compagnon de chemin de fer qui, trois mois de suite, vient de lui souffler son allumette) — Monsieur, que me voulez vous, enfin, voilà la troisième fois que vous éteignez mon allumette ?

Second voyageur. — Excusez-moi, monsieur, c'est la force de l'habitude. Je suis fompier.

VOILA LE MOYEN

Pasfin. — Je ne sais vraiment que faire de ce chien. J'ai essayé de le donner au moins un douzaine de fois, mais personne n'en veut.

Lacornais. — Essayer de donner un chien n'est pas le bon moyen de s'en débarrasser. Il faut en demander au moins huit ou dix piastres.

L'ACCORD, PEUT ÊTRE

Depuis trois mois qu'ils sont mariés, ils en sont à leur treizième querelle. — Treize est un nombre fatidique, hélas ! "Vous ne m'avez épousé que pour ma fortune", dit-il. "Je n'ai jamais agi de la sorte", réplique-t-elle. "Bien, mais, vous ne m'avez toujours pas épousé par amour." "J'admets que je ne vous aimais pas."

"Au nom du ciel, madame, quelle est la raison qui vous a portée à m'accepter pour mari."

"Simplement pour faire enrager cette odieuse Amélie qui vous aimait et qui n'aurait pas voulu vous laisser à une autre."

"Juste ciel ! s'exclama-t-il, moi qui vous ai épousée justement parce qu'Amélie m'avait repoussé !"

SUREMENT

Rouleau. — Je pense que le docteur va enfin nous donner quelque chose pour empêcher le bébé de pleurer.

Bouleau. — Pourquoi ?

Rouleau. — Je viens habiter la maison voisine de la sienne.

IL ÉTAIT DIGNE D'ÊTRE GASCON

Elle. — Ainsi vous avez traversé la mer soixante quatorze fois. Vous devez y être bien habitué, maintenant ?

Lui. — Oui, considérablement. J'en suis rendu au point que je reconnais la moitié des vagues que je rencontre.

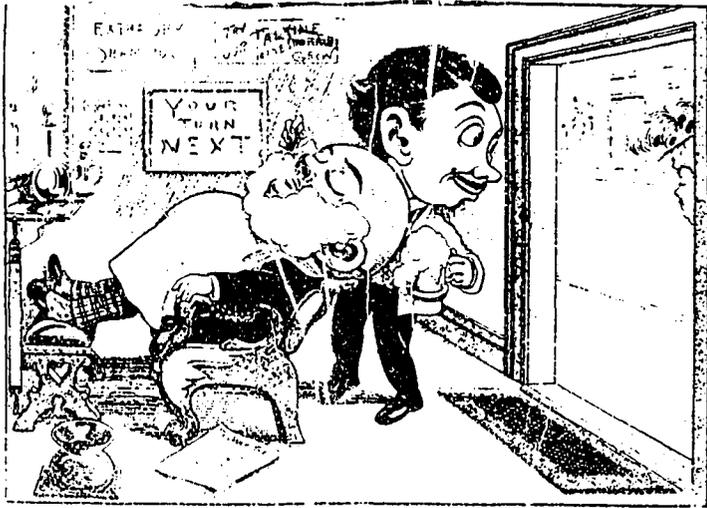
ENCORE PLUS FORT



Mme O'Neil. — Pensez donc, madame O'Meara, que notre fils Paddyrounty a pratiqué si fort le piano, durant les derniers six mois, qu'il a deux doigts de paralysés !

Mme O'Meara (détachéusement). — Ciel !... mais ce n'est rien, madame O'Neil. Ma fille, Mary Askoff, a pratiqué si fort que, rien que dans les derniers trois mois, elle a paralysé deux pianos !

CHERCHEZ LA FEMME



Pommadin, le joli coiffeur de la rue Cinq-toiles, était en train de barbitier un vieux client de la maison, le juge Lenkett, quand...

UN CARNAVAL A L'ARMÉE DU ROI

Le hangar était comble. Tous les soldats du régiment *Grenadiers-Royaux* s'y étoffaient, et déjà quatre bancs trop pleins s'étaient fendus. En haut, une estrade de sergents pia, comme prête à se rompre ; les sergents ne bronchèrent ; par bravade, sérieux, ils regardaient gentiment la scène, et douze cents hommes, la tête et les bras en l'air, attendirent en hurlant qu'elle s'écroulât. Pour faire cesser le scandale, un officier fit évacuer ; mais les escouades, se reconnaissant de loin, s'insultèrent de cris stridents. Ils avaient tous des faux nez distribués le matin par le marquis, et une joie violente les emportait de se voir grotesques, en frimousses d'ivrognes, en monstrueuses gueules dont les profils haient les murs autour d'eux. Cette foule fantastique remuait comme un orage ; on y voyait luire des éclairs, l'or de quelque tresse, du bleu, le sang des revers, et toutes les têtes étaient nues, les soldats avec leurs bonnets semblaient trente rangs d'hommes et trente rangs d'ours alignés, horribles, et tordus de rires furieux !

Soudain, dans ce tapage, une poutre, à coups durs, frappa le plancher.

Alors, la salle fit silence, comme un tonnerre s'en va, — et au fond, là-bas très loin, entre des flambeaux, derrière la toile qui se levait, on aperçut le colonel, tout petit, en robe de soie bleue, qui venait dire le prologue. Cette folie n'étonna personne. La salle elle-même était insensée. Aucun rire. Tout le monde écouta. On eût entendu, à gauche, l'anspessade du cinquième rang lisser sa moustache. Et de petits vers confus, écoutés comme des oiseaux, vinrent voltiger sur les cris durs de la foule. C'était le capitaine, c'était Silvandre qui parlait :

J'ai vu seize printemps, mais, Phillis, nul encore
N'a fait briller si lumineuse aurore.

Le colonel "Phillis" fit bouffer sa robe, d'un coup de mollet à la pavane :

J'ai vu quinze printemps, mais nul, mon cher Silvandre,
Autant que celui-ci n'eut de charmes pour moi.
C'est que je garde enfin mes troupeaux près de toi.

L'âme posante des soldats, charmée, se mit à rugir, sans comprendre. Cette douceur leur plaisait ; c'était au fond d'eux, comme un fil de lune dans un gouffre, — et les officiers, les sergents et les soldats, toute la salle applaudit :

— Bravo, le colonel ! bravo !

Des grenadiers se levèrent, profitant du bruit pour changer de place. Des mains éraagées se relancèrent en coups de poings ! On entendit des appels des hommes :

— Touaillon ! Rabasse !

Et des officiers, armés de cannes, qui criaient aux soldats ivres :

— Silence, messieurs les Maîtres, on continue !

Alors le grognement tomba, et les petits vers, du fond de la salle, se remirent à chuchoter :

Phillis, vois-tu là-bas cette paisible voûte ?
Chantons...

Les hautbois de l'estrade embouchèrent. Un violon dressa Parchet, et accompagnés par le cymbalier noir, le colonel et le marquis flûtèrent :

Je suis gai, mon cœur est content
Quand mon visage est doré par l'aurore,
Moi, je suis plus heureux encore
Quand tu me souris tendrement.

Phillis s'approchait, confus :

Le moissonneur qui revient au village...

x

Mais tout à coup, une porte éclata :

— Aux armes !

Un vent frappa les lampes, étala leurs feux en crinières, et, au lieu du petit paysan de Phillis, ce fut le moissonneur de la guerre qui entra.

— Aux armes ! Rothemburg est pris !

Une tête aux yeux ronds, des mains pourpres, un corps de soldat brutal apparurent, et on entendit sa voix de fronde, haletante, qui lançait les mots comme des pierres dures :

— Alerte ! alerte ! l'ennemi entoure la ville !

Toute la salle s'était levée, en désordre. La tribune vide des sergents fut envahie ; elle creva aussitôt, et des voix bramèrent ! Le colonel, sur la scène, déchira sa robe ; on vit le cymbalier nègre, à son signe, tomber de l'estrade des musiciens, se jeter sur lui comme un singe horrible, et lui arracher le panier ! Alors, effrayant, demi-nu, pantelant de rage et d'enthousiasme, il cria de la scène :

— A droite et à gauche ! Les officiers, faites évacuer ! Qu'on défonce plutôt les planches ! Rangez vous par compagnies en courant ! Vite ! vite ! lieutenant la Vrillière, en réserve ! et le premier bataillon sur la place, avec le mortier !

Il reprit haleine, étouffé, mais comme il sortait, on le vit réapparaître :

— Carnaval, enfant ! La pièce va ; changement de décor ! Gardez vos nez pour aborder l'ennemi !

Une trombe de joie fit craquer la salle. Les nez qui étaient enlevés furent aussitôt remis. Le cymbalier, à l'une des portes, aidait les hommes à sauter.

Aux torches, on voyait ses yeux, ses dents luire, et fou bruyant, de sa voix de nègre chiqueur, troquée, il criait dans l'ombre, en s'accompagnant des cymbales :

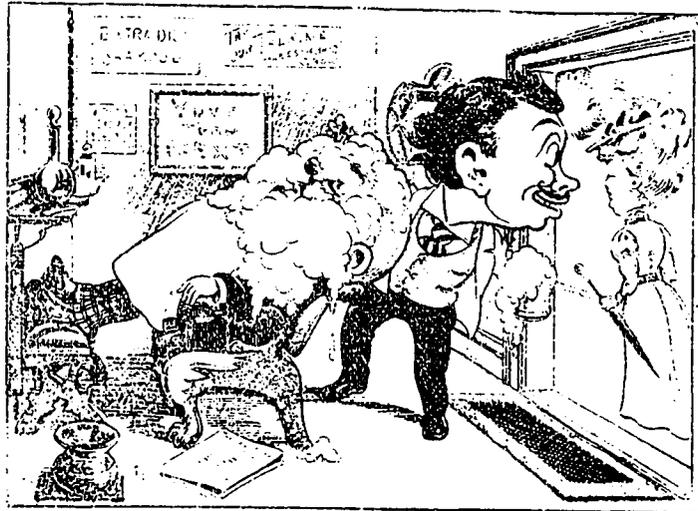
— Kahr... Kahr'n'vail bathail ! Bathail !

On le bousculait, il revenait plein de boue. Saut des âmes, hors corps ! Sombre élan des bras ! Joie et vertige ! En une minute, éparpillé par les rues, le régiment vola aux armes ! On entendait déjà des bruits, des pas de troupe, sinistres, comme cadencés au marteau. Une compagnie passa près de la place, ralliée, en semblant d'ordre, avec ses bandouillères, ses pulvéris, ses sacs de balles. Tous avaient le masque. Les officiers, plus fins, sondaient le silence, flairaient l'ombre des rues, mais les hommes, sentant le sang, aboyaient ! Ce fut le bataillon qui, le premier, vit l'ennemi et s'arrêta net, pour charger. D'instinct, il prit sa formation, et les canons se levèrent... Un soleil tonnait troua la place, et ensanglanta les maisons, les hommes :

— Vive Sa Majesté ! crièrent les sergents.

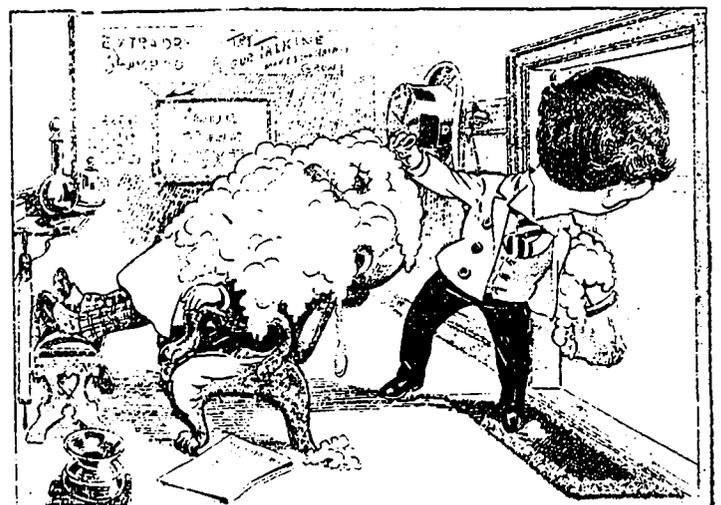
Et, une fois la charge envolée, baïonnettes en l'air, les noceurs bondirent ! Mais on entendait d'autres bruits, un roulement de charges, galops durs qui semblaient plier la ville, et, au petit pont des Anneaux, un escadron déboula en meute !

Il y eut, à cette vue, non pas de la peur, pas même un cillement d'yeux,



II

... une jolie femme passa devant la porte ! Pommadin la suivit d'un œil amoureux, oubliant totalement son patient sur lequel...



III

... il accumula des flots de mousse savonneuse, sans le moindre égard pour le caractère, plutôt sévère, de son client, jusqu'à ce que...

CHERCHER LA FEMME — (Suite et fin)



IV

...exaspéré, celui-ci, qui en avait plein les yeux, protesta d'une façon vigoureuse. Cela rappela Pommadin à son travail...

mais de la tristesse dans les rangs, et les Grenadiers de Versailles — soixante contre cinq cents — sifflaient déjà l'air lugubre : " Amis, mon corps en terra..." lorsque tout à coup, terrible, en avant de trois compagnies, le colonel "Phillis" arrêta la charge. Il était fantastique, j'irrés, poitrine nus sur son cheval à poil ; sculpté de sa perruque, l'éclair aux yeux, sans épée, armé seulement de la furie de son geste, une jupe de soie aux hanches en ceinture, et des haillons de comédie, des flots de rubans roses à l'épaule.

— *Heu !* cria-t-il.

La compagnie, rassurée, tira sur les chevaux, et les premiers rangs de la charge, lourds, retombèrent sur eux-mêmes, en grand bruit, comme des viandes mortes.

— *Carnaval !* rugirent les soldats.

Le cymbalier nègre, effréné, se mit à secouer ses cuivres, à pleines mains blessées ; le colonel poussa, disparut dans le feu ; les tambours, les fifres, les hautbois s'étant remis à battre l'aiguë et sauvage marche, à coups fous, haussé de sa grandeur en plein héroïsme, le régiment s'élança, et les "faux nez", sublimes, et précipitèrent à la mort comme des rochers roulés ; on en voyait d'énormes, au travers des faces, narinés de virgules, de goitreux, d'écaillés, de camus, d'immenses qui avaient de la malice, d'autres éclatés comme de vieilles poires, d'épais, d'écrasés, de fins, de mullards, dressés, peints en verts, d'où suaient du rire et de la terreur. Le colonel appela le marquis. Silvandre, en berger, se battait furieux, la houlette de fer aux poings, et ses coups empourpraient le troupeau.

— *La comédie continue. Marche !* hurla le colonel.

Raide sur sa bête, les poumons grognants, des vers stupides, mais qu'il roulait dans le feu, lui éclatèrent des lèvres !

— *Scène III !*

Et comme des fusils tiraient sur lui :

— *J'entends, rugit-il au milieu des balles, j'entends, Silvandre, un amoureux murmure.*

Le capitaine, qui ruait à cent pas de là, grisé de la plaisanterie, répliqua dans le tumulte :

— *Quel doux repos, Phillis...*

Mais une balle lui coupa la phrase.

On les entendait d'une rue à l'autre. Au lieu d'être dits, les mots détonnaient, et ce n'étaient plus des soupirs, c'étaient des lamentations, des clameurs, c'étaient de rauques vers tragiques ! Il y en avait qui se perdaient dans la bataille, en bribes de cris, comme des gouttes de sang d'oiseaux tués ; on entendait le commencement d'un, en tronçons, des fins de strophes, sifflantes, au bruit des fusils, des blessés, dans le grincement des sabres, le désordre et le brame des gros chevaux baveux. Soudain, les rues remuèrent, comme si la bataille enfin se décidait... Le colonel, heureux, poussa son cheval, et immense, dépassant la mort :

— *Voyez, Silvandre, ces prairies...*

Une décharge tua le cheval.

— *...ces tendres moissonneurs couchés.*

Il avait raison : déblais, romblais, toute la ville était rouge. Alors il se releva. S'accrochant, terrible, à une bête ennemie :

— *O ciel ! mille monstres affreux...*

Il n'eut pas le temps de finir l'acte... Cent griffes le happèrent. Une balle l'enfila aux épaules, et le tint en l'air, comme suspendu à la mort... Mais très calme, il ne roula pas de son cheval.

— *Bataille gagnée : comédie jouée, murmura-t-il. Au rideau, Silvandre. Effrayant, il resta debout. Alors ses yeux se fermèrent — et comme, en masse, à travers la fuite de l'ennemi, on accourait pour le sauver, ce qui demeurait vivant de son âme, de sa grande et insouvenante âme française chuchota le dernier vers du III, scène du petit adieu de Phillis :*

Je... je... je retourne à Cythère

Et, charmant, il mourut aussitôt, — il y alla.

GEORGES D'ESPÉRÈS

PAS LA MÊME CHOSE DU TOUT

Le professeur. — Maintenant, Louis, combien faut-il de secondes pour faire une minute ?

L'élève. — Masculines ou féminines ?

Le professeur. — Le masculin et le féminin n'ont rien à faire ici. Que veux-tu dire ?

L'élève. — Il y a une grosse différence, monsieur. Quand papa dit qu'il descendra dans une minute, cela lui prend 60 secondes ; mais les minutes de ma grande sœur sont à peu près de 600 secondes.

PROPOS DE TABLE

Le mari. — Ma chère, j'ai fait un rêve terrible la nuit passée.

La femme. — Qu'as-tu donc rêvé ?

Le mari. — J'ai rêvé que ta mère était sortie en voiture et que les chevaux avaient pris le mors aux dents, juste comme ils approchaient d'un précipice effroyable qui avait au moins 500 pieds de profondeur. Je...

La femme (pâle). — Oh ! Louis, c'est vraiment effrayant, ce que tu dis là !

Le mari. — Je me suis réveillé, et j'ai trouvé que c'était un rêve. Oh oui, c'est tout simplement terrible.

A QUI LES VISITES DÉPLAISAIENT

Lui. — Est-ce votre père qui s'objecte à ce que je vienne vous voir, mademoiselle... ?

Elle. — Pas le moins du monde, monsieur.

Lui. — Est-ce votre mère ?

Elle. — Non.

Lui. — Sont-ce vos frères ?

Elle. — Je ne le pense pas.

Lui. — Alors je ne vois pas qui je cause du tort à quelqu'un en venant vous voir.

Elle. — Mais il est un autre membre de la famille à qui vous ne semblez pas songer et qui s'oppose de tout son pouvoir à vos visites.

Lui. — Je croyais les avoir toutes nommées. C'est vrai, je n'y pensais pas ; votre petit chien Fido ?

Elle. — Oh ! Fido ne s'occupe pas de cela.

Lui. — Alors, à qui donc mes visites peuvent-elles bien déplaire ?

Elle. — Mais à moi, tout simplement, monsieur.

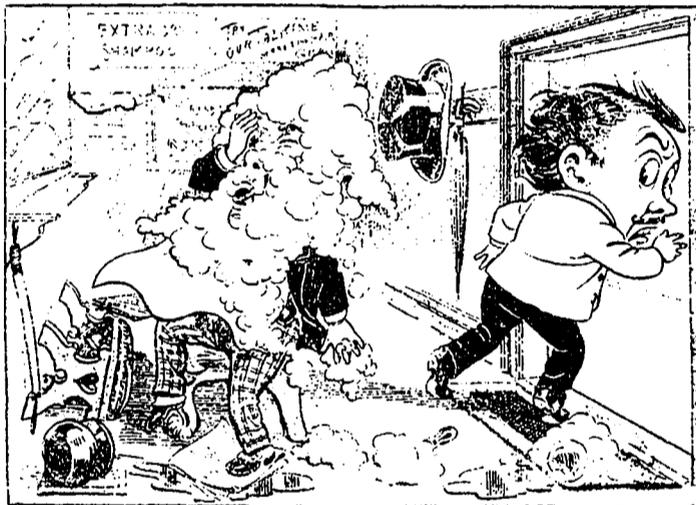
MARI VAUDAGES

La jeune fille. — Et quand vos yeux se sont ils ouverts à la lumière, mon cher Baron ?

Le Baron. — Sitôt que je vous ai vue, mademoiselle.

AVIS IMPORTANT

Une jolie enseigna qu'un entrepreneur de pompes funèbres mit à la devanture de sa boutique : " Pourquoi être si misérables lorsque vous pouvez vous faire enterrer décentement pour la somme de cinq dollars ? "



V

... Il en fut même si contrit qu'il prit la porte...



VI

...poursuivi par le juge Lenbott, aux trois-quarts enragé.

Si vous tousssez prenez le

BAUMÉ BRITANNIA

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE PALAIS LUMINEUX PONSIN.



ES travaux de l'Exposition de 1900, à Paris, se poursuivent sans relâche et d'énormes efforts ont été faits pour rattraper le temps perdu ; tout marche à souhait et rien ne fait redouter un retard quel qu'il fut.

Profitons-en pour signaler, aux lecteurs du SAMEDI, quelques-unes des curiosités qui verront le jour pour l'aurore du 20^e siècle.

Parlons d'abord des voies de locomotion rapide, dans l'intérieur même de l'Exposition, des trottoirs et escaliers mobiles.

C'est à l'année 1886 que remonte l'idée de "ces chemins qui marchent" et ils furent proposés par l'architecte français Henard, aux directeurs de l'Exposition de 1889.

Cinq kilomètres à l'heure, avec arrêt de 15 secondes par minute devant permettre aux voyageurs de monter et descendre, soit un avancement réel de 4 kil., telle était la vitesse du trottoir Henard.

À Chicago, en 1893, MM. Silsbee et Schmidt exécutèrent un de ces trottoirs mobiles ; ils supprimèrent les arrêts, grâce à l'adjonction d'un second trottoir roulant à 8 kil. et où on transbordait du premier. Ils fonctionnèrent parfaitement, transportant, en deux mois, 10,000 voyageurs.

À l'Exposition de Berlin de 1896, un trottoir composé de 122 voitures et de 500 mètres de longueur, fut construit. Il marchait aux vitesses respectives de 5 et 10 kil. à l'heure pour chacune de ses deux plateformes.

L'Exposition de 1900 va voir appliquée l'idée première de Henard, mais améliorée par M. de Mocomble. Cette fois ce sont les galets qui marchent, actionnant le rail, lequel supporte la plate-forme.

Tous les 36 mètres est établi un moteur fixe, indépendant, de 6 chevaux ; et les deux trottoirs, marchant à 5 et 10 kil., transporteront, à l'heure 38,880 voyageurs.

On fera le tour de l'Exposition de gauche à droite, avec le chemin de fer à voie étroite de 1 m. ; on reviendra de droite à gauche, sur la plate-forme mobile laquelle, supportée par un viaduc, dessert le premier étage de toutes les constructions.

Cela évitera aux sybarites la fatigue de l'ascension par les escaliers, remplacés eux-mêmes par des rampes automatiques permettant d'accéder à tous les étages sans avoir à faire usage de ses jambes.

Une plate-forme du système de Mocomble, de 350 mètres de longueur, a été essayée et fonctionne à ravir.

On pourra donc, sans trop de fatigue, visiter toutes les merveilles de l'Exposition de Paris.

Parmi ces merveilles, le Palais lumineux Ponsin doit occuper une place d'honneur.

Qu'on s'imagine un édifice quasi-aérien entièrement construit en verre, se dressant sur un bloc de rochers granitiques, à quatre pas de la gigantesque Tour Eiffel.

C'est le maître-verrier Ponsin, qui élève ce palais à la gloire de l'industrie du verre, secondé par l'architecte Latapy, le peintre Castellani, les statuaires Falguière et Beer.

De cette brillante collaboration est sortie une des œuvres les plus extraordinaires qu'ait enfanté l'esprit humain.

Le *Vitrarius*, comme on appelle M. Ponsin dans le monde des arts, a voulu, par cet œuvre, synthétiser le verre sous toutes ses formes, sous tous ses aspects.

Des rampes monumentales conduisent les visiteurs dans un vaste hall surmonté d'une coupole reposant sur seize colonnes de rubis, à chapiteaux dorés, et supportant elle-même, tournant dans l'espace, la statue d'Electryone, fille du Soleil.

Dans le hall, de larges baies sont garnies de portières, atteignant 30 pieds de hauteur et garnies de franges de 5 pieds de large. Un divan circulaire, surmonté d'une statue, occupe le centre du hall, dont un tapis de Smyrne, d'une éclatante coloration, recouvre le sol. Cinq panoramas sont ménagés dans le pourtour du hall ; ils représentent les cinq parties du monde.

Et tout cela : Statues, colonnes, tapis, portières, est en verre !

Les panneaux constituant les cloisons, planchers et toitures, sont en glace d'un pouce et quart d'épaisseur et pèsent plusieurs milliers de tonnes.

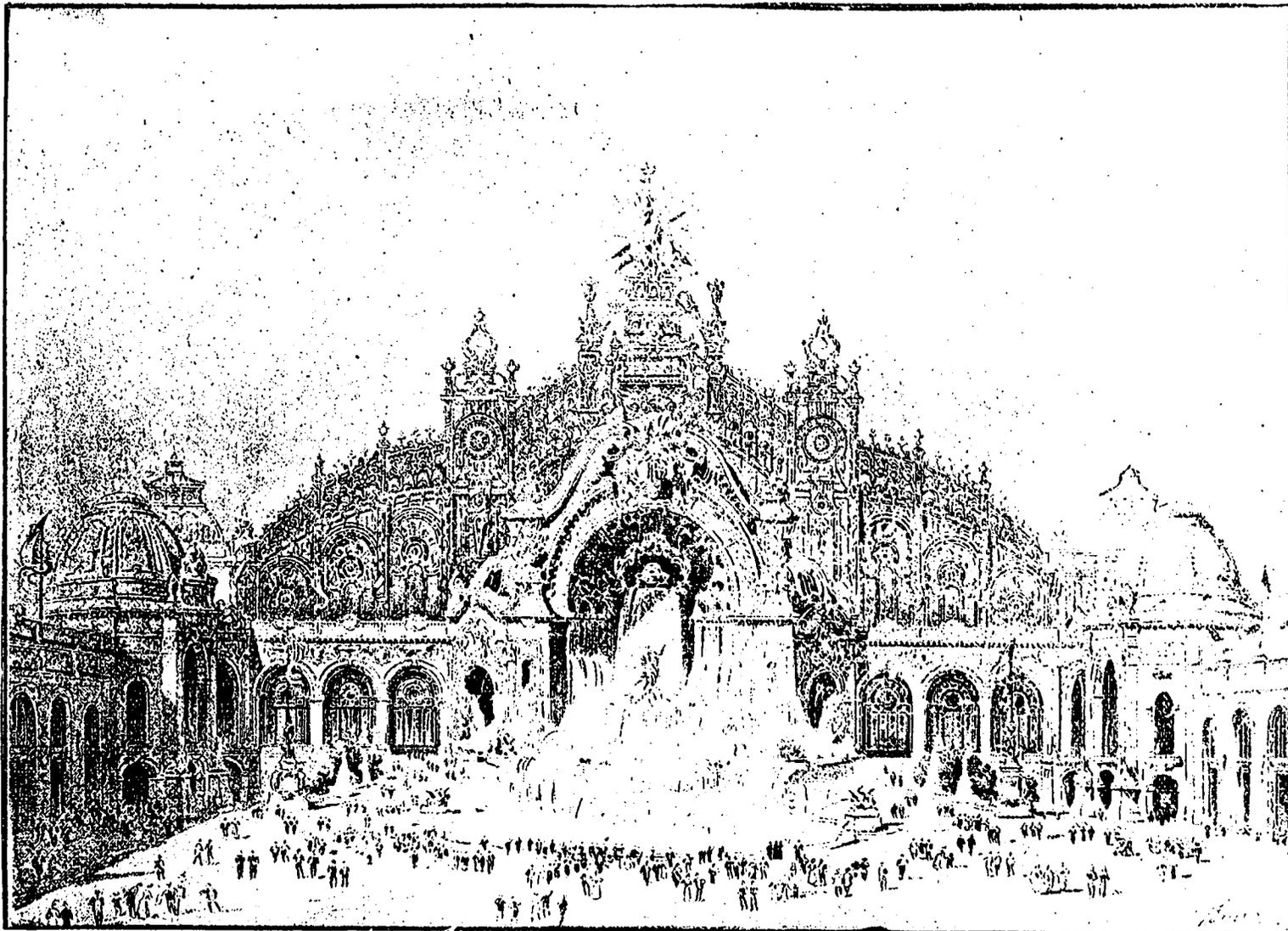
Les portières, exécutées à Venise, sont en verre filé et tissé ; elles figurent une étoffe damassée par d'énormes fleurs d'héliante, dont les pétales sont en jais brun taillé, doublé de platine.

Les franges sont formées de masses de perles de Bohême, reliées par des guirlandes de cabochons taillés en dimensions décroissantes. La partie la plus importante de l'œuvre est exécutée aux cristalleries de Saint Gobain.

Les plaques de cristal devant représenter le tapis sont modelées, en creux, d'étoiles revêtues ensuite de feuilles d'or. Le divan circulaire est recouvert d'une riche étoffe en verre tissé d'un effet merveilleux, et on peut difficilement s'imaginer à l'effet produit, aux rayons du soleil, par cet immense joyau lumineux, translucide, que sera le Palais Ponsin !

Considérablement augmenté, il y aura là toute la gamme des colorations que présentent les verrières de nos cathédrales gothiques.

Mais, le soir, la féerie atteindra de titanesques effets, quand le palais, de la base au sommet, resplendira d'un ruissellement de feu, sous la lumière de plusieurs milliers de lampes à incandescence. Les rampes d'accès



LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ ET LE CHATEAU D'EAU.

seront également rendues lumineuses et comme le rocher de granit, supportant le palais, demeurera obscur, tout l'ensemble apparaîtra, suspendu dans l'espace, comme une fantastique évocation d'un conte de fées.

Le lac sur lequel est édifié le palais, la cascade qui l'entoure, doubleront, par leurs multiples réflexions, l'effet, absolument merveilleux, que présentera le Palais lumineux.

On se rendra facilement compte que l'œuvre à accomplir comporte un effrayant travail, mais le *vitarius* est à l'œuvre ; toutes ses maquettes sont terminées, distribuées aux collaborateurs et la plupart des pièces devant composer l'édifice, commandées ou même en voie d'exécution. En dépit du hasard des foudres et des coulées, tout sera prêt à l'heure.

Encore une merveille électrique, c'est l'ensemble formé par le Palais de l'Électricité et le Château d'eau limitant l'étonnante perspective du Trocadéro et du Pont de l'Alma.

“L'Art et la joie des yeux”, a pu dire un éminent critique d'art à la

vue des dessins de MM. Hénard et Paulin, les architectes de ces deux bijoux. C'est aussi un palais de verre que celui de l'Électricité, palais dont la façade a 450 pieds de longueur et dont le point culminant atteint une hauteur de 230 pieds !

Que l'esprit évoque la superbe silhouette de cette façade, aux galeries ajourées, aux pylones multicolores, surmontée de la statue du Génie de l'Électricité !

Ecrans mobiles, lampes en séries de tons variés, prismes de verre colorés, tout sera employé, pour que pas un trou noir ne soit visible sur cette merveilleuse façade de verre guilloché, cabochonné, figurant des milliers d'escarboucles. Quel effet sera obtenu par la combinaison de l'éclairage intérieur avec celui extérieur nuancé, variant d'intensité suivant une gamme de coloration obtenue par des lampes invisibles !

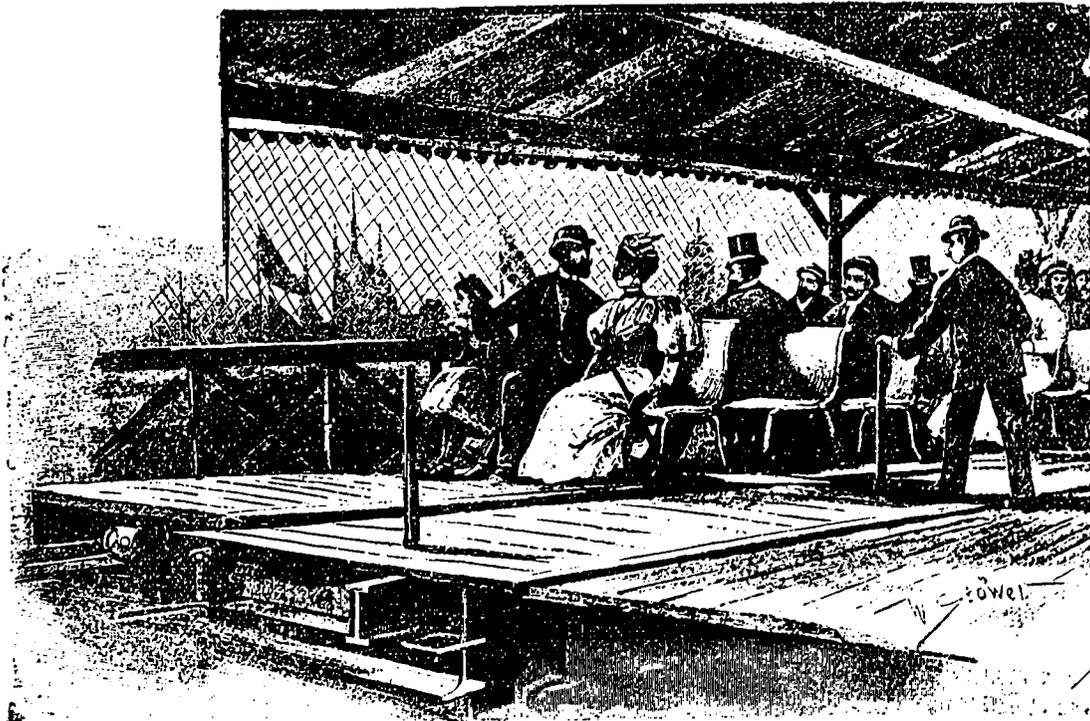
Le Château d'Eau, adossé à cette déjà si merveilleuse façade, sera d'un plus extraordinaire effet encore, puisque dans l'idée des constructeurs, le Palais de l'Électricité lui servira de fonds, de repoussoir, même.

Il est vrai que M. Paulin possède, pour accomplir ce tour de force, tous les effets de chatoiement de ces Lucie Fuller qui ont nom les eaux lumineuses et que les jets, gerbes, cascades, — celle centrale tombant de cent pieds de hauteur, — constitueront le plus curieux de tous les spectacles, lors des fêtes de nuit.

C'est au style Louis XV, style de mobilier et d'intérieur, que l'architecture a demandé d'affronter le colossal. Et de ce style si méprisé il n'y a pas encore bien longtemps, il a su tirer l'effet splendide dont notre dessin ne peut donner qu'une très faible idée.

Curieuse, n'est-ce pas, cette revanche de la rocaille décriée et surtout dans un monument officiel !

Au public de préjuger l'effet intense que présentera le Château d'Eau, quand par une de ces belles nuit limpides de l'été Parisien, surgiront de toutes parts les flammes multicolores des lampes électriques, répétées par la joaillerie des façades et que les eaux, mollement lumineuses et transparentes, viendront, comme autant de jets de métal en fusion, ajouter la féerie de leurs chatoyantes cascades à cette fête merveilleuse des yeux.



TROTTOIRS MOBILES DU CHAMPS DE MARS.

LA VÉRITÉ VRAIE



Mme Grinchu (d'un air pincé). — Et que serais-tu, aujourd'hui, je voudrais bien le savoir, si je n'avais pas eu d'argent ?
 Mr Grinchu (calme et digne). — Tu veux probablement dire, que serais-tu, toi ?
 Mme Grinchu (très enroué). — Comment ce que je serais, moi ?
 Mr Grinchu. — Oai, toi ? Tu ne serais pas Mme Grinchu !

PÉGASE

Rien ne l'arrête plus en sa fougue éternelle,
 Dont la force s'accuse en son infinité,
 De gravir, à l'égal d'un Titan, la clarté,
 Par un bond de prodige et dans un grand coup d'aile.

Nul astre à son essor merveilleux n'est rebelle,
 Dans son jaloux honneur de se croire indompté,
 De ses naseaux jaillit un souffle ensanglanté,
 Et le feu sort, comme un éclair, de sa prunelle.

Il vole, il tente, il sonde, il aspire, il hennit,
 Son crin dur se hérissé et sa croupe fléchit
 Sous le poids d'un azur idéal et sans borne.

Son front heurte une étoile au firmament vermeil
 Et son rude sabot tremble encore, dans sa corne,
 D'avoir fait éclater un morceau de soleil.

ABEL LETALLE.

L'ÉTERNEL CONTRIBUABLE

Henriot a célébré, dans ces typiques dessins que lui seul sait tracer, l'Olyssée du contribuable Français, de l'éternel contribuable qui toujours fut saigné et taillé depuis la création du monde jusqu'en l'an de grâce 1899, où un homme courageux, levant l'étendard de la révolte, a tenté de mettre un frein à cette constante exploitation du faible.

Comme l'histoire de ce malheureux est celle de tant d'autres infortunés appartenant à toutes les nationalités, nous allons, comme notre ami, remonter non au déluge, mais plus haut encore, à la création du monde qui fut aussi celle de l'impôt. Car, le premier contribuable, ne fut ce pas Adam, notre infortuné grand-père Adam... imposé et combien, par le travail, la maladie, la mort, et tout ça pour avoir mangé d'une pomme, qui n'était peut-être pas mûre, provenant d'un jardin qui ne lui appartenait pas.

Punition sévère mais juste que cet impôt mis sur la gourmandise du premier homme, sur sa faiblesse envers la première femme !

Après Adam, c'est Abel, son fils, qui, le premier, va payer l'impôt du sang qui pèse encore si lourdement sur nous.

C'est Esau, l'homme couvert de poils comme Robinson Crusoë ou l'homme-chien, lequel est ruiné par l'impôt sur les successions.

Esau qui, l'infortuné, ne goûta même pas aux fameuses lentilles que cette friponille de Jacob lui glissa en échange de son droit d'aînesse.

Mais franchissons quelques siècles et passons en Egypte, au temps de la construction des Pyramides. C'est l'impôt perçu en corvées par les malheureux contribuables qui, à leurs frais, construisirent, pour le plus grand bénéfice de leurs rois, les monuments de pierre que sont les pyra-

mides, les sphinxes, les obélisques, et où ils laissaient, pour la plupart, non-seulement leur graisse, mais même leurs os.

Franchissons encore quelques siècles.

Nous voici au temps de Clovis ou Clodovitch, premier roi chrétien. Là nous voyons les contribuables non-seulement frappés de droite, mais encore de coups de francisque, qui était une hache à deux tranchants dont se servit le susdit Clovis contre le propriétaire du Vase de Soissons.

Au moyen-âge, c'est l'âge de fer du contribuable, taillable, corvéable à merci et qui ne doit pas souffler mot s'il ne veut faire connaissance avec les oubliettes, les fourches patibulaires, les estrapades élevées, un peu partout, à son intention.

Quelques siècles encore et voilà l'Empire, le premier, celui sous lequel on payait plutôt l'impôt en nature aux cris de : "Vive l'Empereur !" épopée mais pas pour le contribuable, hélas !

Sous le bon roi Louis Philippe, que le bourgeois surnommait familièrement La Poire, au moins quand Prud'homme payait, il était considéré. Il avait le droit de voter et à défaut celui de faire une petite émeute, voire même une révolution.

C'était la face de la médaille avec le sabre de garde nationale qu'il avait reçu, assurait-il, pour défendre la constitution et au besoin pour la combattre.

Sous le Second Empire, au temps de Napoléon, troisième du nom, ça allait bien, puisque le bâtiment allait ; mais ce qu'il a laissé une note !...

Depuis, le contribuable est de plus en plus accablé sous le poids de l'impôt et, chaque matin, il se réveille désagréablement aguiché par une nouvelle taille.

Ecrasé par le fisc, il pousse des cris déchirants, mais le fisc est sourd, chacun sait ça.

C'est à ce moment que je n'hésite aucunement à qualifier de pathologique, qu'est arrivé le Messie si longtemps attendu, sous la figure de l'homme courageux qui a nom Jules Roche et qui, nouveau Pierre l'Ermitte, a brandi son drapeau en criant : "Suis moi... je te sauverai !"

Pourvu, ô mon Dieu, qu'il en soit encore temps et qu'on retrouve, vivant encore sous le poids du dernier impôt — le dernier en date s'entend, — le dernier contribuable !

PARISIEN.

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin pour aller au-devant d'elles. — LÉVIS.

EXEMPLE FRAPPANT



La maîtresse d'école (pendant la leçon d'histoire naturelle). — Ce qu'on appelle une race éteinte, c'est celle qui n'habite plus la terre. Pouvez-vous me donner un exemple d'un oiseau éteint, par exemple ?
 Le jeune Bidou Laitmieur. — Oai, madame : la dinde que papa a tuée pour le Jour de l'An !

FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 MARS 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORCOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

(Suite)

XXXI. — LE DÉFI



... Il se rua vers elle et la poussa vers la porte.

Il y eut un silence. Tout entier à son sujet, ou plutôt tout entier au souvenir de Clotilde, de Prades semblait toujours ne pas s'apercevoir de l'attitude presque menaçante du comte.

Aussi reprit-il sans s'arrêter :

— Et pendant ce temps-là, le glas funèbre... ce glas qui remplissait de frissons Clotilde et dont chaque tintement me faisait tressaillir, sonnait toujours au clocher de Fontenay !... Et toujours les cierges funéraires brûlaient, jetant leur clarté sinistre.

— Sur un geste de terreur qu'elle venait d'avoir, je m'étais empressé de les éteindre... d'ouvrir toute grande la fenêtre qui donnait sur le parc... et dans la chambre mortuaire où tout à l'heure j'étouffais... où tout à l'heure je croyais sentir la mort rôder autour de moi, maintenant la vie entraît... c'est-à-dire l'air pur, le grand jour, un soleil radieux et superbe...

— Et tandis que Clotilde demeurait les mains jointes, comme en extase ; tandis que, sans doute, elle remerciait Dieu de l'avoir rendue à son enfant, pour la première fois peut-être je sentais tout mon cœur se fondre d'émotion... pour la première fois, peut-être, moi ton compagnon de plaisirs ; moi, de Prades le viveur ; moi, de Prades le sceptique, je sentais mes yeux se mouiller de larmes...

— Si tu ne blagues pas, ricana encore de Guérande, la gorge serrée, ça devait être un joli tableau !

— Oh ! tu peux rire, fit vivement le marquis, mais jamais je n'avais eu autant de mépris de moi-même... mais jamais l'existence stupide, l'existence sans but qui jusqu'à ce jour a été la mienne, ne m'avait fait éprouver une telle rancœur, un si profond dégoût...

— Et je ne pouvais m'empêcher de me prendre en pitié, en songeant à ce que j'avais fait de ma jeunesse, à ce que j'avais fait de ma fortune, à ce que j'avais fait de mon nom...

— Ma jeunesse !... Je l'avais gaspillée inutilement et stupidement, sans qu'il m'en restât un seul souvenir qui me repose... un seul souvenir que je puisse me rappeler sans rougir de colère et d'indignation...

— Ma fortune !... Elle était énorme... presque égale à celle que Clotilde possède à cette heure... Mais tu sais aussi bien que moi, toi qui vivais de ma vie, l'usage que j'ai su en faire !

— Mon nom, enfin, ce nom que tous les miens avaient si glorieusement et si fièrement porté, ce nom de marquis de Prades qui était un héritage sacré, ce grand nom que tous respectaient et qui n'avait jamais reçu une souillure, grâce à moi a été traîné dans toutes les officines d'huissiers, dans tous les antres d'hommes d'affaires, dans tous les repaires d'usuriers !... Et bien heureux encore qu'il n'ait pas retenti à la cour d'assises !... Bien heureux qu'il ne soit pas devenu un matricule de baigne !... un numéro à la Nouvelle !

Les poings crispés, de Guérande se mordait les lèvres jusqu'au sang, car il sentait bien que ces paroles si sévères et si indignées de de Prades le condamnaient, le fêtraient aussi...

Car, en effet, le marquis pouvait-il s'exprimer ainsi sur son compte sans atteindre aussi son complice, sans atteindre aussi de Guérande... de Guérande dont la vie avait été encore plus honteuse et plus vile que la sienne ?

— Oui, oui, reprit vivement de Prades, avec un accent plein de fièvre, plus je songeais au passé, plus je réfléchissais à ce que j'avais été, plus je me trouvais infâme...

— Et réveillant en quelques minutes tous les souvenirs des douze années qui s'étaient écoulées depuis que j'avais connu Clotilde, je me demandais, de plus en plus accablé de honte, si c'était bien moi qui l'avais trompée par tant d'odieuses mensonges et de faux serments ; si c'était bien moi qui étais resté sourd à ses larmes et à ses prières ; si c'était bien moi qui étais l'auteur de ses souffrances et de ses misères ; si c'était bien moi qui l'avais forcée à abandonner notre enfant ; si c'était bien moi qui, en la retrouvant aussi riche que je l'avais laissée pauvre et misérable, avais eu l'atroce pensée de lui voler sa fortune ; si c'était bien moi, enfin, qui l'avais jetée là mourante... jetée là agonisante !...

— Oh ! combien elle avait eu raison quand je l'avais revue chez François, et plus tard quand j'avais eu l'audace de me présenter devant elle chez le comte de Belleroche, combien elle avait eu raison de me cracher à la face son mépris et sa colère !...

— Et c'était elle maintenant qui me plaignait et qui s'attendrissait sur mon sort !

— C'était elle qui, oubliant toutes ses rancunes et toutes ses haines, souffrait maintenant de me voir souffrir !

— C'était elle qui, prise d'une immense pitié pour son bourreau, non seulement était assez généreuse pour oublier, assez généreuse pour pardonner, mais encore pour protéger ma vie, mais encore pour me sauver !...

De Guérande venait de tressaillir, puis tout saisi, la voix très sourde :

— Que dis-tu ? s'écria-t-il. Ai-je bien compris ?... Clotilde pardonnait !

— Oui.

— Clotilde consentait à devenir ta femme !

— Oui, ma femme... Oui, elle me disait : " Rends-moi ma fille... Reste ce que tu es en ce moment, c'est-à-dire un honnête homme... un homme qui veut racheter son passé... et si je suis enfin convaincue que ma confiance ne sera plus trompée, qui sait si, un jour, je ne sentirai pas à échanger mon nom de Clotilde Didier contre celui de marquise de Prades ? "

— Mais, alors, tout va bien ! s'écria le comte, le visage subitement radieux. Rends-lui sa fille !... Épouse-la !... Et à nous les millions ! Mais il s'arrêta net, en voyant le regard de Prades.

— Eh bien, quoi donc ? fit-il de plus en plus saisi. Pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Cette fortune, ne la voulais-tu pas... ne te la fallait-il pas à tout prix... Et quand maintenant on te l'offre... quand tu n'as plus qu'à étendre la main pour la prendre, on dirait, ma parole ! que tu vas te faire prier...

— Cette fortune, répondit lentement le marquis, je l'ai refusée...

— Refusée !

— Ces millions pour lesquels j'ai même commis un crime... ces millions dont la seule pensée me donnait la fièvre... ces millions qui devaient me sauver de la misère et me rendre mon ancienne opulence... ces millions je ne les ai pas voulus... ces millions je ne les voudrais jamais !...

— Mais c'est de la démence !... de la folie ! s'écria le comte tout frémissant de colère.

— C'est de l'honnêteté, tout simplement, répondit froidement de Prades.

— De l'honnêteté ! s'écria de Guérande, l'accent et le geste furieux. De la folie... de la folie ! te dis-je !

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

—Si tu veux, mais jamais Clotilde ne sera marquise de Prades !... mais c'est moi qui, pour son honneur et pour le bonheur de Suzanne, pour mon bonheur aussi, l'ai suppliée de me fuir, suppliée de ne jamais lier sa destinée à la mienne. . .

—Rappelle-toi l'homme que j'étais ! lui ai-je dit. Qui sait si ta fortune ne me griserait pas ?... Qui sait si, malgré moi, je ne te porterais pas encore malheur ?

—Tout ce que je te demande, ai-je ajouté, c'est, si mon repentir et mes remords ont pu te toucher, de ne garder aucun ressentiment, aucune haine dans ton cœur ; c'est d'oublier ces jours maudits où tu as tant pleuré et tant souffert à cause de moi ; c'est enfin de me pardonner !... .

—Bravo ! ricana nerveusement de Guérande. Pour une tirade, c'était là une belle tirade, et il me semble que je t'entends la lui débiter avec des larmes dans la voix !

—Ne plaisante pas, je t'en prie !

—Et, naturellement, généreuse jusqu'au bout, elle ne t'a pas fait attendre le pardon que tu implorais ? fit-il avec un nouveau ricane ment plein d'une amère ironie. Sa main est tombée dans la tienne, tout le passé est oublié, et il n'y a plus, entre vous, le plus léger nuage. . .

—Il n'y en aura plus le jour où j'aurais tenu la promesse que je lui ai faite, répondit de Prades, c'est-à-dire le jour où je lui aurai rendu Suzanne. . .

Un éclair, presque aussitôt éteint, venait d'étinceler dans le regard du comte ; puis, haussant brusquement les épaules :

—Eh bien, reprit-il vivement, veux-tu que je te parle en toute franchise ?... Veux-tu que je te dise très sincèrement ce qui m'étonne, ce qui me surprend le plus dans la touchante histoire que tu viens de me raconter ?

—Parle.

—Oh ! je m'empresse de te dire que ce ne sont pas tes remords, que ce n'est pas ton repentir, car nul mieux que moi ne sait ce qu'il faut en penser. . . car nul mieux que moi ne sait ce qu'ils valent. . .

—De Guérande !

—Ne te fâche pas, car je t'ai demandé la permission de te parler franchement. . . Mais ce qui m'étonne surtout, ce qui me stupéfie, ce qui m'ahurit absolument, c'est — comment dirais-je ? — c'est la naïveté, la candeur de ta Clotilde !. . .

—Comment se fait-il que, te connaissant comme elle devait te connaître, elle ait pu se laisser prendre pendant seulement une minute à ta prétendue conversion ?

—De Guérande !

—Comment, quand tu lui parlais de l'horreur que t'inspire aujourd'hui ta conduite passée, a-t-elle pu te croire une seule seconde ?

—Comment, enfin, parce que tu paraissais avoir un instant d'émotion, n'a-t-elle pas deviné la nouvelle comédie que tu lui jouais ?

—De Guérande !

—Oui, fâchons-nous. . . brouillons-nous, si tu veux, mais je maintiens le mot : la nouvelle comédie que tu lui jouais !

—Tu te trompes et tu m'insultes ! s'écria de Prades en pâlisant. Mais de Guérande, très calme et toujours ironique :

—Non, mon cher, répondit-il, c'est toi qui te trompes, et je te le dis sans vouloir t'insulter.

—Oh ! l'autre jour, chez le comte de Berroche. . . l'autre jour, en face de Clotilde si miraculeusement ressuscitée, tu étais sincère, je n'en doute pas. . .

—Oui, toutes les nouvelles promesses, tous les nouveaux serments que tu lui faisais, tu avais la ferme intention de les tenir, j'en suis sûr.

—Oui, quand tu lui disais que tu voulais racheter le passé et que tu n'étais plus l'homme d'autrefois, tu ne mentais pas non plus, j'en suis convaincu. . .

—Eh bien, alors ?

—Eh bien, pourtant, mon cher, à ton insu, c'était encore un masque que tu prenais, c'était encore, comme je viens de te le dire et comme je te le répète, une nouvelle comédie que tu jouais. . . Car si tu étais sincère l'autre jour, si même tu l'es encore aujourd'hui, je ne voudrais pas répondre que tu le seras encore demain. . .

—C'est que tu me connais mal, de Guérande !

—C'est qu'au contraire je te connais bien, de Prades !. . . C'est que je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. . . C'est que voilà quinze ans que nous vivons de la même existence et que je sais, pour t'avoir vu à l'œuvre, ce que durent chez toi les plus sincères, les plus énergiques résolutions.

—Oui, j'étais faible, dit le marquis.

—Et tu le seras encore ;

—Jamais !

—Tu le verras !

—Oui nous le verrons !. . . Oh ! va, je suis bien tranquille !. . . bien certain de moi !

—Aujourd'hui !. . . aujourd'hui ! s'écria de Guérande. Oui, peut-être. . . Ta brusque conversion est encore trop nouvelle pour que tu aies eu le temps de réfléchir, c'est-à-dire le temps de changer.

—Mais veux-tu que, sans être prophète, je te fasse une prédiction ?

—C'est que je changerai ?... C'est que je regretterai de ne pas avoir la dot de Clotilde ?... C'est que j'aurai encore la soif de cette fortune, la soif de ces millions ?

—Eh bien, non, non, jamais, jamais, je te le jure !

—Ne jure pas, répliqua vivement et avec force l'ancien mari d'Yvonne. Non, ne jure pas, car, avant peu, tu trouveras idiot ton désintéressement, idiot le rôle d'homme vertueux que tu voulais jouer. . . Car, avant peu, tu auras encore l'éblouissement de la dot fantastique de Clotilde. . . Car, avant peu, si cela dépend toujours de toi, je te verrai conduisant devant le maire celle que, jadis, tu as délaissée. . . je verrai la mère de Suzanne devenir marquise de Prades !. . .

—Si nous brisons là ! fit sèchement le marquis.

—Oui, brisons là, mais rappelle-toi de ce que je viens de te dire. . . mais souviens-toi que ces paroles un jour je te les rappellerai. . .

—Et maintenant, ajouta le comte, toujours sur le même ton de persiflage, si tu veux bien permettre à ma vieille amitié d'être indécrite, puisque tu renonces si fièrement et si noblement aux millions de Clotilde, que comptes-tu faire pour remonter sur l'eau, pour te sortir de cette gêne dont tu te plaignais si amèrement et qui, de ton propre aveu, devient chaque jour plus grande, chaque jour plus menaçante ?..

—Tu as dû y penser, sans doute ?

—Oui, depuis quelque temps, j'ai très souvent et très longuement réfléchi à ce sujet. . .

—Et le résultat de tes méditations ?

—Regarde ! dit de Prades.

Et il montrait un revolver qui traînait sur un meuble.

—Se brûler la cervelle. . . se faire sauter le caisson ! ricana de Guérande. Moyen rapide, moyen commode, en effet, de se tirer d'affaire. . . Mais la vie, bien qu'on en dise beaucoup de mal, a cependant du bon, mon cher !

—Oh ! ce n'est pas ce qui m'a retenu, mais il m'est venu une autre pensée. . .

—Laquelle ?

—C'est qu'ayant vécu comme un lâche, je ne pouvais cependant pas finir par une lâcheté. . .

—C'est que si je voulais racheter mon passé, je ne pouvais pas me dérober au double devoir que j'avais à remplir. . . au double devoir que j'avais maintenant de veiller sur Clotilde et sur Suzanne. . . de devenir, sans autre calcul et sans autre arrière-pensée que de me faire aimer un peu d'elles, leur ami et leur protecteur. . .

—Et voilà pourquoi, de Guérande, après avoir porté mon deuil et m'être, pendant assez longtemps, arrêté à l'idée d'en finir en me logeant une balle dans la tête, je ne me tuerai pas. . .

—Et voilà pourquoi. . . Oh ! je vais bien t'étonner encore !

—Dis !. . . dis toujours !. . . A présent, rien de toi ne m'étonne plus. . .

—Eh bien, voilà pourquoi je me suis dit que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'accepter bravement la gêne, bravement la misère même, s'il le fallait. . .

—Eh bien, voilà pourquoi je me suis dit qu'après avoir gaspillé si follement une fortune, le marquis Fernand de Prades ne déchoirait pas en tentant d'en regagner une autre par son énergie et par son travail.

—Toi !

—Oui, moi ! dit avec force, avec conviction de Prades. Oh ! tu verras, malgré que tu crois me connaître, que je ne suis pas encore aussi vidé, aussi avachi que tu le croyais !. . .

—Tu verras que, sous le viveur que j'étais, il y avait aussi un homme d'intelligence et de volonté !. . .

—Et je ne regretterai rien, tu peux le croire, de ma vie inutile, de mon existence oisive d'autrefois. . .

—Et, dès demain, je me mettrai en campagne. . . J'ai encore des parents et des amis qui, en apprenant que je suis un autre homme que celui qu'ils ont connu, seront là pour m'aider de leurs conseils, de leurs influences, de leur bourse peut-être. Et tu verras, de Guérande, oui, tu verras, toi qui me regardes, comme il en coûte peu pour avoir le droit de s'en-timer et de porter haut le front !

Mais, il n'avait pas encore achevé que le comte de Guérande éclatait de rire. . . d'un formidable rire plein de mépris et de pitié.

—Tu es fou !. . . Tu es fou !. . . Tu es fou ! cria-t-il. Ah ! non, c'est vrai, tu n'es plus le même. . . tu n'es plus le de Prades raisonnable et sensé que j'ai connu !. . . Je te dis que tu es fou !. . .

Et croisant vivement les bras :

—Ainsi, reprit-il, tu crois qu'on peut changer de peau ?... qu'on peut changer ainsi sa vie ?... Ainsi tu crois qu'il suffit de le vouloir pour n'être plus soi-même et devenir un autre individu ?

—Et son caractère, le refait-on ?... Refait-on son tempérament ?... Oublie-t-on dans vingt-quatre heures des habitudes qui sont devenues des besoins. . . des habitudes sans lesquelles on ne pourrait vivre ?

—Voyons, ne t'emballe pas, parlons très froidement, est-ce que tu crois vraiment que cela se peut ?

—Et le comte de Belleruche, riposta vivement de Prades:

—Le comte de Belleruche ?

—Oui, le comte de Belleruche n'était-il pas aussi un viveur, et un autre viveur que moi... le roi de la mode... le roi de la jeunesse dorée... le roi de Paris, comme on l'appelait ?...

—Et cependant, renonçant un beau jour à toutes les fêtes et à tous les plaisirs... renonçant un beau jour à tous ses succès et à tous ses triomphes, n'a-t-il pas, comme tu dis, changé de peau ?... ne s'est-il pas fait cette existence si calme, si digne et si utile qui lui vaut le respect et l'admiration de tous ?

—Possible ! dit de Guérande. Mais le comte de Belleruche est un homme à part. Mais le comte de Belleruche est d'une autre trempe que toi. Mais enfin le comte de Belleruche avait pour le soutenir une grande passion, un grand amour...

—Et que te dit que, moi aussi, je n'aime pas, s'écria de Prades. Et qui te dit que ce grand amour, moi aussi, je ne l'ai pas !

Cette fois de Guérande venait de sursauter.

—Ah ! bah ? s'écria-t-il. Ça aussi !

—Oui, ça aussi !

—Tu aimes Clotilde ?

—A la folie !

—Et depuis quand as-tu fait cette découverte-là ?... Il n'y a pas longtemps !

—Depuis le jour où s'est passée la scène que je viens de te raconter... depuis qu'après l'avoir quittée je me suis trouvé face à face avec moi-même...

—Ainsi, fit en riant le comte, tu n'es pas seulement un homme vertueux, tu es aussi un homme amoureux ? Décidément, c'est de plus fort en plus fort !

—Ne raille pas ! dit vivement et sérieusement le marquis.

—Oh ! je m'en garderais bien !... L'amour, surtout le tien, est chose trop grave pour qu'on en parle légèrement... Mais ce que je voudrais que tu me dises, c'est comment tu as pu savoir que tu l'aimais, toi qui n'a jamais aimé...

—Oh ! c'est bien simple ! répondit de Prades sans le moindre embarras devant le sourire moqueur de son complice. J'ai compris que je l'aimais quand je me suis aperçu que je ne pouvais plus la chasser de mes pensées ; quand à chaque instant je la revoyais se dresser devant moi avec son beau visage tout de bonté et de douceur ; quand à chaque seconde je croyais l'entendre encore me dire, les yeux humides de larmes et la voix toute tremblante, ces trois mots qui faisaient tressaillir mon cœur de joie... ces trois mots que je n'aurais jamais cru entendre sortir de sa bouche : " Je te pardonne ! "

—Et j'ai encore compris, puisque tu veux le savoir, que le sentiment que j'éprouve était bien de l'amour, un trouble inconnu, un trouble violent qui s'était emparé de moi en évoquant son souvenir...

—Oh ! d'abord je me suis révolté : d'abord je me suis dit : " Quelle folie !... Tu te trompes !... C'est impossible ! "

—Mais j'avais beau faire, je ne pouvais chasser son image, et c'était elle, toujours elle qui repassait devant mes yeux.

—Je voulais me ressaisir, essayer de n'y plus penser, mais je ne le pouvais pas, je ne le pouvais plus !

—Je voulais rire de moi, mais mon rire sonnait faux... Je me traitais d'insensé, mais je me sentais pâlir, tandis qu'une voix qu'il m'était impossible de ne pas entendre me criait toujours plus haut : " Tu l'aimes !... oui, tu l'aimes ! "

—Et cependant je ne voulais pas encore me rendre, et cependant je tâchais de résister encore.

—Comment pouvais-je connaître l'amour, moi qui n'avais jamais aimé, comme tu viens de me dire...

—Et pour me prouver que je me trompais et que je prenais pour de l'amour la pitié qu'elle m'inspirait, je remontais jusqu'au temps où je l'avais connue... je fouillais jusque dans mes plus anciens, jusque dans mes plus lointains souvenirs...

—Je me revoyais côte à côte avec elle dans quelque coin désert du vieux château de Prades... Rayonnante de jeunesse, radiante de beauté, elle écoutait, les yeux mi-clos et la tête appuyée sur mon épaule, les tendres paroles avec lesquelles je la grisais, les douces paroles avec lesquelles, parfois, je lui arrachais des larmes...

—Alors, je sentais sa main trembler dans la mienne et son cœur battre contre ma poitrine...

—Mais combien je partageais peu son émotion !... Combien, au milieu des plus ardentes effusions et alors que je pouvais lui sembler le plus épris, je restais toujours calme et maître de moi !...

—Oh ! non, j'en étais bien sûr, à cette époque je n'avais pas aimé Clotilde.

—Et furieux contre moi-même, je m'écriais :

—Et maintenant tu l'aimerais !... Et maintenant c'est toi qui souffrirais à cause d'elle !... Allons donc !... Chasse cette pensée stupide... cette pensée ridicule !

—Eh bien, pourtant, c'est vrai, ajouta le marquis, avec force, eh bien, je ne puis plus me mentir : je l'aime !...

—Je l'aime aussi profondément, aussi éperdument qu'elle m'ai-

maît !... Je l'aime assez pour que cet amour ait fait de moi un homme !... Je l'aime assez pour ne plus vivre maintenant que pour elle !...

—Aussi avec quelle impatience, je t'attendais !... Comme pour la rendre heureuse, il me tardait de tenir ma promesse et de lui donner l'immense joie de revoir sa fille...

Puis, plus vivement :

—Dis, tu me comprends, de Guérande ? fit-il avec plus de force encore. Il ne faut pas que Suzanne... il ne faut pas que cette enfant reste deux jours de plus au château de Morgoff !... Il faut que tu m'aides à tenir la promesse que j'ai faite à Clotilde et que tu me rendes ma fille... que tu me ramènes ma fille !...

Mais l'œil sombre, le comte gardait une attitude si glaciale, qu'il en fut tout saisi.

—Eh bien, s'écria-t-il, que veux-tu dire ton silence ?... Tu refuses !

—Cela dépend ! répondit froidement de Guérande.

—De quoi ?

—De toi !

—Je ne te comprends pas.

—Épouses-tu Clotilde ? dit vivement le comte, la voix sourde. Me donnes-tu ta parole qu'elle sera marquise de Prades ?... Alors, dès ce soir, je retourne à Morgoff et dans deux jours, en effet, je te ramène Suzanne...

—Mais, si après avoir été ton complice je dois devenir ta dupe, je te le dis très carrément, ne compte pas, ne compte plus sur moi !...

Et comme de Prades, extrêmement pâle, ouvrait la bouche pour répliquer :

—Oh ! plus de phrases... plus de mots inutiles ! reprit de Guérande en lui coupant la parole d'un geste bref et plein d'autorité. Nous avons dit assez de sottises pour parler enfin sérieusement... Je te demande la parole... Me la donnes-tu ?... Tout est là !

—Écoute-moi, de Guérande !...

—Je n'écoute rien... je n'en ai déjà que trop entendu ! répondit celui-ci l'accent de plus en plus brutal. Ce que je veux, je viens de te le dire, c'est ne pas être ta dupe après avoir été ton complice...

—Et je serais ta dupe si j'étais assez naïf pour faire du sentiment comme toi... je serais ta dupe si je consentais à laisser échapper cette fortune, à laisser échapper ces millions que l'on t'offre et que si bêtement tu refuses... ces millions pour lesquels j'ai risqué la cour d'assises et le baigne !...

—Car c'était tout simplement cela... tout simplement d'aller finir mes jours à la Nouvelle avec le bonnet vert des forçats, que je risquais en me mêlant de cette affaire...

—Et maintenant que nous touchons au but... maintenant que nous pouvons réussir, sans avoir plus rien à craindre, sans avoir plus aucun danger à courir, il n'y aurait plus rien de fait !

—Ah ! mais non, mon cher, hâte-toi !

Et, nerveusement, fiévreusement, les deux mains dans ses poches et tout son visage livide contracté par la colère, le comte se mit à arpenter le plancher, tandis que le marquis, de plus en plus pâle aussi et l'air indigné, le suivait d'un œil noir.

—Ah ! je comprends... oui, je comprends ! finit par dire celui-ci avec un sourire plein d'une amère ironie. Tu voulais ta part !

De Guérande se retourna d'un bond.

—Eh bien, quoi donc ? fit-il d'un ton agressif. De quoi t'étonnes-tu ?

—De rien.

—Ah ! je croyais !... D'ailleurs, est-ce que tu n'étais pas prévenu ?... Est-ce que tu ne savais pas à quelles conditions je te donnais mon concours ?

—Oh ! je sais bien qu'au début, j'avais eu l'air de ne m'embarquer dans cette vilaine aventure que par pure complaisance et tout simplement pour te rendre service, en bon camarade... Mais souviens-toi que, plus tard, nous avons eu l'occasion de revenir là-dessus et que nous avons fait alors — de vive voix, bien entendu — certaines petites conventions auxquelles je tiens d'autant plus que ma situation n'est guère plus brillante, guère plus florissante que la tienne...

—Que dis-tu !... Il ne tient qu'à toi de te réveiller un jour plus riche que tu ne l'as jamais été, tandis que moi, malgré toutes les espérances que je veux nourrir encore, malgré toutes les illusions dont je veux encore me bercer — car on se raccroche à toutes les branches — je ne sais plus au juste où j'en suis et sur quoi je puis compter...

—Adrienne, de plus en plus, s'entêta à me refuser, le baron a mystérieusement disparu avec elle, et comme je suis un homme pratique et que je sais ce que peuvent valoir les promesses, — tu me le prouves une fois de plus ! — j'ai beau avoir la foi la plus robuste en mon étoile, cela n'empêche pas que je me rende parfaitement compte que mes affaires ne marchent pas comme elles devraient marcher et que je pourrais peut-être bien, — si improbable et si impossible que cela paraisse, — me trouver un beau matin, définitivement congédié, définitivement évincé par le baron de Chancel.

—Et si par hasard cela se réalisait, comme un chère feuille recom-

mencerais à me faire grise mine à cause de ce mariage raté, je retomberais donc dans la même dèche où j'étais.

— Non, non, mon vieux !... Et garçon prudent, je tiens à avoir une poire pour la soif, et, cette poire, c'est ma part dans les millions de Clotilde... c'est ma part dans la fortune de la future marquise de Prades... .

— Et maintenant, je n'insiste plus. Réfléchis et vois ce que tu as à faire. Mais si tu n'épouses pas la mère, tant pis pour la gosse !... Ce n'est pas moi qui la tirerai du château de Morgoff ?... Adieu !...

Et campant son chapeau sur sa tête, il se dirigea rapidement vers la porte.

— Adieu !

— Encore un mot !

— Inutile !

— Plus qu'un mot !

— Je ne veux plus rien savoir... Adieu !

Et le comte disparut.

Mais, d'un bond, de Prades venait de le rejoindre.

Tout à l'heure suppliant, il était devenu tout à coup blême de colère, tout frémissant d'indignation.

Puis, saisissant le bras de son complice dans une étreinte si vigoureuse que celui-ci n'aurait pu se dégager :

— Ah ! tu ne veux plus rien entendre !... ah ! tu ne veux plus rien savoir ! lui cria-t-il en pleine figure. Eh bien, pourtant, tu sauras ce que je pense... Eh bien, pourtant, tu entendas ce que je veux dire : tu es une canaille !... .

— Nous sommes deux canailles ! ricana froidement de Guérande.

— Et puisque rien ne peut te toucher, ni cette femme qui agonise parce que nous lui avons volé son enfant, ni cette enfant qui se meurt peut-être aussi parce que nous l'avons arrachée à sa mère, eh bien, écoute ceci : tu refuses de m'aider à réparer le crime que nous avons commis ?... .

— Tu connais mes conditions... .

— Tu refuses, pour rendre la vie à Clotilde, de retourner au château de Morgoff et de lui ramener Suzanne... .

— Épouse, te dis-je !... Épouse, et j'y vole !

— Eh bien je saurai me passer de toi !

— Essaie !

— Sans toi, je saurai me faire ouvrir les portes du château de Morgoff !

— Je t'en défie !

— Sans toi, je saurai ravoir ma fille !

— Non, mon cher, ne te fais pas ces illusions, répondit toujours très froidement de Guérande. Le vieux Korrigan a ses instructions et le château de Morgoff ne s'ouvre pas ainsi... .

— Mais tu es libre d'en faire l'expérience... libre de tenter l'aventure... .

— Et d'ailleurs, ajouta-t-il ironiquement, qu'as-tu besoin de mon concours quand tu peux avoir celui de Belleroche, à qui peut être tu vas raconter ton histoire et faire connaître ton repentir ?

— Peut-être !

— Eh bien, reprit l'ancien fiancé d'Adrienne, toujours avec la même ironie, le corate n'est-il pas un homme à qui rien ne résiste ?... un homme qui sait surmonter et triompher de tous les obstacles ?

— A vous deux comme vous serez forts ?... .

— Essaie !... essaie, te dis-je !

— Mais que tu puisses, sans moi, rendre Suzanne à Clotilde... mais que le comte de Belleroche, malgré toute son énergie, puisse délivrer Yvonne... cela je vous en défie !... tu m'entends bien : je vous en défie !

Et, d'un bond, le comte de Guérande s'élança au dehors.

Il avait attaché son cheval à la grille du jardin. Il sauta en selle, piqua des deux, puis se retournant, il cria encore, très pâle :

— Je vous en défie !

Puis il disparut.

— Misérable ! rugit de Prades, tout frémissant de colère, misérable, c'est ce que nous verrons !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

I. — UN MOIS APRÈS

Un mois s'était écoulé depuis que c'étaient déroulés dans la villa du comte de Belleroche les tragiques événements que nous venons de raconter.

Se traînant avec peine au bras du petit Maurice, à travers les profondes et sombres allées du parc, Clotilde ressemblait à une morte sortie de sa tombe.

Et n'est-ce pas, en effet une morte qui ressuscitait, qui revenait à la vie, par le plus prodigieux des miracles ?

Aussi tout en marchant à petit pas, avait-elle parfois de brusques frissons, de soudains tressaillements d'épouvante.

C'est que le souvenir de son terrible sommeil... de ce terrible sommeil léthargique qui avait failli la faire enterrer toute vivante, alors lui revenait, la remplissait d'une terreur indicible.

On était maintenant dans les premiers jours de juin, l'air était pur, le ciel radieux, le soleil plein de splendeur... .

Autour d'elle la nature était en fête, les fleurs s'ouvraient plus brillantes, les oiseaux chantaient avec plus d'allégresse leur cantique au Printemps... .

Et cependant le glas funèbre... le glas sinistre qui l'avait remplie d'une si affreuse angoisse, quand elle était étendue sur son lit de mort, elle croyait l'entendre encore... il lui semblait l'entendre toujours !... .

Et toujours aussi elle revoyait, livide et à demi défaillante, Adrienne de Chancel tomber à genoux à la tête de son lit, et prier les mains jointes, tandis que les flots de larmes s'échappaient de ses yeux... .

Et toujours, enfin, elle revoyait aussi la bonne Mme François, pleurant et sanglotant tout bas, pendant la lugubre nuit où elle l'avait veillée... .

Mais pourtant si ces tristes pensées lui revenaient parfois malgré elle, elle s'empressait de les chasser, car elle ne voulait plus songer qu'à l'avenir... qu'à l'avenir qui la dédommagerait, elle en avait le pressentiment, de son passé si douloureux.

Alors le doux nom de sa fille bien-aimée... le doux nom de sa petite Suzanne adorée s'échappait de ses lèvres, tandis que devenue subitement radieuse, subitement rayonnante, elle échangeait avec le petit Maurice un regard plein de joie... .

Et, chose étrange, dans ces moments-là, c'est-à-dire quand ils se regardaient ainsi, lui aussi, le fils d'Yvonne, ne semblait plus le même.

Son visage tout à coup s'éclairait, un immense bonheur brillait dans ses yeux, et l'on n'aurait plus reconnu en lui le malheureux petit orphelin à l'air désespéré et au front si sombre.

Tantôt continuant d'avancer à travers le parc, tantôt s'asseyant à l'ombre des marronniers, la jeune femme et l'enfant n'échangeaient que peu de paroles, mais leurs longs serremments de mains et leurs regards souriants parlaient pour eux.

Il était évident qu'il devait y avoir quelque chose de changé dans leur vie, et que l'un et l'autre avaient un grand espoir, une grande joie.

Allaient-ils enfin revoir bientôt Yvonne ?

Allait-on enfin leur rendre bientôt Suzanne ?

Le marquis de Prades avait-il revu le comte de Guérande, et celui-ci, revenu à de meilleurs sentiments, avait-il enfin consenti à retourner au château de Morgoff, non seulement pour en ramener la fille de Clotilde, mais encore, touché de repentir comme son ancien complice, pour en arracher l'infortunée Yvonne ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis trois jours, de Prades avait tout à coup quitté très mystérieusement son pied-à-terre de Fontenay-sous-Bois, et que, depuis le même jour, le comte de Belleroche, après un long entretien avec Clotilde et Maurice, avait également disparu de sa villa.

Le départ du jeune marquis avait été si brusque, et il l'avait entouré de tant de précautions et de mystère, que son jardinier en restait encore tout surpris, tout intrigué.

Un soir, il était rentré presque en courant, et à peine avait-il fait quelques pas dans le jardin qu'il s'était mis à appeler le bonhomme.

Très empressé, comme toujours, celui-ci était accouru... mais comme il venait de lever les yeux sur le marquis, il n'avait pu s'empêcher de tressaillir d'étonnement.

Qu'arrivait-il donc ?

Pourquoi son maître lui revenait-il ainsi tout essoufflé et tout ému ?

Pourquoi avait-il ce visage étrange et dans le regard cette expression de colère et de défi ?

Mais le brave jardinier n'avait pas eu le temps de s'arrêter à ces réflexions, car, d'un geste bref, le marquis venait de l'attirer à l'écart et de lui parler bas, comme s'il avait peur d'être entendu.

— Approchez ! lui dit-il d'une voix rapide, toute fiévreuse. Je vais m'absenter... partir dans une heure... .

— Ah !

— C'est un voyage qui ne sera pas très long et je pense être de retour vers la fin de la semaine.

— Bien, monsieur.

— Si, cependant, par suite de circonstances que je ne puis prévoir, il se prolongeait davantage, ne vous inquiétez pas... .

— C'est bien monsieur.

— Mais écoutez bien ce que je vais vous dire et surtout ne l'oubliez pas ! ajouta le marquis la voix si grave, si sévère, que la surprise du jardinier en redoubla.

— Oh ! monsieur peut-être tranquille, répondit celui-ci, je n'oublie jamais rien . . .

— Il ne faut pas que personne puisse s'apercevoir de mon absence . . .

— Entendu !

— Si quelqu'un venait me demander, vous répondriez de façon à laisser croire que je viens seulement de sortir . . .

— Bien, monsieur.

— Et que je rentrerai dans quelques heures . . .

— Compris, monsieur !

— Je vous répète donc que je compte absolument sur votre discrétion . . .

— Monsieur le marquis sait qu'il peut y compter. Mais si, par hasard, c'était M. de Guérande ?

De Prades avait fait un bond, puis, très pâle :

— De Guérande, s'écria-t-il en serrant à le broyer, le bras du jardinier. C'est surtout avec lui qu'il faut vous taire !

— Ah !

— Si, par hasard, de Guérande venait, qu'il ne sache rien . . . qu'il ne se doute de rien . . . Vous m'entendez ! . . .

Et le regard du marquis était chargé de tant d'éclairs, que le jardinier en était demeuré tout saisi.

— Monsieur sera obéi, répondit-il en se retirant.

Et depuis cette scène-là, comme nous l'avons dit, trois jours s'étaient écoulés.

On était alors au milieu de la nuit, et si à Fontenay-sous-Bois, c'était une nuit très douce et très belle, il n'en était point de même, là-bas, tout au fond de la Bretagne . . . là-bas, dans le sinistre pays de Morgoff . . .

Depuis le matin, le vent avait soufflé en tempête, faisant bondir les vagues presque jusqu'à la crête des rochers, et jetant dans les longs et sombres corridors du vieux château de lugubres hurlements.

Et, de plus en plus, le ciel s'était couvert, de plus en plus, la mer était devenue furieuse.

Aussi, l'horrible visage de l'infâme Korrigan rayonnait-il d'une joie atroce. À chaque instant de la journée, il était venu se cramponner à la petite fenêtre où nous l'avons déjà vu épier les naufrages, et maintenant il y revenait encore . . .

Et, tout à coup, il tressaillit. Un éclair avait lui ; au loin du tonnerre avait grondé.

— Enfin ! . . . Enfin, la voilà donc ! s'écria-t-il en appelant, de tous ses vœux, la tempête trop lente à se déchaîner. Oui, oui, cette fois la voilà ! . . . Oh ! je savais bien qu'elle viendrait !

La vieille Micheline, qui semblait dormir, tout à coup se souleva lentement et resta appuyée sur son coude.

L'air plus sinistre que jamais, son hideux visage d'oiseau de proie encadré des larges mèches de ses cheveux gris, elle écoutait, elle aussi, le bruit lointain du tonnerre, tandis que son regard errait machinalement à travers la chambre qu'une petite lampe éclairait à peine.

Et, soudain, elle tressaillit à son tour.

Un nouveau coup de tonnerre venait de retentir, pendant qu'un nouvel éclair incendiait toute la chambre.

Mais ce n'était point le déchaînement de plus en plus violent de la tempête qui venait de troubler subitement l'horrible mégère.

C'était une réflexion qu'elle venait de faire, un souvenir qui venait brusquement de se réveiller en elle.

Et alors se tournant vers Korrigan qui, toujours cramponné à la fenêtre, tantôt levait les yeux pour interroger le ciel, tantôt l'oreille tendue guettait anxieusement les moindres bruits qui pouvaient lui arriver de la mer :

— Ah ! dis donc, Korrigan, s'écria-t-elle vivement et la voix un peu sourde, j'avais oublié de te dire . . . M'écoutes-tu ?

Mais, Korrigan, trop préoccupé, ne répondit pas.

— Oui, repris la visille Micheline, j'avais oublié de te parler d'une chose que j'ai apprise ici . . . Eh bien mon homme, ajouta-t-elle en voyant que le vieux bandit continuait à lui tourner le dos, pour quoi ne me réponds-tu pas ?

— J'écoute ! dit-il d'une voix rauque. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? . . . Cette fois, c'est bien la tempête ?

— Oui ! oui ! . . . Oh ! celle-là sera longue et terrible ! tu sais que je m'y connais . . .

— Tant mieux !

— Mais écoute-moi donc quand je te parle ! . . . Je t'assure que ça en vaut la peine . . .

— Eh bien, oui, parle, répondit distraitement Korrigan. Mais attends que je puisse t'entendre, ajouta-t-il vivement, car, de nouveau, le tonnerre venait d'éclater, de plus en plus rapproché, de plus en plus menaçant.

La vieille Micheline se tut, puis quand les derniers grondements se furent éteints, elle reprit :

— Tu sais que je suis sortie hier, comme je suis forcée de

sortir assez souvent depuis que les deux autres . . . que les deux garçons nous ont quittés et que nous sommes seuls ici ? . . .

— Oui ! oui ! fit Korrigan avec un petit rire ironique. Ils trouvaient le pays trop désert, le château trop triste, et ils nous ont plantés là pour aller s'embaucher ailleurs. Bon voyage ! Jo ne les regrette pas . . . Eh bien ?

— Eh bien, j'ai appris une chose étrange ! . . .

— Ah !

— Extraordinaire !

— Quelle chose ?

— J'ai appris qu'il y avait des gens qui s'occupaient beaucoup de nous . . .

Mais elle n'avait pas achevé que le vieux bandit partait d'un éclat de rire bruyant.

— Ah ! ça, deviens-tu folle ? s'écria-t-il. Et voilà ce que tu tenais tant à me dire ! . . . Et voilà ce qui te paraît une chose si étrange et si extraordinaire ! . . . Des mauvaises langues, parbleu ! . . . Est-ce que nous ne savons pas depuis longtemps que l'on ne nous aime guère ! . . .

Et, haussant les épaules :

— Fais donc comme moi, ma vieille, ajouta-t-il. Fais la sourde oreille et laisse-les dire.

Mais, c'était elle, à son tour, qui venait brusquement de l'interrompre.

— Nous ne nous comprenons pas, dit-elle. Je ne te parle pas des gens de Morgoff . . . des paysans et des pêcheurs de par ici qui, en effet, nous regardent tous de travers . . .

— Je m'en moque !

— Mais je te parle d'incroyables . . . de gens qui n'appartiennent pas au pays . . .

— Des voyageurs ? . . . des étrangers.

— Oui, des étrangers.

— Des touristes, peut-être . . . des gens qui ont sans doute entendu parler du château de Morgoff et qui auraient voulu trouver le moyen de le visiter . . .

Mais la vieille mégère secoua vivement la tête.

— Des touristes ! Oui, ils voudraient peut-être s'en donner l'air ! s'écria-t-elle. Mais avons-nous jamais vu des touristes dans ce pays de loups ? . . . Avons-nous jamais vu des voyageurs venir nous demander de visiter le château ? . . . Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, des touristes ne se seraient pas occupés de nous et n'auraient pas su que tu t'appelles Korrigan, et que je me nomme Micheline . . .

— Tiens ! . . . Tiens ! . . . Tu m'intéresses ! fit vivement Korrigan en se laissant glisser de la fenêtre. Mais explique-toi plus clairement et dis-moi en peu de mots ce que tu veux dire . . . en peu de mots ce que tu sais . . .

— Eh bien, en peu de mots, voici, dit Micheline. Tu connais cette vieille mendicante que l'on rencontre parfois très loin d'ici et qui vient chaque semaine frapper à la porte du château ?

— Et à qui tu ne donnes jamais rien, ricana le vieux bandit. Oui, je la connais . . . Continue.

— Hier, je l'ai rencontrée, et sans doute dans la pensée de m'attendrir et de me faire mettre la main à la poche, voici ce qu'elle m'a raconté :

« Quelques heures auparavant, elle se trouvait tout au bas de la côte qui descend de Morgoff pour aller à la mer . . .

— C'est au moins à deux lieues d'ici . . .

— Il y a là une auberge . . .

— Je la connais dit vivement Korrigan. C'est un vieux pêcheur . . . le père Pornic qui tient ça . . . Et je dois te dire, entre parenthèses, que ce vieux bougre a avec moi des airs qui ne me vont guère . . .

— Quels airs donc !

— Je ne suis entré qu'une ou deux fois dans sa cambuse, mais il m'a regardé d'une si singulière façon que je veux bien que le diable m'emporte si jamais j'y remets les pieds . . .

— Il sait peut-être quelque chose ! fit tout bas et d'un air effrayé la vieille Micheline.

— Que veux-tu qu'il sache ?

— Les naufrages !

— Je te répète que son auberge est au moins à deux lieues d'ici . . . à deux bonnes lieues du château . . . D'un autre côté, ce ne sont pas ceux qui m'ont passé par les mains et qui dorment au fond de la mer qui ont pu aller lui raconter leur histoire . . .

« Passons donc et revenons-en à ta vieille mendicante. Et bien ?

— Eh bien, elle était donc entrée dans cette auberge où, paraît-il, elle est toujours sûre de trouver un morceau de pain et une écuelle de soupe, et elle était assise dans son coin, quand deux particuliers arrivèrent à leur tour . . .

— Des pêcheurs . . . C'est la clientèle de Pornic . . .

— Non, non, deux étrangers, deux voyageurs qu'un accident survenu à leur voiture avait obligés à se réfugier là . . .

— Des voyageurs, dans ce pays perdu, c'est drôle ! fit Korrigan.

— Oui, mais ce qu'il y a de plus étrange et ce qui m'inquiète, c'est que ces deux hommes interrogèrent longuement l'aubergiste sur le

château de Morgoff... et non seulement sur le château, mais encore sur nous...

— Sur nous ?

— Oui, oui, sur toi, sur moi...

— Tiens ! tiens ! murmura le vieux bandit. Voilà, en effet, qui est bien singulier !... Et que voulaient-ils donc savoir ? ajouta-t-il plus vivement.

— Il demandèrent d'abord le chemin le plus court pour venir au château, puis combien de temps il leur faudrait pour arriver ici...

— Ah !

— Puis ils s'informèrent ensuite s'ils ne pourraient pas visiter Morgoff dont on leur avait parlé comme d'un château très ancien et très intéressant...

— Qu'ils viennent s'y frotter ! grogna Korrigan.

— C'est ce que l'aubergiste leur répondit.

— Pornic ?

— Oui, au dire de la vieille mendicante, Pornic leur répondit qu'ils feraient aussi bien de s'en retourner, car jamais aucun étranger n'avait pénétré dans le château...

— Et alors ?

— Et alors comme l'aubergiste s'étaient attablés avec eux, les deux hommes et lui ne parlèrent plus qu'à voix très basse. Mais cependant si la vieille mendicante ne pouvait pas entendre toute la conversation, elle n'en saisisait pas moins de temps à autre quelques mots, quelques lambeaux de phrases qu'elle m'a répétés et qui m'ont très vivement frappé...

— Ah ! bah !... quels mots ?

— Ces deux inconnus, ces deux étrangers savaient ton nom !

— Mon nom !

— Oui, ils ont prononcé à plusieurs reprises le nom de Korrigan !

— Oh !

— Et ils savaient le mien aussi !

— Allons donc ! s'écria le vieux bandit. Comment ces gens-là pourraient-ils nous connaître !

— C'est bien ce qui m'étonnait aussi, mais la vieille mendicante m'a affirmé qu'elle était très sûre d'avoir bien entendu, très sûre de ne pas se tromper, et que ces deux hommes avaient cité nos noms...

— Ça, c'est fort ! dit Korrigan dont le visage devint brusquement soucieux. Mais continue... Qu'est-ce que cette vieille femme a encore entendu ?...

— Comme je viens de te le dire, des mots seulement... des phrases plus ou moins décousues, mais elle est certaine aussi que les deux inconnus s'informaient auprès de l'aubergiste du personnel du château, c'est-à-dire si nous étions seuls pour le garder ou s'il y avait d'autres domestiques avec nous...

— Oui, voilà des questions bien bizarres, fit sourdement le vieux bandit, les sourcils froncés, des questions qui ont dû même surprendre fort le vieux Pornic.

— Car, enfin, pourquoi ces individus qui se donnent pour des touristes... pour des passants qui ont seulement l'intention de visiter le château de Morgoff, dont on leur a parlé, disent-ils, comme valant la peine d'être connu... oui, pourquoi ces individus prennent-ils tous ces renseignements ?

— En effet ! fit vivement la vieille Micheline.

— Ils ne disent donc pas la vérité, et en se donnant la peine de venir jusqu'ici... jusque dans ce pays où l'on ne voit pas en dix ans passer un étranger, ils auraient donc un autre but que celui qu'ils avouent !

— Et voilà bien ce qui me fait peur, Korrigan ! s'écria la vieille mégère. Oui, oui, toutes ces questions sur le château et toutes ces questions sur nous, quand il ne s'agissait que de satisfaire une simple curiosité, me paraissent très louches, et je suis convaincue qu'il doit se cacher là-dessous quelque chose de dangereux et de menaçant que je cherche et que je ne devine pas...

Et l'horrible créature, un peu pâle, regardait fixement, anxieusement Korrigan.

Mais, les bras croisés, la tête tombée sur la poitrine, celui-ci venait de se mettre à marcher lentement de long en large, le front de plus en plus rembruni, de plus en plus sombre.

Et il fallait que sa préoccupation fût bien forte, car le tonnerre, qui maintenant grondait juste au-dessus de Morgoff, avait beau éclater avec un fracas de plus en plus formidable, les éclairs avaient beau couvrir le sinistre château d'une pluie de feu, tout entier à ses pensées, il semblait ne plus rien entendre...

Puis, enfin, s'arrêtant :

— Est-ce tout ce tu sais ? reprit-il, la voix un peu sourde. Est-ce tout ce que cette vieille t'a dit ?

— Non, non, ce n'est pas tout, répondit vivement l'ancienne tourmenteuse d'Yvonne et de la petite Suzanne, et voici qui me paraît de plus en plus étrange, de plus en plus mystérieux...

— Ah ! Quoi donc ?

— Je t'ai dit que Pornic et ces deux hommes ne parlaient plus qu'à voix basse...

— Oui, oui ! Eh bien ?

— Eh bien, tout à coup, ils parlèrent plus bas encore, et la figure de Pornic devint toute pâle, tandis qu'il faisait de grands gestes furieux, que les deux inconnus, à chaque mot qu'il disait, pâlassaient aussi...

Et ta vieille mendicante n'entendait plus rien ?

— Plus rien... Mais dans l'espoir que quelques mots lui parviendraient encore, elle écoutait toujours... Et comme elle venait de se rapprocher doucement, comme de plus en plus intriguée elle tendait l'oreille, brusquement elle eut peur...

— Peur ?

— Peur de Pornic.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au moment où elle s'y attendait le moins, Pornic, en se retournant tout d'un coup, venait de la surprendre en train de les espionner...

— Alors ! je comprends !

— Alors, se levant d'un bond, il courut, ou plutôt se rua vers elle, puis, la saisissant par le bras, il la poussa vers la porte.

— Et jamais, m'a dit la vieille mendicante, je n'avais vu à cet homme qui a toujours été très bon pour moi et que je connais depuis bien longtemps, jamais je ne lui avais vu cet air-là... un air si terrible que lorsque j'y pense je m'en effraie encore...

— Et toute tremblante, toute saisie, elle n'avait plus qu'un pas à faire pour être dehors, plus qu'un pas à faire pour se trouver sur la route, quand un des deux inconnus la rappela et lui glissa deux louis dans la main...

— Deux louis ! cria Korrigan.

— Oui, deux louis... deux louis qu'elle m'a montrés... deux louis qu'elle serre toujours dans sa main de peur de les perdre...

— Deux louis !... Mais c'étaient donc des princes ! reprit le vieux bandit qui n'en revenait pas de tant de largesse.

— Ce n'étaient certainement pas les premiers venus, répondit Micheline, surtout le plus âgé des deux, celui qui avait fait cette belle aumône à la vieille mendicante.

— Celui-là avait l'air si distingué et si imposant que partout où on l'aurait rencontré il aurait été impossible de ne pas le remarquer.

— Quant à son signalement, si tu veux le connaître...

— Parbleu !

— Le voici tel que la vieille me l'a donné : d'une cinquantaine d'années environ, d'une haute stature, le front très large, les cheveux courts et grisonnants, l'air très doux et très bon. Mais ce qui étonnait en lui, c'était la profonde tristesse qu'on lisait dans son regard...

— Ah !

— Mais, parfois aussi, brusquement, subitement, ce regard s'éclairait, s'illuminait, et l'on était tout saisi de l'étrange expression qu'il prenait...

— Quelle expression ?

— Une expression de colère et de menace qui effrayait et qui faisait que l'on n'aurait plus reconnu cet homme... Mais cela durait si peu, s'effaçait si vite, que c'était à peine si on avait le temps de s'en apercevoir...

— Etrange personnage ! murmura Korrigan. Et l'autre ?

— Quant à l'autre, qui avait également des allures très distinguées, répondit Micheline, c'était un individu beaucoup plus jeune, de trente-quatre à trente-cinq ans, avec des cheveux blonds frisés, le teint pâle, l'air également très soucieux. Mais ce qui frappait surtout en celui-là c'était le grand respect, la profonde déférence qu'il semblait avoir pour son compagnon.

Il y eut un silence.

Korrigan regardait fixement devant lui.

— Est-ce tout ? demanda-t-il enfin doucement.

— Oui, c'est tout... Oui, voilà ce que m'a raconté la vieille mendicante et que j'avais oublié de te dire...

— Eh bien, qu'en penses-tu, Korrigan ?... Qu'est-ce que cela veut dire et que pouvaient bien nous vouloir ces deux inconnus ?...

— Moi je ne te cache pas que cette nouvelle m'a donné la fièvre et que je ne suis pas tranquille... Car enfin, pourquoi ces inconnus tiennent-ils tant à venir au château de Morgoff ?... Pourquoi parlent-ils si mystérieusement de nous avec Pornic ?... Oui, plus je pense à cette chose étrange, plus j'ai peur, plus je sens mon inquiétude grandir...

Puis après un nouveau silence, pendant lequel elle était restée le regard très sombre :

— Es-tu bien sûr, reprit-elle, en parlant si bas que sa voix n'était plus qu'un souffle, es-tu bien sûr, Korrigan, que tu n'as jamais commis d'imprudences...

— Moi ?

— Je te parle des nuits comme celle-ci, dit-elle en montrant la fenêtre qu'un nouvel éclair venait de faire flamboyer, des nuits de tempête, des nuits de naufrages.

— Es-tu bien sûr que personne ne t'a jamais vu pendant tes courses à la mer ?...

— Personne !

— Bien sûr, comme tu le disais tout à l'heure, qu'aucun de ceux qui te sont passés par les mains n'a pu en réchapper ?

— Aucun !

— Car il faut quelquefois si peu de chose pour vous trahir !... si peu de chose pour vous perdre !... Tiens, tu vois, je tremble rien que d'y penser !

Et, la vieille mégère, en effet, la voix éteinte, sa face de monstre affreusement pâle, affreusement défaite, venait tout à coup de se mettre à trembler de tous ses membres.

Mais déjà le vieux bandit la rassurait.

— Tu dis des bêtises ! fit-il en haussant légèrement les épaules. Je t'ai dit et je te répète encore que là-dessus tu peux être parfaitement calme, car personne n'a jamais rien vu, car personne n'a jamais rien su et ne saura jamais rien...

— Que Dieu t'entende ! soupira l'ignoble Micheline.

— D'ailleurs, si tu te donnais la peine de réfléchir, tu aurais déjà compris qu'il ne peut s'agir en aucune façon de ces courses à la mer ou de ces naufrages qui nous ont rapporté le trésor que nous avons là.

— Et qui grossira encore, Korrigan ! s'écria-t-elle les yeux étincelants.

— Et qui grossira, peut-être encore cette nuit, je l'espère ! répondit-il avec un accent sinistre, tandis qu'il faisait un geste du côté de la fenêtre, c'est-à-dire du côté de la mer.

« Car s'il s'était agi de ce qui t'effraie tant... s'il s'était agi, pour dire le mot, de ces crimes que nous sommes seuls à connaître, la vieille mendicante que tu as rencontrée hier n'aurait pas eu à te parler de ces deux inconnus, de ces deux étrangers tombés par hasard dans l'auberge de Pornic.

« Oh ! les choses auraient été beaucoup plus vite, et les agents chargés de nous arrêter...

— Korrigan !

— Eh bien, qu'as-tu donc ?

— Tu me fais peur !

— Es-tu bête !... Eh bien, oui, les agents chargés de nous mettre la main dessus n'auraient pas perdu leur temps à parler du château de Morgoff ni à s'occuper de nous...

« Oh ! le château de Morgoff, ils en auraient connu le chemin le plus court et ils n'auraient pas eu besoin que le vieux Pornic les renseigne...

« Et, brusquement, ils seraient arrivés ici... brusquement, nous les aurions entendus frapper, en nous criant :

« — Au nom de la loi, ouvrez ! »

— Tais-toi !... Tais-toi ! frémit encore la vieille mégère.

— Et le château a beau avoir des murs très hauts et des portes très solides, reprit plus vivement Korrigan, il aurait bien pourtant fallu que nous ouvrions... Et alors, ma vieille, une perquisition faite, le magot découvert, c'est-à-dire des preuves trouvées, c'étaient les menottes...

— Oh ! tais-toi, te dis-je !

— Et en route pour la prison !... en route pour le tribunal !... en route, toi, pour la maison centrale, et moi...

Dans un geste rapide, dans un geste horrible, il passa la main sur son cou, puis avec un rire nerveux :

— Et moi, ajouta-t-il, en route pour la guillotine !... en route pour l'échafaud !...

Toute blême, toute frissonnante, la vieille mégère venait brusquement de se redresser.

Et l'œil plein d'épouvante, elle écoutait :

— Est-ce qu'on ne frappe pas ! fit-elle d'une voix rauque.

Il prêta l'oreille à son tour.

— Non, répondit-il au bout de quelques secondes, tout saisi, lui aussi.

— Écoute !... écoute bien.

— Non, non, dit-il, après un court silence, tu te trompes...

— Il me semblait bien pourtant que j'avais entendu du bruit... Écoute encore !

— C'est le vent... oui, c'est le vent... Mais ma parole ! je finirais par avoir peur à mon tour rien qu'à te voir trembler ainsi... Rassure-toi donc... calme-toi donc...

« D'ailleurs, ajouta le vieux bandit, si ce que je viens de te dire ne t'avais pas complètement tranquillisée, je pourrais encore te donner une autre preuve -- et celle-là décisive -- que tu es trop prompte à t'alarmer...

— Et cette preuve ? fit-elle vivement.

— Et cette preuve, la voici. Que t'a dit la vieille mendicante ?... Ne t'a-t-elle pas montré les deux louis qu'elle avait reçus de l'un de ces inconnus ?...

— Oui.

— Ces deux louis qui lui donnaient des éblouissements, car elle n'a jamais dû se voir à la tête d'une pareille fortune.

— Après ?

— Oui, je te le demande, depuis quand, sans parler de la distinction de ces deux personnages, dont il faut bien cependant tenir compte,

depuis quand aurait-on vu des mouchards avoir les moyens de glisser dans la main d'une pauvre femme une pareille aumône ?...

« Non, non, ajouta avec force Korrigan, la chose est claire : il s'agit de la gamine, il s'agit de la petite Suzanne !

— De Suzanne ! s'écria la vieille mégère.

— Oui, de Suzanne que l'on devait rechercher et dont on a fini par retrouver les traces ici... par retrouver les traces au château de Morgoff !...

« Oh ! tu verras que je ne me trompe pas, et tu verras aussi combien j'avais raison quand je regrettais de me trouver mêlé malgré moi à toutes ces histoires et à toutes ces aventures qui ne pouvaient que me compromettre !...

« Et maintenant c'est fait !... Et maintenant ça y est !... Et maintenant je me demande comment je vais me tirer de là !...

Et il venait encore de se mettre à réfléchir, quand, soudain, le visage de la vieille Micheline s'épanouit.

— Oh ! s'il ne s'agit que de Suzanne, s'écria-t-elle, alors tout va bien... ne t'inquiète pas de ça !... Du sang-froid seulement et nous nous en tirerons toujours ?

Et l'accent de la mégère était si calme et si tranquille, elle se montrait à présent si complètement rassurée, après avoir été tout à l'heure toute frissonnante de peur, que Korrigan la regarda tout étonné.

— Du sang-froid !... du sang-froid ! grommela-t-il. Tu n'en avais guère il n'y a encore que quelques minutes !...

— C'est possible, répliqua-t-elle, parce qu'alors je croyais qu'il pouvait s'agir de ce que tu sais... Mais du moment que tu es certain qu'il ne peut être question que de la gamine...

— Il ne peut pas être question d'autre chose...

— Eh bien, je trouve que nous aurions tort de trop nous effrayer... Car d'abord on peut venir, on ne trouvera pas la gamine, puisqu'elle n'est plus ici...

— Continue.

— Ensuite, reprit vivement la vieille femme, comme personne, sauf les deux garçons qui étaient avec nous, mais qui ne parleront pas, de peur de se compromettre aussi, comme personne ne savait que la petite Suzanne était là-haut sous clef, là-haut séquestrée, nous aurons donc beau jeu de nier, beau jeu pour mentir... Et tu verras si je m'en charge !...

— Et si ces hommes... si ces deux inconnus avaient des preuves ? dit vivement le vieux bandit.

— Quelles preuves pourraient-ils avoir ?

— Est-ce que je sais !

— Aucune !

— Pourtant, s'ils viennent au château de Morgoff, c'est bien qu'ils savent quelque chose...

— Et après ? répondit avec force la vieille Micheline. Pour éviter le scandale, pour éviter qu'ils n'aillent s'adresser à la justice, je m'empresse de leur ouvrir et je leur dis : « Fouillez, cherchez partout, et dites-moi où est cette enfant que vous nous accusez d'avoir cachée et que nous n'avons jamais vue ! »

« Et quand ils auront visité tous les chambres, fouillé dans tous les coins et recoins du château ; quand enfin je les aurai menés partout et qu'il n'auront trouvé aucune trace de la gamine, aucun indice de son passage ici, est-ce qu'ils ne seront pas forcés de se rendre à l'évidence ?... Et ce qu'ils ne seront pas forcés de reconnaître qu'ils s'étaient lancés sur une mauvaise piste ?

Mais le vieux bandit hochait la tête.

— Oh ! toi, tu ne doutes de rien !... Oh ! toi, tu as vite arrangé les choses ! s'écria-t-il ironiquement. Mais tout cela dépend de qui leur vient le renseignement qui les a fait accourir ici... Mais tout cela dépend dans quelles conditions ils ont été mis au courant que la petite était à Morgoff...

« Car remarque bien, ajouta-t-il, qu'ils seront d'autant plus difficiles à convaincre qu'il se sont trompés et que tu n'as jamais vu la gamine, qu'il est excessivement singulier, excessivement étrange qu'ils aient été si bien instruits. Et par qui, je me le demande !... Ma parole ! on croirait à une trahison !

— Dans tous les cas, ce n'est pas le baron qui nous a vendus ! ricana la vieille mégère.

— Et ce n'est pas l'autre non plus... ce n'est pas celui qui nous a amené la petite Suzanne, dit vivement Korrigan. Alors quel est donc ce mystère ?

— Oh ! ne te donne pas la peine de chercher, dit la vieille Micheline, qui retrouvait de plus en plus tout son aplomb, toute son effronterie, toute son audace. D'ailleurs, ajouta-t-elle lentement et avec un accent qui avait quelque chose de sinistre, si ces hommes possédaient des preuves, comme tu viens de le supposer, et si l'affaire pouvait aller plus loin... si je pouvais craindre qu'elle fasse découvrir le reste et que la protection du baron ne nous suffise plus...

Mais brusquement elle se tut, comme si elle était effrayée de ce qu'elle allait dire.

— Eh bien, pourquoi n'achèves-tu pas ? demanda vivement le vieux bandit.

—Eh bien, j'ai mon idée ! fit-elle, la voix sourde et un éclair dans les yeux.

—Quelle idée ?

—Je vais te le dire. Mais couche-toi... La mer ne t'apportera rien ce soir, la tempête s'éloigne...

En effet la tempête qui avait soufflé avec tant de violence que, plusieurs fois, le vieux château en avait semblé ébranlé, la tempête, depuis quelques instants, diminuait, décroissait...

Les éclairs devenaient de plus en plus rares, et c'était à peine si, de temps à autre, on entendait, encore très loin, les derniers grondements du tonnerre.

Korrigan venait de soufler la lampe et de se glisser auprès de Micheline.

—Eh bien, maintenant, parle ! dit-il.

Alors, se rapprochant de lui, la vieille mégère parla très bas dans l'obscurité.

Mais il n'y avait que quelques secondes qu'elle chuchottait ainsi, quand soudain, le vieux bandit se redressa d'un bond, livide, jetant un cri.

—Et maintenant ronflons ! fit-elle avec un petit rire qui aurait donné le frisson.

Que venait-elle donc de dire à l'oreille de Korrigan ?

Quelle horrible pensée venait donc d'avoir cette infâme créature ?

Quelle confiance terrible venait-elle donc de faire dans un murmure, dans un souffle, au vieux bandit ?

Enfin que préméditait-elle donc qui pût troubler si profondément et si étrangement celui-ci ?

C'est ce que nous ignorons, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'avoir entendue, Korrigan, le sinistre rôdeur de la mer, Korrigan, le monstre chargé de tant de crimes, demeurait de plus en plus saisi et le regard plein d'effroi...

II. — EN ROUTE POUR MORGOFF !

Korrigan ne s'était point trompé et si les deux voyageurs que la vieille mendicante avait rencontrés à l'auberge du vieux Pornic avaient paru s'intéresser si vivement au château de Morgoff, c'est qu'il s'agissait bien, en effet, de la petite Suzanne... c'est qu'il s'agissait bien aussi d'Yvonne...

Car, dans ce personnage d'une cinquantaine d'années, aux allures si distinguées et l'air si triste, que la mendicante avait dépeint à la vieille Micheline, nos lecteurs ont certainement déjà reconnu le comte de Belleruche, comme, dans son compagnon, ils ont également reconnu le marquis de Prades.

Mais avant d'aller plus loin, avant de suivre le père d'Yvonne et l'ancien mari de Clotilde au moment où ils tenteront de pénétrer dans le château de Morgoff, c'est-à-dire dans l'ancre où ils croyaient retrouver les deux infortunées victimes du baron de Chancel et du comte de Guérande, il nous faut revenir un peu en arrière, revenir au moment où de Prades, tout frémissant de colère, était resté seul après le départ de son ancien complice.

Longtemps le marquis avait eu devant les yeux le comte de Guérande blême de rage, le comte de Guérande blême de fureur, lui jetant son défi de forcer les portes du château de Morgoff et de ravoir la petite Suzanne.

—Oh ! le misérable !... oh ! le bandit ! ne pouvait-il s'empêcher de s'écrier parfois, les poings crispés et plein d'une colère folle.

Mais, tout à coup, toute sa colère tomba et il n'éprouva plus qu'une immense, qu'une mortelle angoisse qui l'oppressait et lui enseignait atrocement le cœur.

Car il venait de repenser à Clotilde... à cette malheureuse mère qui comptait chaque minute, chaque seconde qui la séparait de son enfant... Qu'allait-il lui dire pour tacher de lui faire prendre encore un peu de patience ?

Comment allait-il pouvoir lui faire comprendre le nouvel obstacle qui s'élevait entre elle et sa fille, entre elle et sa chère petite Suzanne, grâce à l'ignoble attitude de de Guérande ?

Oh ! certes, il était bien décidé à tout pour réparer son crime et pour arracher du château de Morgoff la pauvre enfant qui y gémissait...

Mais réussirait-il à la délivrer aussi tôt qu'il le désirerait ?

Mais n'allait-il pas trouver en face de lui son ancien complice qui mettrait tout en œuvre pour le faire échouer dans ses tentatives ?

Qu'importe !... Il triompherait, car il le fallait... car il avait juré à Clotilde de lui rendre Suzanne... Mais combien de temps lui faudrait-il pour tenir son serment ?

Et c'était cette pensée-là qui maintenant accablait, qui maintenant devenait une torture pour de Prades... Car s'il demeurait trop

longtemps à réaliser sa promesse, Clotilde n'allait-elle pas encore l'accuser de mensonge, de trahison et de perfidie ?... Clotilde n'allait-elle pas en mourir ?

En mourir !

De Prades avait fait toutes ces réflexions les coudes repliés sur la table et sa tête dans les mains.

Brusquement, sous le coup de ses dernières pensées, il se leva d'un bond, livide, tout frissonnant, tandis que devant ses yeux repassait, avec la netteté la plus étrange, la plus saisissante, la dernière scène qui avait eu lieu entre la mère de la petite Suzanne et lui, là-bas, dans la chambre mortuaire seulement éclairée par la funèbre clarté des cierges.

Et, malgré lui, anxieux et haletant, il se surprenait à écouter, à prêter l'oreille.

Rien ne troublait en ce moment la paix profonde qui régnait sur Fontenay-sous-Bois. Mais cependant il ne pouvait s'empêcher de tressaillir, plein d'une inquiétude qu'il lui était impossible de vaincre, plein d'une peur qu'il lui était impossible de surmonter.

Est-ce que, soudain, sous ce ciel clair et dans cette paix si profonde, il n'allait pas encore entendre retentir le son lugubre du glas ?

Est-ce que ces cloches de mort, qui l'avaient déjà rempli de tant d'effroi, n'allaient pas encore jeter tout à coup leurs sourdes plaintes, leurs lourds sanglots ?

Car depuis ces quelques jours qui venaient de s'écouler, depuis ces quelques jours pendant lesquels il avait attendu si impatiemment et si fiévreusement le retour de de Guérande, que s'était-il passé chez M. de Belleruche ?

Clotilde était-elle réellement sauvée, réellement hors de tout danger, ou fallait-il encore trembler pour elle ?

Oui, sans doute, l'espoir de revoir bientôt sa fille avait dû lui rendre un peu de force et de courage, mais ne s'était-elle pas lassée d'attendre ?... mais chaque jour qui s'était écoulé n'avait-il pas augmenté son angoisse ?... mais, enfin, désespérée, n'agonisait-elle pas, ne se mourait-elle pas encore ?

Et de Prades qui n'aurait pas voulu revoir Clotilde avant d'avoir la joie de pouvoir lui dire : "Voici ta fille !... Voici ton enfant !... Tu vois que j'ai tenu ma promesse !" de Prades ne put rester une minute de plus sans courir vers elle et sans sortir de cette incertitude atroce, de cette angoisse terrible qui le tuait.

Et, comme un fou, il s'enfuit de chez lui, il courut chez M. de Belleruche.

C'était presque la tombée du jour.

Assise dans un grand fauteuil qu'on avait roulé près de la fenêtre, la mère de Suzanne se trouvait seule en ce moment dans la chambre où, quelques jours auparavant, elle avait agonisé...

La fenêtre était ouverte, et, toute pâle encore, elle laissait son regard errer au hasard devant elle.

Déjà dans les grands arbres séculaires où ils avaient fait leurs nids, les oiseaux chantaient d'une voix plus faible, les fleurs avaient des parfums plus doux, et la brise, qui venait en passant effleurer son front, semblait plus pure et plus légère.

Dans le ciel, les premières étoiles déjà s'allumaient, étincelaient, et c'était vers elles, qu'après avoir longtemps laissé sa vue s'égarer à travers le parc, Clotilde à présent levait les yeux.

Et, soudain, plus pâle encore, et de lourdes larmes coulant sur ses joues, la jeune femme laissa échapper une fois de plus le cri de son cœur... le cri déchirant et désespéré qui, à chaque minute, jaillissait de ses lèvres :

—Suzanne !... Ma petite Suzanne !...

Puis, dans un geste involontaire, les mains jointes, les lèvres balbutiantes, ses yeux voilés de larmes toujours levés vers le ciel, elle sembla prier, invoquer la pitié de Dieu pour l'enfant tant aimée, tant adorée...

Que faisait-elle à cette heure, la pauvre petite, si brusquement arrachée à l'amour et aux caresses de sa mère ?

Comme elle avait dû pleurer, sangloter, se tordre les bras de désespoir en se voyant séparée de Maurice, séparée du comte de Belleruche !

Et qui donc la gardait, qui donc s'était fait son géolier, qui donc sans être ému et sans lui rendre la liberté, pouvait être témoin de ses larmes, témoin de sa douleur ?

Et Clotilde frissonna.

Un nuage passa sur son front, un sanglot déchira sa poitrine.

—Morgoff !... Morgoff ! murmura-t-elle avec une sorte de terreur.

Ce nom, qui était celui d'un pays jusque-là inconnu d'elle, lui avait été révélé par le comte de Belleruche deux jours après sa résurrection.

Le comte, pour la rassurer et pour lui prouver que l'on saurait où retrouver Suzanne, lui avait fait lire la lettre d'Adrienne...

Et elle avait voulu en savoir plus long.

Morgoff, où donc était-ce ?

Et c'était alors qu'elle avait appris que c'était là-bas... là-bas... loin... très loin... dans un coin perdu où toute vie semblait éteinte...

où il n'y avait plus que la mer, l'espace immense, un immense désert plein de tristesse et de désolation !

Et que s'était-il passé depuis le terrible moment où la pauvre enfant lui avait été ravie ?

Comment avait-elle pu supporter un coup si affreux ?

Pourvu qu'elle ne fût pas morte !... Pourvu qu'une pareille émotion ne l'eût pas foudroyée !...

Elle était restée si frêle, si délicate, si faible encore après sa tentative de suicide... depuis qu'au risque de périr avec elle, le petit Maurice l'avait si héroïquement sauvée !

Oh ! non !... oh ! non !... Oh ! Dieu, qui l'avait tant accablée, elle fois avait eu pitié d'elle, pitié aussi de son enfant !...

Non ! non ! après la lui avoir rendue, il n'aurait pas voulu la lui reprendre !...

Oh ! non, Suzanne vivait... Suzanne lui reviendrait... Suzanne, sa vie, son unique espoir, la seule récompense de toutes ses souffrances, de toutes ses misères, de toutes ses tortures !...

Oh ! oui, sa Suzanne pour qui seule elle avait encore retrouvé la force de vivre, sa Suzanne aussi vivrait !...

Et, tout à coup, dans l'œil de la jeune mère un éclair de joie, un éclair de bonheur, brilla, étincela... .

Sa pensée venait de se reporter sur de Prades... sur de Prades



Sans bruit, le comte de Belleruche était entré.

qu'elle avait eu le saisissement de retrouver en face d'elle, alors qu'elle avait rouvert les yeux... sur de Prades qui lui avait fait la promesse sacrée, le serment solennel de réparer son crime...

Et c'était sur lui que maintenant elle s'interrogeait.

Si elle ne l'avait pas revu depuis ce moment-là, c'est que, sans doute, il était parti... c'est que, sans doute, il était à Morgoff...

Oh ! oui, il n'avait pas dû perdre une minute, et depuis longtemps déjà il avait couru vers Suzanne !...

Et peut-être, d'un moment à l'autre, allait-il reparaitre avec elle ?

Et peut-être, d'un moment à l'autre, allait-elle les voir surgir tous les deux ?

Et les yeux mi-clos, les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine, elle laissait sa pensée suivre ce rêve qui la rendait si heureuse... suivre ce songe qu'elle faisait tout éveillée, quand, soudain, elle tressaillit.

La porte venait lentement de s'ouvrir et, sur le seuil, le marquis de Prades était apparu.

Elle se souleva, puis dans un cri de joie éperdue :

— Suzanne !... Suzanne !

Et déjà elle ouvrait les bras pour recevoir sa fille, quand elle devint affreusement pâle.

De Prades était seul !

De Prades ne lui ramenait pas son enfant !

Alors la main sur son cœur, toute blanche comme si elle allait mourir, elle retomba lourdement assise, la gorge pleine de sanglots.

Mais déjà le marquis venait de s'agenouiller devant elle et de lui prendre les mains.

— Clotilde !... Clotilde ! s'écria-t-il la voix toute tremblante d'émotion, ne t'effraie pas... ne te désespère pas !... Clotilde, laisse-moi te parler !... Écoute-moi !...

Mais elle n'eut qu'un cri sourd, qu'une plainte déchirante :

— Tu reviens sans elle !... Tu reviens sans elle !...

— Oui, mais bientôt avec elle !... Je te l'ai juré, je te le jure encore ! dit-il avec force. Mais écoute-moi... Je suis venu pour te rassurer... pour te supplier d'avoir encore un peu de courage, un peu de patience...

— Pourquoi ?... Pourquoi ? s'écria-t-elle pleine d'effroi. Quel malheur est-il donc encore arrivé ?... Est-ce que ma fille...

— Non ! non ! ne tremble pas pour elle ! interrompit vivement de Prades, qui en la voyant devenir plus pâle, plus livide encore, venait d'être saisi de peur. Je t'ai dit que je te la ramènerais saine et sauve, et tu verras que je tiendrais ma promesse...

— Mais il faut que tu saches une chose que tu ignores encore... une chose que je n'avais pas cru utile de te dire... C'est que...

— Parle ! Parle ! s'écria-t-elle. Ton hésitation m'épouvante !

— C'est que, lorsque j'ai été assez misérable, assez infâme pour commettre un pareil crime, reprit-il, la voix très sourde et n'osant plus lever les yeux sur elle, je n'étais pas seul... j'avais un complice... un complice qui avait eu le premier cette atroce idée...

— Le comte de Guérande ! s'écria-t-elle avec un éclair de haine dans les yeux, le lâche qui s'est fait le bourreau d'Yvonne !... le misérable qui a abandonné Maurice !...

Le marquis se redressa brusquement, tout surpris.

— Oui, de Guérande ! dit-il. Mais comment sais-tu...

— Je sais tout !... Parle ! Parle !

— Oui, c'est lui, qui, pour te forcer à m'épouser, avait eu l'idée de t'enlever ton enfant... Oui, c'est lui qui a tout préparé... c'est lui qui est allé trouver le père d'Adrienne... le baron de Chancel...

— Et qui lui a demandé de lui prêter le château de Morgoff !

— Oui ! fit de Prades de plus en plus surpris.

— Le château de Morgoff où déjà agonisait sa première victime, la malheureuse Yvonne !... le château de Morgoff où, disait-il, il y avait place pour deux !... Bandit !

— C'est lui aussi, reprit le marquis, la voix de plus en plus sourde, qui, après avoir endormi Suzanne, l'a emportée là bas... Enfin, c'était sur lui que je comptais pour nous faire ouvrir plus vite les portes du château...

— Et bien ? fit-elle anxieusement.

— Mais il me fallait attendre son retour... Aussi dans quelle impatience, dans quelle fièvre j'ai vécu pendant les quelques jours qui viennent de s'écouler, moi seul le sais, moi seul pourrais le dire...

— Car je pensais à toi, pauvre femme !... à toi que j'avais plongée dans un tel désespoir et une telle douleur... à toi pour qui toutes les heures étaient des siècles... à toi, qui, ne me voyant pas revenir, allait peut-être ne plus me croire, allait peut-être me maudire encore !...

Mais elle venait de lui mettre vivement la main sur la bouche.

— Tais-toi !... Je te crois... je te crois toujours ! fit-elle avec un accent si touchant que de Prades en tressaillit.

— Mais le misérable n'a rien voulu entendre, reprit-il vivement. Mais le misérable refuse de retourner à Morgoff et de nous rendre Suzanne !...

— Il refuse ! s'écria Clotilde, toute frisonnante de colère.

— Oui, il refuse, parce qu'il voulait sa part dans ta fortune, sa part dans tes millions quand tu serais ma femme, quand tu serais marquise de Prades...

— Oh ! l'infâme !

— Et comme je ne lui ai rien caché de ce qui s'est passé ici entre nous, l'autre jour... le jour où j'ai eu la joie de te voir revivre et la joie aussi que tu me pardonnes... comme je lui ai dit que c'était moi maintenant qui ne voulais plus t'associer à ma vie de peur de te porter encore malheur et malheur à notre enfant...

— Fernand !

— Comme je lui ai dit que j'avais pour toujours renoncé à cette fortune que j'avais tant convoitée... à cette fortune dont l'appât avait pu faire de moi jusqu'à un criminel...

— Tais-toi !... Tais-toi ! fit encore doucement et vivement Clotilde.

— Il se dressa en face de moi, tantôt ironique et moqueur, tantôt les yeux étincelants de colère.

— Puis, comme je restais calme sous ses ironies et ses sarcasmes... comme il voyait bien que mon repentir était sincère et que ma volonté de racheter mon passé était inébranlable... comme enfin il ne retrouvait plus en moi l'homme qu'il avait connu et qui était tombé assez bas pour se faire son complice, je l'entend encore me crier, tout frémissant de fureur et tout écumant de rage :

— Non, non, ne compte pas... ne compte plus sur moi pour te faire

ouvrir les portes du château de Morgoff !... ne compte pas sur moi pour rendre Suzanne à sa mère !..”

— Et comme, indigné et jeté hors de moi, je lui criais à mon tour :

— Je saurai me passer de toi !.. je délivrerai Suzanne sans toi !..

— Je l'entends aussi me répondre dans un éclat de rire :

— Je t'en défie !.. Oui, le comte de Belleruche et toi, je vous en défie !..

Clotilde venait de tressaillir et de laisser tomber sa tête dans ses mains.

Et il y eut un silence.

Pourtant, depuis quelques minutes, les deux anciens amants n'étaient plus seuls.

Sans bruit, la porte s'était rouverte et le comte de Belleruche était entré.

Et, les bras croisés, immobile dans un coin que la nuit, qui commençait à tomber, noyait d'ombre, il écoutait.

Mais si, en entrant, il avait d'abord froncé les sourcils à la vue du marquis ; si le regard qu'il avait laissé tomber sur lui s'était d'abord chargé de colère, de mépris et d'indignation, peu à peu, cependant, à mesure que de Prades parlait avec tant de chaleur et de conviction, son visage devenait moins sévère, son attitude plus sympathique.

— Oui, voilà ce que je suis venu te dire, reprit de Prades. J'ai voulu que tu saches que si je n'avais pas encore tenu ma promesse et si ta fille, si Suzanne n'était pas déjà auprès de toi, ce n'était pas de ma faute.

— Mais ne pleure pas... ne pleure pas, je t'en supplie ! ajouta-t-il avec une émotion profonde, car dès demain... dès ce soir, si tu le veux, je partirai pour Morgoff !..

— Oh ! oui, va, s'écria-t-elle en lui serrant les mains dans une folle étreinte, cours... cours vers elle... ramène-la moi... rends-la moi... et comme je te l'ai juré aussi, plus rien n'existera plus... plus rien ne subsistera plus du passé entre nous !..

D'un bond, de Prades venait de se relever.

Jamais son visage n'avait exprimé une telle résolution, une telle indomptable volonté.

— Merci, répondit-il avec un accent pénétré, merci pour ces bonnes paroles que tu viens de me faire entendre !.. Oh ! ta conscience ne sera pas trompée, je te le jure encore !..

— Oui, dès demain, je partirai pour Morgoff et il n'y aura pas d'obstacles qui puissent m'empêcher de te rendre Suzanne et de réparer mon crime !..

— Oui, bientôt tu ne pleureras plus... bientôt j'aurai soulagé ma conscience de ces remords qui me tue !

— Adieu, Clotilde... ou plutôt au revoir... au revoir dans quelques jours avec elle... dans quelques jours avec notre enfant !..

Et de Prades, après avoir serré longuement la main que Clotilde venait de lui tendre enrore, s'était retourné pour sortir, quand, tout saisi, il ne put retenir une sourde exclamation :

— Le comte !

En effet, M. de Belleruche, après avoir fait lentement quelques pas, venait de se trouver brusquement de face.

— Monsieur le marquis, dit au bout d'un silence et la voix très grave le père d'Yvonne, monsieur le marquis, pardonnez-moi, j'ai tout entendu.

Oui, j'ai tout entendu, et je savais tout.

— Quand je vous ai fait appeler et que vous êtes venu ici... ici dans cette chambre mortuaire... ici où nous pleurions tous notre chère Clotilde, c'est que j'avais déjà sur vous des soupçons... c'est que j'avais presque déjà la certitude que vous étiez le père de Suzanne et que son ravisseur c'était vous...

— Monsieur le comte ! balbutia de Prades de plus en plus accablé.

— Comment étai-je arrivé à avoir des soupçons ?.. Comment étai-je arrivé à vous accuser de ce que vous venez d'appeler si justement un crime, pourquoi m'en cacherai-je ?

— C'est grâce à des papiers... à d'anciennes lettres qui appartiennent à madame et qui sont là dans ce tiroir, que j'ai pu connaître certains détails qui, s'étant trouvés corroborés par certains autres, par certains renseignements que j'ai pu obtenir, m'ont si vivement ému, si vivement frappé, qu'en vous accusant de l'enlèvement de la petite Suzanne j'étais presque sûr de ne pas me tromper.

— Mais il me fallait pourtant autre chose que des soupçons, il me fallait des preuves. Et ces preuves, vous me les avez fournies vous-même quand vous vous êtes trouvé là en face de la morte et que je vous ai confronté avec elle.

— Car, dans ma pensée, votre présence ici était bien une confrontation à laquelle je vous soumettais... une confrontation pendant laquelle pas une seule de vos pensées, pas un seul de vos tressaillements ne devait m'échapper...

— Aussi était-ce en vain que vous vous raidissiez pour vous efforcer de rester impassible et pour me cacher vos angoisses...

— Malgré vous, vos regards, votre pâleur, votre trouble vous accusaient...

— Malgré vous, je vous sentais saisi d'épouvante, saisi d'effroi, saisi

de terreur quand vos yeux tombèrent sur le lit funèbre... quand vos yeux se posèrent sur celle qui, pour tous, n'était plus qu'un spectre, qu'un fantôme...

— Et maintenant, je ne pouvais plus douter, car la preuve que je cherchais, la preuve que je voulais, vous veniez de me la donner ; car à chaque regard que je fixais sur vous ou à chaque mot que vous me répondiez, je ne pouvais m'empêcher d'entendre une voix me crier avec de plus en plus de force :

— Oui, le coupable, c'est bien lui !.. oui, c'est bien lui qu'il faudra châtier !..”

— Comte ! s'écria de Prades, tout blême.

— Oh ! ce ne sont pas des menaces que je vous fais, reprit vivement M. de Belleruche. Mais mon devoir n'aurait-il pas été de défendre Clotilde, de défendre son enfant ?.. Mais, sans forfaire moi-même à l'honneur, aurais-je pu laisser impuni un crime aussi monstrueux ?

— C'est vrai ! murmura le marquis. Mais aujourd'hui, monsieur le comte, ajouta-t-il plus vivement et en osant enfin regarder en face M. de Belleruche, aujourd'hui, le marquis de Prades que vous avez connu et dont vous venez de parler, ce marquis de Prades n'existe plus...

— Je le sais !

— Aujourd'hui, celui qui est en face de vous n'a plus qu'une unique pensée, plus qu'un seul but dans la vie : réparer ses torts, tâcher de faire oublier le passé à celles qui ont souffert à cause de lui... devenir enfin ce qu'il aurait dû toujours être : un honnête homme... un homme de cœur...

— Je le sais... je le sais ! fit avec émotion le père d'Yvonne. Oui, Clotilde m'a tout dit, tout raconté de l'entrevue que vous avez eue ensemble... Oui, elle m'a dit vos regrets, vos repentirs, vos remords... Oui, je sais qu'elle peut avoir confiance en vous...

— Je vous le jure !

— Aussi est-ce avec joie que je vous accueille... avec joie que je ne veux plus voir en vous qu'un ami... Votre main, monsieur le marquis !.. Pour moi aussi le passé est oublié... pour moi aussi le passé est effacé !..

Puis la main de de Prades étant tombée dans celle de M. de Belleruche, celui-ci reprit, parlant un peu plus bas et le regard fixe, comme s'il réveillait en lui de lointains souvenirs :

— Oui, vous n'êtes plus pour moi, à partir de ce moment, que le nouveau marquis de Prades que vous voulez être... que le nouveau marquis de Prades qui veut racheter les fautes de son passé par une existence de dévouement et d'honneur...

— Monsieur le comte ! bégaya de Prades, très ému.

— Et ne vous empressez pas de me remercier de ce que vous seriez peut-être tenté d'appeler mon indulgence, car, des fautes, moi aussi, hélas ! j'en ai commises, et si ces fautes-là n'entachaient pas mon honneur de gentilhomme, elles n'en ont pas moins, très souvent, pesé assez lourdement à ma conscience...

— Car je suis un converti aussi ! ajouta le comte avec un soupir. Car je n'ai pas toujours suivi le chemin où je marche aujourd'hui... Car, moi aussi, je suis un autre comte de Belleruche que celui que l'on a connu il y aura bientôt quelque trente ans... Car, moi aussi, j'ai été un inutile, un désœuvré, un oisif sans but et sans devoir dans la vie...

— J'étais alors le prince de la jeunesse élégante, le roi des viveurs, et il n'y avait pas de vraie fête sans moi...

— Je jetais l'or pour satisfaire mes moindres caprices, mes moindres désirs, mes moindres fantaisies...

— Je le gaspillais même parfois par simple vanité, et je n'avais aucun respect, aucune foi, aucune croyance.

— La vertu, le dévouement, l'héroïsme, l'amour, oh ! combien cela me faisait sourire... oh ! combien cela me paraissait des mots creux, des mots vides, des mots auxquels ne pouvait se laisser prendre que la foule naïve et non un homme aussi fort que moi !..

— Oui, si vous ne connaissez pas mon histoire, je veux vous la dire, continua avec plus de force le père d'Yvonne ; je veux, à mon tour, vous faire ma confession...

— Oui, j'ai été cet être-là, un être égoïste qui ne vivait que pour le plaisir...

— Puis, un jour, brusquement, soudainement, comme vous à présent, marquis, je ne me suis plus reconnu et j'ai rougi de moi, et j'ai eu honte de l'homme que j'avais été, et j'ai amèrement pleuré sur les jours que j'avais si follement et si criminellement perdus !

— Le hasard de la naissance m'avait tout donné : un nom qui était l'égal des plus illustres, une immense fortune, un corps de fer... Et à quoi tout cela m'avait-il servi ? à rien !

— Je n'avais pas derrière moi une seule bonne action... je n'avais jamais eu assez de cœur ni assez de pitié pour essuyer une larme ou venir en aide à un désespéré...

— Avec mes millions, j'avais fait l'aumône à des décaqués, enrichi des maquignons et des fournisseurs qui effrontément me volaient.

— Et pendant ce temps, pendant que tant d'or me glissait ainsi

entre les doigts, indifférent et dédaigneux, j'éclaboussais du haut de mon opulence les malheureux, les déshérités, les vaincus de la vie...

— Avec la moitié des sommes folles qui s'échappaient de mes mains seulement dans une semaine, j'aurais pu rendre la joie, l'espérance, le bonheur à des milliers d'êtres qui grelottaient de froid et de faim...

— Mais non, je n'avais rien fait de tout cela : rien fait de ma fortune, rien fait de mon nom, rien de ma jeunesse, et maintenant que je n'étais plus le même homme, c'était là le terrible reproche qu'à chaque minute, à chaque seconde me criait ma conscience subitement éclairée...

Un peu pâle, le comte de Belleruche fit une pause, puis, la voix un peu sourde, mais un éclair de joie dans les yeux :

— Mais, depuis, j'ai tâché de rattraper le temps perdu, reprit-il, tandis que son visage s'éclairait d'un sourire dont rien ne pouvait rendre la douceur ; depuis, j'ai tâché de faire mon devoir, comme vous allez faire le vôtre ; depuis, ma vie a eu un but, comme, désormais, la vôtre va en avoir un...

— Et croyez-moi, marquis, croyez-en un homme qui vous parle par expérience, rien ne vaut encore, pour être heureux, que de pouvoir se rendre le témoignage qu'on est un homme juste et bon, un honnête homme enfin...

— Et voilà ce que vous allez être, mon cher marquis : pour Clotilde, un ami loyal et sûr... pour votre enfant, pour cette chère petite Suzanne, un père aimant et dévoué...

— Et puisque vous parliez du château de Morgoff...

— J'y partirai demain ! s'écria de Prades.

— Vous n'y partirez pas seul, dit vivement le comte, car si vous avez Suzanne à rendre à sa mère, moi j'ai ma fille... j'ai Yvonne à sauver !...

Nous partirons donc demain !

Mais le lendemain, Clotilde, redevenue beaucoup plus faible encore, avait donné de nouveaux soucis, de nouvelles inquiétudes à de Prades et à M. de Belleruche.

Elle s'était réveillée si pâle, si chancelante, que sa tombe, qui s'était fermée comme par miracle, avait semblé prête à se rouvrir encore.

En toute hâte, on avait fait appeler le docteur Laval, et celui-ci n'avait point caché ses angoisses.

— Cette grande faiblesse m'effraie, avait-il dit au marquis et au comte, et j'ai peur qu'à chaque minute elle ne passe, elle ne s'éteigne...

Et comme de Prades n'avait pu retenir un cri :

— Je vous dois la vérité, je vous la dis tout entière, avait ajouté le médecin. Suivez donc mon conseil, restez encore à Fontenay, monsieur le marquis, ne vous éloignez pas non plus, monsieur le comte. La secousse éprouvée par notre chère malade a été si violente que je craindrais que la moindre émotion ne la tuât...

— Oui, la joie de revoir son enfant... le bonheur de la voir tout à coup s'élançant dans ses bras pourrait peut-être, dans l'état où elle est, lui porter le coup fatal...

— Attendez... patientez encore un peu... encore quelques jours...

C'est la prudence qui le veut... c'est la prudence qui vous le demande...

Il avait donc fallu obéir au docteur et attendre, avant de courir à Morgoff, que la pauvre Clotilde eût repris un peu plus de forces.

Mais comme elles étaient lentes à revenir... Mais comme chaque jour qui s'écoulait paraissait long à M. de Belleruche et au marquis !

Chaque matin, celui-ci arrivait dès la première heure à la villa du comte, où il était sûr de rencontrer le directeur de la maison de santé.

Et, à peine était-il entré, que c'était toujours la même question que, plein d'anxiété, il faisait à voix basse au docteur :

— Eh bien, elle va mieux, n'est-ce pas ?... vous avez moins d'inquiétudes sur elle ?

Mais le médecin ne voulait pas encore se prononcer.

— Regardez-la ! répondait-il en montrant Clotilde, toujours assise près de la fenêtre. C'est à peine si elle peut se traîner de son lit jusqu'à ce fauteuil.

— Mais, docteur, s'écriait alors le marquis, c'est peut-être l'impatience qui la tue... Qui sait si nous ne nous trompons pas ?... Qui sait si nous ne ferions pas mieux de lui rendre tout de suite Suzanne ?... Car, enfin, en la laissant dans cette attente, nous prolongeons son supplice !...

— Et sa vie aussi peut-être ! répondait vivement le docteur. Non, non, nous ne nous trompons pas... laissez-moi la sauver...

Et, forcé de se résigner, de Prades se résignait.

Quant à Clotilde, qui avait été fort surprise de voir M. de Prades et le père d'Yvonne remettre leur départ pour le château de Morgoff, le comte de Belleruche, grâce à la confiance sans bornes qu'il lui inspirait, n'avait pas eu de peine à trouver un prétexte pour lui expliquer et lui faire accepter ce retard.

Il s'agissait, disait-il, de quelques démarches à faire, de quelques

précautions à prendre pour tâcher de gagner du temps et de réussir plus promptement...

Mais sa loyauté était si grande qu'il souffrait d'être obligé de lui mentir.

Pendant le marquis dans son impatience de plus en plus grande de délivrer la petite Suzanne, dressait déjà ses plans, combinait déjà les moyens de répondre victorieusement au défi du comte de Guérande, c'est-à-dire les moyens de se faire ouvrir les portes du château de Morgoff qui, lui avait dit ironiquement son complice, ne s'ouvriraient pas facilement.

Et c'était là sa pensée fixe, la pensée qui ne le quittait plus, quand, un jour, il tressaillit.

Il venait de songer au père d'Adrienne... au baron de Chancel. Le meilleur moyen n'était-il pas d'aller trouver cet homme et de le sommer d'avoir à rendre à Clotilde sa pauvre enfant qu'il lui gardait, sa pauvre enfant qu'il lui séquestrait ?

— Oui, j'irai trouver le baron, se dit résolument de Prades, et c'est par lui que j'entrerai au château de Morgoff !... D'ailleurs, comment pourra-t-il m'opposer un refus quand je lui aurai dit que c'était pour moi, pour mon compte et dans mon intérêt, que de Guérande lui avait demandé l'étrange service de lui prêter son château ?

— Oui, j'irai le voir !... J'y vais sur-le-champ...

Et, en effet, le marquis était immédiatement parti pour Paris...

Mais, comme il arrivait non loin de l'avenue Gabriel, c'est-à-dire non loin de l'endroit où demeurait le baron de Chancel, soudain il s'arrêta, le front très sombre, tout saisi.

Un souvenir lui était brusquement revenu... le souvenir de ce que lui avait raconté le comte de Guérande au sujet de la si brusque et si mystérieuse disparition du père d'Adrienne.

— Oui, c'est vrai, j'avais oublié que le baron n'est pas ici et que l'on ne sait où le prendre ! se dit-il plein de déception.

Mais il ne s'en dirigea pas moins vers l'hôtel, et, comme il n'en était plus qu'à quelques pas, il éprouva un nouveau saisissement.

La demeure du baron semblait morte, silencieuse et déserte.

Toutes les portes étaient closes, toutes les fenêtres fermées... Cependant le marquis s'approcha, souleva le marteau de la porte d'entrée, et le laissa retomber lourdement.

Il y eut un long écho dans la cour, mais ce fut tout.

Personne ne bougea.

— Etrange ! murmura de Prades.

Et, de nouveau, il frappa plus fort, cette fois.

Puis, prêtant l'oreille, il attendit pendant quelques secondes...

— Rien ! pensa-t-il découragé.

Et il allait se retirer quand, tout à coup, il eut un mouvement de surprise.

Il lui semblait qu'il venait d'entendre le bruit d'un pas dans la cour.

— Oui, l'on vient ! se dit-il, après avoir écouté encore.

Et, presque aussitôt, la porte ayant lentement roulé sur ses gonds, un vieillard en livrée, sans doute le suisse de l'hôtel, apparut, le regardant d'un air étonné.

— M. le baron de Chancel ? demanda de Prades.

— M. le baron est absent de Paris, monsieur, répondit le vieillard.

— Pour longtemps ?

— Je l'ignore, monsieur, mais je le crois...

— J'aurais, pour une affaire qui ne souffre pas de retard, le plus grand intérêt à le voir, reprit le marquis. Pourriez-vous me dire...

Mais le vieux valet ne le laissa pas achever.

— Où se trouve M. le baron ?... Je n'en sais rien... absolument rien, monsieur.

Il était inutile d'insister.

Lentement, de Prades s'en alla...

Mais indépendamment de l'étrange mutisme de cet homme, mutisme qui prouvait combien devait être sévère la consigne qu'il avait reçue de son maître, une chose avait très vivement frappé l'ancien ami de Clotilde.

C'était l'air soucieux du vieux valet, l'espèce d'inquiétude, on aurait presque pu dire l'espèce d'angoisse qui se lisait sur son visage.

Et, tout de suite, le marquis repensa à Adrienne... à Adrienne quo son père avait emmenée avec lui, bien qu'elle fût si faible et si chancelante qu'elle pouvait à peine se tenir debout.

Est-ce que la sœur d'Yvonne allait plus mal ?

Peut-être !... Oui, peut-être avait-on reçu à l'hôtel de plus graves, de plus mauvaises nouvelles !

Et alors, se ressouvenant du rôle indigne, du rôle odieux que de Guérande avait joué vis-à-vis d'Adrienne... se ressouvenant combien la jeune fille avait eu à souffrir des mauvais traitements de son père à cause du misérable, de Prades sentait son cœur de plus en plus s'emplier de colère, de plus en plus s'emplier de dégoût pour son ancien complice...

— Oui, se disait-il, celle-là sera peut-être aussi sa victime comme l'a été la malheureuse Yvonne !... Oh ! ces infamies-là doivent se payer un jour !

Mais il ne pouvait aussi s'empêcher de rougir de lui-même...

Mais il ne pouvait aussi s'empêcher de courber la tête sous plus de remords, sous plus de honte. . . .

Car n'avait-il pas avec cet homme qui lui paraissait aujourd'hui si odieux, comploté l'enlèvement de la petite Suzanne, c'est-à-dire comploté le crime le plus horrible et le plus abominable ?

Car, enfin, n'avait-il pas été un lâche, un infâme comme le comte de Guérande ?

Aussi marchait-il tout assombri et d'un pas très lourd en rentrant à Fontenay-sous-Bois, lorsqu'il se trouva tout à coup en face de M. de Belleruche.

Mais celui-ci avait l'air aussi rayonnant, aussi radieux que le marquis était morne.

—Je vous ai aperçu de loin, et je vous attendais, fit-il vivement. Je sors de là. . . .

—De la maison de santé ?

—Oui, je reviens d'accompagner le docteur. . . Et nous avons de bonnes nouvelles !. . . Maintenant M. Laval répond tout à fait de Clotilde. . . nous pouvons partir ce soir. . . .

—Enfin ! s'écria de Prades, avec un soupir de soulagement. A ce soir alors !

Et quelques heures plus tard, la mère de Suzanne restait seule avec Maurice dans la villa de M. de Belleruche.

Le train de Bretagne filait rapidement dans la nuit, emportant le comte et le marquis vers le château de Morgoff. . . .

Mais allaient-ils y trouver encore Yvonne et sa petite compagne ?

III. — L'AUBERGE DE PORNIC

Durant tout le trajet, pourtant fort long, M. de Belleruche et le marquis de Prades n'avaient échangé que peu de paroles.

Assis en face l'un de l'autre, les bras croisés, chacun d'eux semblait suivre son rêve. . . .

Mais ce devaient être deux rêves bien différents, car tandis que le visage du comte s'illuminait très souvent d'un reflet de joie profonde, très pâle, de Prades paraissait étrangement et cruellement souffrir.

C'est que l'un évoquait le souvenir d'Yvonne, et l'autre le souvenir de la petite Suzanne.

Le cœur bondissant de joie, le comte pensait au moment, très proche maintenant, où il retrouverait enfin la pauvre folle. . . où il retrouverait enfin cette enfant qui était bien à lui, bien de son sang, mais dont tout jusqu'alors l'avait séparé. . . .

Elle était sa fille, mais devant la loi, c'était un autre qui était son père !. . . .

Elle était sa fille, et jamais il n'avait reçu ses baisers, jamais il n'avait connu l'enivrement de ses caresses et de ses sourires !

Elle était sa fille, et pourtant, jusqu'à ce jour, il n'avaient été que des étrangers l'un pour l'autre !

Mais avec un bonheur qu'il avait peine à contenir, avec un bonheur qui le rendait fou, le comte se disait que cela allait changer !. . .

Dans quelques heures, il serait au château de Morgoff. . . dans quelques heures, il aurait enfin arraché Yvonne de sa sinistre prison. . . et désormais ils ne se quitteraient plus. . . et désormais il pourrait lui consacrer toute sa vie !. . . .

Elle serait donc à lui. . . tout à lui. . . rien qu'à lui !

On ne lui volerait donc pas sa tendresse, et il ne pleurerait donc plus de la savoir si loin de ses bras, si loin de son cœur !

Et le comte, le front de plus en plus radieux, faisait les rêves les plus éblouissants.

Il voyait Yvonne enfin rendue à la raison. . . Yvonne enfin guérie, redevenir belle comme elle l'était autrefois, belle comme l'avait été sa mère cette chère Marguerite qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant encore !. . . .

Elle serait heureuse de l'affection dont il l'entourerait, et combien il serait fier, combien il serait orgueilleux d'elle !

Leur existence n'en ferait plus qu'une. . .

Il vivrait toutes ses heures entre elle et le petit Maurice. . . entre elle et ce pauvre enfant qui avait été si malheureux aussi, et pour qui, dès le premier jour, il s'était senti des entrailles de père. . .

Oh ! oui, c'était un bien beau rêve, un bien beau songe que M. de Belleruche, souriant aux images qui lui passaient devant les yeux, faisait en ce moment !

Mais, hélas ! combien celui qui suivait le marquis de Prades était plus triste, plus douloureux et plus sombre !

Car si la petite Suzanne était sa fille, comme Yvonne était la fille du comte, quel père méprisable, quel père indigne, infâme, il avait été !

Est-ce que jamais cette enfant qu'il avait si lâchement abandonnée pourrait oublier sa trahison ?

Est-ce que jamais elle pourrait oublier ce qu'elle avait souffert grâce à lui. . . grâce à son égoïsme et à sa déloyauté ?

Est-ce qu'enfin elle pourrait jamais oublier le crime affreux, le crime impardonnable dont il s'était rendu coupable envers elle et qui avait achevé de le perdre, de le déshonorer à ses yeux ?

Et de Prades, à la pensée que chaque seconde le rapprochait du château de Morgoff. . . le rapprochait de sa petite victime, ne pouvait s'empêcher de tressaillir, de plus en plus pâle, de plus en plus livide.

Car une atroce, une terrible vision qu'il ne pouvait chasser passait alors devant ses yeux.

Dans un des coins les plus sombres, dans un des coins les plus sinistres du sinistre château de Morgoff, il croyait voir, il voyait Suzanne !

Là, dans ce réduit humide et sans lumière. . . là, entre ces quatre murs froids qui étaient pour elle une tombe, la pauvre petite pleurait, sanglotait, appelait éperdument sa mère !

Mais cris inutiles !. . . cris superflus !

A ses appels, personne ne répondait. . .

Plus durs que les pierres, ceux qui la gardaient, ce Korrigan, cette vieille Micheline, dont avait parlé de Guérande, ces deux misérables qui n'avaient ni cœur ni âme, insultaient peut-être à sa douleur !

Et dans cette ombre qui si soudainement s'était faite sur elle. . . dans ce cachot où on l'avait si brusquement jetée, rien pour lui redonner un peu de force. . . rien pour lui rendre un peu de courage !

Le monde, pour elle, était mort et elle ne devait plus entendre d'autres bruits que les cris lugubres des oiseaux de nuit qui volaient entre les hautes tours du château, ou que le murmure sourd des flots, les plaintes et les sanglots des vagues qui venaient battre sa prison. . . .

Et, tout frémissant, le marquis voyait maintenant la petite Suzanne blême, hagarde, ses grands yeux brûlés par la fièvre, blottie dans quelque angle plus obscur, dans quelque recoin plus sombre, ainsi qu'une bête apeurée. . .

Oh ! comme elle devait le maudire ?

Comme à son seul souvenir son cœur devait bondir de colère !

Comme, en prononçant son nom, elle devait se sentir prise du plus immense mépris, du plus immense dégoût !

Et de Prades tremblait à la pensée de franchir les portes du château de Morgoff, à la pensée de se trouver en face d'elle. . .

Comme elle allait le fuir. . .

Comme elle allait trembler en l'apercevant !. . .

Comme elle allait appréhender qu'il ne vienne encore lui tendre un piège. . . lui préparer de nouvelles tortures !. . .

Et quand il essaierait de la rassurer, voudrait-elle le croire ?. . . Voudrait-elle croire maintenant à son repentir, à sa loyauté, à son honneur ?. . . Voudrait-elle, elle aussi, oublier le passé et pardonner à son tour ?

Et ce n'était pas sans une immense amertume, que le marquis se disait que tout cela c'était sa faute ; que c'était sa faute, si cette enfant, qui venait autrefois vers lui avec tant de confiance et de joie, à présent se défiait de lui, à présent le haïssait. . .

Mais pourtant il sentait sa conversion si sincère, son repentir si profond et son désir de devenir un honnête homme si ardent, qu'il avait aussi par moments des lueurs d'espoir, des lueurs de courage.

N'avait-il pas, en effet, réussi à faire tomber toutes les préventions de Clotilde ?. . . Comment, dès lors, ne trouverait-il pas des accents pour toucher à son tour le cœur de Suzanne ?. . . Comment, la mère lui ayant rendu son amitié, l'enfant pourrait-elle lui garder une éternelle rancune ?

Et tandis que de Prades s'absorbait de plus en plus dans ses réflexions, le train qui l'emportait à Morgoff continuait de filer avec une rapidité vertigineuse.

Penché maintenant à la portière, le comte de Belleruche commençait à s'énerver de l'interminable longueur du voyage, car après avoir roulé toute une nuit, puis tout un jour, de nouveau la nuit était revenue, et l'on filait, et l'on courait toujours. . . .

Et dans sa hâte, dans sa fièvre d'arriver, le père d'Yvonne fouillait anxieusement le large horizon noyé d'ombre, croyant à chaque instant qu'il allait voir se dresser la masse énorme, les hautes tours sinistres du château de Morgoff. . .

Mais toujours l'horizon restait vide. . . Des plaines noires, des plaines qui, sous les ténèbres, s'allongeaient à perte de vue, c'était tout ce que le comte entrevoyait. . . .

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LES MONSTRES DE LA MER

Les êtres sont toujours proportionnés au milieu dans lequel ils doivent vivre. Les immenses solitudes de l'Asie et de l'Afrique se peuplent d'éléphants qui y sont à leur aise. Il faut, pour contenir les hippopotames, les marais sans limites et les fleuves gigantesques ; les baleines et les autres mammifères de la mer ont besoin, pour évoluer, de ses profondeurs sans limites. Mais, par cela même, en considérant ces étendues qui dépassent tous nos continents, en sondant ces profondeurs dans lesquelles nos montagnes disparaîtraient, on est en droit de penser à d'autres monstres encore inconnus et celés par cette immensité même.

On a bien quelques vagues données sur des apparitions fantastiques ; on sait que non seulement les mammifères marins sont énormes, mais on sait aussi que certains poissons ont une taille gigantesque ; puis, au-dessus de tout cela, avant d'arriver aux mollusques à coquilles dont on connaît des dépouilles grandes comme des baignoires, n'a-t-on pas vaguement entendu parler de poulpes et de calmars de dimensions gigantesques ? On cite les environs de Terre-Neuve, les profondeurs de Madère, les immensités du Pacifique comme recélant de préférence ces céphalopodes à la taille colossale.

Il y a quelques années, un brave pêcheur de Conception-Bay, aux Etats-Unis, attaqué dans son bateau par un calmar gigantesque, lui coupa un de ses tentacules qui avait six mètres de long et le rapporta à M. Murray, naturaliste de la province, qui le conserva dans l'alcool. Or, les rapports nécessaires entre les diverses parties du corps des céphalopodes appelés calmars montrent que l'animal auquel appartient ce tentacule avait 8 à 10 mètres de long sur 2 à 3 mètres de diamètre. Il n'est pas douteux qu'un animal de cette taille, armé de cette façon, ne puisse entraîner un canot et sucer ensuite l'homme qui le monte, de même que des poulpes gros comme le poing que nous conservons dans nos aquariums, sucent une crevette ou un bernard l'hermite ! Nous ne sommes pas loin, avec des êtres pareils, de ces fameuses histoires de pêcheurs surpris dans l'océan Indien par des pieuvres gigantesques qui jettent leurs bras sur les bateaux et cherchent à les entraîner sous les flots, et des hommes obligés de combattre leur terrible ennemi en coupant ses bras à coups de hache.

Que le bateau de pêche devienne un vaisseau, que le monstre grandisse dans une proportion semblable, et nous voilà au *kraken* du bon évêque Pontypidan, dont la description dans l'*Histoire naturelle de la Norvège* nous a tant fait rire.

"Son dos apparaît au loin comme une île flottante d'un mille et demi de tour ; d'aucuns disent davantage, ajoute le digne homme, mais je choisis le moindre pour plus de certitude." Les pêcheurs reconnaissent la présence du *kraken* pendant qu'il est encore sous l'eau, parce qu'il a l'air d'un écuil couvert par les flots : on dirait qu'un bas-fond s'est fait subitement en cet endroit ; le bas-fond monte de plus en plus, les malheureux forcent de rames pour fuir ce voisinage... "Bientôt, dit Pontypidan, plusieurs pointes brillantes sortent de l'eau ; on dirait d'abord des cornes, puis des bras. Et les grandissent et se mouvant parfois aussi hautes et aussi grosses que le mât d'un vaisseau de moyenne grandeur. Il paraît que ce sont les bras de la bête... et l'on dit que, s'ils saisissaient le plus gros navire de guerre, ils l'emporteraient sous les eaux !..."

Le *kraken* est voisin du fameux serpent de mer que l'on signale de temps à autre sans qu'en réalité personne l'ait jamais vu. Peut-être ne faut-il pas plus désespérer de l'un que de l'autre. Il n'y a pas d'impossibilité absolue à l'existence de pareils êtres ; à part toutefois l'exagération par trop grossière du bon évêque norvégien qui n'avait pas vu le *kraken*, et n'en parlait que sur le dire des pêcheurs. Rappelons nous que, malgré ses erreurs et ses fables, Pontypidan était un savant dans son siècle et que ce siècle est le dix-huitième. L'*Histoire naturelle de Norvège* est de 1753.

Or, les exemples, semblables à celui du calmar de Conception-Bay, ne sont pas isolés. MM. Quoy et Gward se procurèrent des morceaux d'un très grand céphalopode, dans l'Atlantique, presque sous l'équateur, et Sanderson, dans la même région, vit une seiche dont le corps était gros comme un tonneau. Sur les côtes de la Tasmanie, près de la Nouvelle-Hollande, Pétrin observa un calmar dont les bras avaient de 2 à 5 mètres de long sur 20 à 25 centimètres de diamètre. En somme, d'après le peu d'exemples que l'on a pu recueillir, les seiches paraissent atteindre une taille plus grosse que les poulpes, et les calmars deviendraient encore plus énormes que les seiches. Exception doit être faite pour celle que Steenstruys observa, en 1853, sur la côte de Jatland, et qu'il a décrite sous le nom d'*Architenis dux*. Cet animal fut coupé en morceaux par les pêcheurs pour servir d'amorce, et l'on en avait la charge de plusieurs brouettes. La partie la plus grosse des bras ressemblait à la cuisse d'un homme.

Quand au fameux animal de l'*Alecton*, vu par le commandant Bouyer entre Madère et Ténériffe, c'était une horrible bête. La vigie signala un débris flottant par bâbord.

"C'est un canot chaviré — C'est rouge ! Ça ressemble à un cheval mort ! — C'est un paquet d'herbes, c'est une barrique... — Mais non, c'est un animal... on voit les pattes !!!"

"Je me trouvai donc, dit le commandant, en présence d'un de ces êtres monstrueux que la mer extrait de ses profondeurs comme pour porter un défi aux naturalistes. Tout est en mouvement à bord, la houle est forte ; mais enfin, on finit par l'accoster d'assez près pour lui lancer un harpon. Jusque-là l'animal avait reçu une vingtaine de balles auxquelles il paraissait parfaitement insensible. C'était une substance molle répandant une forte odeur de musc, qui se rompait facilement et vers le dos offrait une cassure d'un blanc d'albâtre. L'animal entier devait peser de 2 à 3 tonnes, soit 4000 à 6000 livres. Il soufflait bruyamment. Je verrai toute ma vie le regard de ses yeux glauques, larges comme une assiette !... L'animal se déchira sous l'effort du nœud coulant au moyen duquel on essaya de le

hisser à bord et ne nous laissa qu'un morceau de sa queue : nous voulûmes le poursuivre, mais il nous fuyait aisément et sans grands mouvements."

Le calmar de Conception-Bay était au moins deux fois plus gros que celui de l'*Alecton*, déjà fort vilain rencontre. Or, la confiance que doivent inspirer à ces animaux leurs armes redoutables, ces bras immenses, ces suçoirs puissants, ce bec terrible ressemblant à celui du perroquet et à celui de l'aigle, leur appétit toujours croissant et leur puissance de digestion inconcevable, tout concourt à rendre de semblables êtres épouvantables.

Ce qui paraît singulier en même temps, c'est que de semblables monstres sont communs, parfaitement connus et habituellement capturés par parties ou entiers dans les mers du Japon ! Une gravure de ce pays que reproduisait récemment un journal anglais nous montre d'abord un combat entre un pêcheur et un octopode gigantesque qui attaque le bateau. Le pêcheur coupe les bras au moyen d'un grand couteau. Le second dessin représente un marché au poisson ; au premier plan, les deux tentacules du monstre pendus. Ces tentacules sont beaucoup plus grands qu'un homme, aussi gros que lui et semblent mesurer de 3 à 4 mètres. Les passants s'arrêtent pour admirer ces trophées ou s'en étonner ; mais le fait curieux, c'est qu'on les met tout naturellement en vente. Il semble donc qu'on y soit habitué. Il faut attendre à mieux connaître leurs mœurs de ce singulier pays pour savoir si ces monstres sont ordinaires et si les poulpes gigantesques sont communs dans ces mers ; on pourrait alors songer à en capturer sérieusement pour les étudier.

TH. LALIN.

L'ÉVÊQUE ET LE BARBIER

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque, sentant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie : "Tenez, lui dit-il avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe : voilà pour la saignée." Le barbier voulait s'excuser, en disant qu'il avait rencontré un bouton. "C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière."

AUTOMOBILISME

La Société protectrice
Des Animaux, en rêve, esquisse
Des chevaux se croisant les bras. EMILE JOUDEAU.

LE BATON DE MARÉCHAL

Trois heures avant sa mort, M. de Castelnau reçut le bâton de maréchal. Alors il se contenta de prononcer ces paroles si vraies, et capables de faire naître les plus salutaires réflexions : "Tout cela est beau en ce monde ; mais, hélas ! je vais dans un pays où cela ne me servira guère."

LES ANES DE DIX ÉCUS

Louis XIII supportait avec beaucoup de patience un discours ennuyeux à la porte d'une petite ville. Bantru, un de ses courtisans, qui s'imaginait faire plaisir au roi en interrompant l'orateur, demanda de quel prix étaient les ânes du pays. L'orateur après avoir regardé Bantru de la tête aux pieds, se contenta de lui répondre : "Quand ils sont de votre taille et de votre poil, Monsieur, ils valent à peu près dix écus." On ne dit pas ce que l'interrompteur répondit à cette harangue improvisée.

UNE AUTRE

Alice.—J'ai appris que Laura a l'intention de se lancer dans les affaires ?
Eva.—Oui ?
Alice.—Et de quel genre d'affaires a-t-elle l'intention de s'occuper ?
Eva.—Des affaires de tout le monde.

LA LANGUE DES CHEVAUX

Un homme ne pouvait venir à bout d'apprendre la langue allemande ; il s'excusait en disant que ce n'était pas sans raison qu'un de nos plus célèbres auteurs avait dit que, si les chevaux pouvaient parler, l'allemand serait leur langue. "Ah ! c'est donc pour cela", dit un Allemand, justement piqué de cette impertinence, que les ânes ne peuvent s'en servir, et qu'ils la trouvent si rebelle !"

PAS PLUS MALIN QUE LES AUTRES

Bouleau.—Oui, mon cher, c'est moi qui conduit la maison.
Rouleau.—Et que fait ta femme ?
Bouleau.—Elle me conduit.

LE VIN EN CRUCHE

Deux jeunes Parisiens voulurent se divertir aux dépens des douaniers de la barrière d'Enfer. Ils revenaient en coucou de la campagne. "N'y a-t-il rien qui paye les droits ? crient les douaniers. — Bien, répond le cocher. — Pardonnez-moi, dit un des jeunes gens, nous avons du vin, mais nous passerons sans payer. — Et comment cela, Monsieur ? — C'est que ce vin, nous l'avons bu ! — Ah ! vous avez raison, le vin en cruche ne paye pas," se hâte de répondre le douanier.

IMPOSSIBLE

M. Paulo.—Avez-vous entendu raconter l'histoire de ce malheureux Tiennon. On dit qu'il a été enterré vivant.
Le Dr. Paulus (incrédulo).—Enterré vivant ! Impossible. C'était l'un de mes clients.

FEMMES

Faibles, Fatiguées et Epuisées.



Si vous éprouvez des douleurs dans le dos, le côté gauche et l'abdomen, si vous éprouvez des sensations de lourdeur fatigante au bas ventre suivies de maux de tête et d'accès subits de chaleur, si vous êtes devenues irritables, mal disposées et moroses, vous souffrez certainement du **Beau Mal** ou d'autres maladies particulières à votre sexe. Si vous désirez obtenir une guérison prompte et permanente, je vous conseille d'employer immédiatement mon **Composé Végétal** et mes **Tablettes Uterines** et vous ne serez plus désappointées.

... Livre Gratuit ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA RICHARD, Boîte 996, Montréal.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Murray-Bay.—Une pointe de jalousie. Energie, courage, tenacité et habileté aux travaux manuels. Orgueil, ambition, égoïsme et opiniâtreté.

Minette W.—Sens artistique. Caractère pondéré et prudent. Nature aimante mais peu expansive. Grande constance de sentiments.

Souffrance Incurable.—Nature excentrique et capricieuse, susceptible de changer très souvent d'opinion. Imagination active et enthousiaste.

Jean Galois.—Caractère entreprenant, exalté et passionné. Spontanéité de résolution et très bonnes dispositions à l'amour. Sens artistique.

Ricuse.—Votre écriture montre un petit caractère très indépendant et décidé, de la ruse, de la défiance et une très grande force de volonté.

Observer.—Sentiments poétiques, imagination romantique. Nature ardente, passionnée, véhémente et portée à l'exagération.

A lui malgré tout.—Vous voulez trier la couronne, hein! Que vous dirai-je de plus! Constance en amour, économie domestique et tenacité.

Manita.—Très grande détermination et force de caractère. Générosité, dévouement, bienveillance et sensibilité. Caractère entreprenant.

S. N. T.—Vous n'écrivez pas assez longuement pour que je puisse donner une appréciation raisonnée. Il faut au moins trois lignes ordinaires.

Rose Blanche.—Nature très impressionnable, tendre et sympathique, peu communicative, cependant à cause d'une excessive timidité.

Nozeroy.—Imagination vive et enthousiaste. Nature impulsive et passionnée sur laquelle toute impression se fait sentir très fortement.

Pique-Nique de boutonniers.—Nature irrégulière, tantôt ardente et pleine d'entrain, tantôt insouciance et apathique. Peu de constance en amour.

Bonne du roséda L.—Sens artistique. Goût sûr, délicat et sévère. Ambition, générosité et franchise. Sensibilité peu développée.

Chaqueau Gris.—Originalité, orgueil et présomption. Peu-être, amour du travail, activité et esprit d'initiative.

Clifford.—Sens littéraire. Caractère à la fois franc et rusé. Très grande prudence, intelligence mercantile et esprit fin et subtil.

Espoir en tout.—La franchise et la générosité sont les signes caractéristiques de votre écriture. Vous possédez une nature assez active et entreprenante. Sens littéraire.

Oncle Pleurnichant.—Insouciance, optimisme, désintéressement. Ambition modérée et constante bonne humeur. Talent pour la musique.

Epoque de laissie.—Manque de sens pratique. Nature superficielle et insouciance. Sensibilité assez développée. Manque de contrôle sur soi-même.

Grincheux.—Ambition, originalité, énergie, activité, audace et courage. Je crois que c'est à peu près tout ce qu'il faut pour réussir.

Laurina.—Esprit observateur et analytique. Sensibilité excessive, force morale et bon courage physique. Nature très aimante et sympathique.

G. D. Zelia.—Rectitude de jugement. Esprit entreprenant et activité de pensées. Volonté tenace et caractère viril, peut regarder l'adversité en face.

Sœur Françoise.—Amour de l'étude. Talents artistiques. Caractère sérieux et pondéré. Activité et pouvoir de persuasion.

Atlantide.—Nature excitable et nerveuse, très impressionnable et très dévouée dans l'affection. Quelques aptitudes pour la musique.

E. E. N.—Tempérament nerveux, exalté et impulsif. Imagination un peu romantique. Energie et courage. Entente des affaires.

Jupiter.—Ce spécimen d'écriture montre une nature calme et une grande simplicité de goûts. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Violette des Bois No. 3.—Manque d'ordre caractère vif et emporté, pas rancunier, cependant. Franchise, désintéressement et confiance.

Legard.—Enjouement, insouciance et indolence. Caractère peu ambitieux et peu entreprenant. Obligeance et générosité.

Ah! riante.—Esprit de contradiction, manque de suite dans les idées et égoïsme. Amour du travail, de l'étude et du théâtre.

Maria Adorée.—Je ne sais si j'ai bien compris votre pseudonyme. Vous êtes généreuse, douce et sensible, mais d'une extrême faiblesse de volonté.

Incolda de la Haute Gomme.—Caractère fantasque et irrégulier. Imagination ardente et grande impressionnabilité. Chaque consultation graphologique doit être accompagnée d'un coupon de prime de la semaine précédente.

Lucienne Anita.—Vous êtes peu constante dans vos affections, très sincère et dévouée, en revanche. Nature changeante, mais très active.

Unzouave.—Votre écriture, mon cher zouave, montre un excellent sens littéraire, un goût très délicat et un jugement éclairé. En outre, de l'énergie, du courage et de l'activité.

Pierre Chéri.—Nature irrégulière et fantasque, inégalité d'humeur. Amour du "Sport", des voyages et des aventures extraordinaires.

Prime Gratuite.—Tempérament inquiet et timide. Volonté faible et cédant facilement à toute influence, bonne ou mauvaise.

Capot d'Elotte.—Economie, activité, amour du travail. Simplicité du goût. Esprit assez subtil et rusé. Sens pratique.

Une Canadienne.—Nature timide, réservée, et silencieuse, peut être, à l'occasion, très courageuse et énergique. Talent pour la musique.

Une Irlandaise.—Amour des livres, de la musique, des fleurs et du théâtre. Tendances à s'exagérer ses propres impressions.

L'Oiseau du bois.—Coquetterie, indépendance de caractère et une pointe de malice. Volonté très personnelle et obstination.

Cœur d'Argent.—Tempérament indolent et flegmatique. Assez grande activité de pensées, mais manque absolu d'initiative.

16-5-8-23.—Délicatesse de sentiments, sens littéraire et élévation de pensées. Imagination ardente. Caractère entreprenant. Orgueil et présomption.

Cœur d'Or.—Vous possédez une nature très sympathique, prenant bien toutes choses. Vous êtes peu ambitieuse, un peu originale et très obligeante.

Dalia.—Manque absolu de sens pratique, d'ordre, et d'initiative. Disposition à l'égoïsme et à la sensualité. Assez bon courage physique.

Valérienne de Montfort.—Nature véhémente, chaleureuse et démonstrative. Sensibilité et délicatesse de sentiments. Sens musical.

Yeux Verts.—Nature dissimulée, déflante et ombrageuse. Caractère très entreprenant. Reflexion, prudence et entente des affaires.

Ciseaux d'Argent.—Votre caractère est froid, décidé, calculateur et entreprenant. Volonté très persévérante et énergique. Jugement droit.

Pitro.—Indépendance, originalité, audace, activité, jovialité et affabilité. Nature tout à fait sympathique; devra se faire beaucoup aimer.

Rat de Ville.—Amour de l'étude et ambition. Nature passionnée et très excitable. Esprit observateur. Quelques aptitudes musicales.

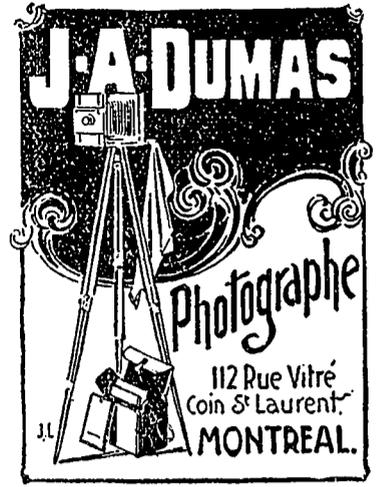
Mario-Jeanne.—Vous êtes d'une nature timide, craintive et peu entreprenante. Votre ami est très aimant quoiqu'un peu expansif.

Mario-Balonne No 2.—Vous êtes coquette et vous aimez beaucoup les flatteries. Habileté aux travaux de l'aiguille et économie domestique.

Ugène.—Nature de penseur, de littérateur ou de poète, d'après ce que je puis juger car vous ne me donnez pas assez d'écriture. Et puis il faut être circospect, n'est-ce pas, Jean de Terres? Ces choses là, hum! sont si délicates à traiter avec vous.

Antonio.—Intelligence mercantile. Ambition, activité et amour du progrès. Nature méthodique et rangée.

Fernande.—Nature agressive et autoritaire. Intelligence très vaste et d'une ténacité qui triomphera de toutes les difficultés.



A. P. J. F.—Caractère jovial, franc et généreux. Obligeance, courtoisie et simplicité de goût. Amour de l'étude, de la musique et des livres.

Le chéri de Délina.—Tempérament faible, facilement contrôlable. Imagination romantique et manque de suite dans les idées.

Violette bleue P. C.—Talents artistiques. Nature très impressionnable, souvent mélancolique. Indécision et versatilité. Amour de la retraite.

Deux cœurs réconciliés.—Activité, bonne humeur et obligeance. Amour du travail et de l'ordre. Esprit bien équilibré. Constance dans l'affection.

Pichon.—Générosité, confiance et imprévoyance. Manque de discrétion, de prudence et de tact. Volonté active mais peu tenace.

Cyran d'Adel.—Précipitation et spontanéité de résolution. Tendances au scepticisme. Imagination ardente et portée à l'exagération.

La vécée à mon oncle.—Manque de persévérance en toute chose, excepté en amour où vous pouvez être très constante. Excessive susceptibilité et défiance.

A qui la Blanchette ???—Votre écriture montre d'assez bonnes dispositions générales. Un peu d'obstination et une légère inégalité d'humeur.

Thérèse de la Pousse.—Capacités musicales. Nature ardente et sensible. Coquetterie légère et grand fond de générosité.

(Suite à la page 30)

UN SEUL ESSAI

Un seul essai vous convaincra de la supériorité du **Baume Rhumal** sur toutes les autres préparations contre les rhumes obstinés, et toutes les maladies de la gorge et des poumons. 36

Dentier Complet \$5.00

GARANTI POUR...

Nous offrons au public canadien un dentier complet, fait avec le plus grand soin par des experts, garanti de la meilleure qualité de matériel, caoutchouc, composition, dents, etc., pour **Cinq Dollars**. En faisant cette offre si extraordinaire, nous voulons insister auprès de tous, surtout sur deux points principaux. D'abord, notre parfaite honorabilité et, ensuite, notre détermination de faire tout en notre possible pour donner à nos clients pleine et entière satisfaction. Le dentier que nous offrons pour \$5.00 coûte ailleurs \$15 à \$25. Un dentiste ne peut faire qu'une petite quantité de dentiers, il lui faut faire beaucoup avec peu, voilà pourquoi vous avez payé \$15 ou \$25 pour le même dentier que vous pouvez vous procurer ici pour la modique somme de \$5.00. Nos opérateurs sont des **Dentistes diplômés**. Le seul bureau de dentiste où il y a un **Médecin spécialiste** pour les maladies du cœur et des poumons qui donne des **Consultations gratuites**. Aucune crainte pour un client de se faire endormir.

Notre laboratoire est sous l'habile direction d'un expert américain célèbre. Le travail que vous nous confierez sera parfait. Rappelez-vous que votre argent vous sera remis si vous n'êtes pas entièrement satisfait. Nous donnerons \$1.000 de récompense à n'importe quel **Dentiste** ou particulier qui prouvera que les dentiers que nous offrons à **Cinq Dollars** ne sont pas aussi bons que ceux pour lesquels vous payez \$15 à \$25 ailleurs. Notre offre est sincère. Nous vous invitons à venir nous voir. Notre établissement est le plus considérable du genre au Canada.

Couronnes en Or (Bridge Work) 22 Karats, \$4.00 la Dent.

Tous nos travaux sont faits à 50% meilleur marché qu'ailleurs.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN,

Tel. Bell: East 1744.

162 RUE ST-DENIS (En face de l'Université Laval).

EN TAPINOIS CAPRICE

Par ERNEST GILLET

Pour le piano.

Allegretto
p
PIANO

A tempo un poco rit.
pp

cresc.

cresc.
rit.

Tempo
mf

mf

f
Tempo un poco rit.
p
pp

cresc.

lento
rit.
mf

2

Tempo

rit.

p

rit.

p

A tempo

3

Tempo

p

pp

Molto animato

LE BRACONNIER

—Reste et dîne avec nous, André, ton oncle va arriver, nous amenant une amie de Juliette, qui vient passer quelque temps ici.

—Oh ! la célèbre Denise, je parie, l'ancienne amie de pension dont Juliette parle tant ! La jolie Denise, l'élégante Denise. Denise la Parisienne ! C'est bien elle ? Alors, vous n'y pensez pas, ma tante ; voulez-vous me faire dîner en costume de chasse au milieu de tant de falbalas ? Impossible ! Je mets à ses pieds mon lièvre et mes deux perdreaux, et je me sauve dîner avec mon chien. Viens Soulouque ; les belles Parisiennes sont trop pimbêches pour des gens faits comme nous.

Et, ramassant son gibier qu'il avait jeté devant lui sur la pelouse :

—Je vais donner cela à la cuisine en passant, reprit le chasseur ; au revoir, ma tante, en des temps meilleurs, quand la Parisienne sera repartie.

—Quel sauvage tu es ! dit la tante en riant ; mais ne fais pas cela, Juliette ne te le pardonnerait jamais ! Sois beau demain soir, et viens.

L'invité réfractaire fit un signe vague que sa tante voulut prendre pour un oui, et, de peur d'être surpris, s'éloigna au plus vite, pendant qu'elle lui criait de loin :

—J'y compte, André, nous t'attendrons.

—Oui, ma tante.

Mais, tout en répondant, André grommelait à part lui :

—Quelle idée d'inviter cette Parisienne ici ? Juliette se figure-t-elle qu'elle va s'amuser au milieu des bois ? Elle en aura bientôt assez du Breuil et des naturels du pays ; c'est une consolation du reste ; mais, en attendant, il faudra jouer demain aux petits jeux, et avoir l'air de trouver cela charmant !

Et André Treille, tout en grommelant, battait on retraite à grandes enjambées.

Quand il se vit en sûreté, seul à table, en pantoufles et en veston léger, il poussa un long soupir de satisfaction, et flatta de la main la tête de Soulouque, affectueusement posée sur son genou :

—Sois tranquille, mon bon chien, dit-il tout haut, je n'amènerai jamais de Parisienne entre nous deux !

Et Soulouque agita la queue, l'air confiant, en chien qui connaît son monde, et sait son avenir assuré.

Après le dîner, André alluma sa pipe ; mais, comme il rêvait paresseusement dans son fauteuil, l'invitation de sa tante lui revint tout à coup à l'esprit, rompant le charme. D'abord il fronça le sourcil ; mais il était trop confortablement établi pour prendre, en ce moment, quoi que ce fut au tragique :

—Bah ! murmura-t-il, les yeux appesantis, je trouverai bien, d'ici à demain soir, un prétexte poli pour me dispenser de cette corvée.

La nuit portant conseil, il se coucha de bonne heure. Mais le proverbe n'est pas fait pour les chasseurs ! Il dormit tout d'une traite, sans rêver même à la Parisienne.

Le lendemain matin, il n'y pensait plus du tout, et Soulouque encore moins ? Son maître, guêtré et son fusil sur l'épaule, venait de le siffler, et tous deux, partant en guerre, battaient déjà les hautes herbes de l'étang de la Jauverie, dont André était propriétaire.

Si matinals que fussent André et Soulouque, ils n'étaient cependant pas seuls, aujourd'hui, dans le bois, autour de l'étang ; au premier coup de fusil, quelqu'un, sur l'autre rive, se dressant tout à coup, prêta l'oreille, murmurant d'une voix indignée :

—C'est par là !

Et, toute affaire cessante, courut au hasard... d'où venait le bruit.

Le hasard y mit de la complaisance ; au tournant du sentier, qu'aperçut le témoin ? sinon un chien, fort crotté déjà, et un homme d'assez mauvaise mine, presque aussi crotté que son chien, le cou brûlé, les joues hâlées, un chapeau de feutre mou rabattu sur les yeux, et les vêtements couverts de brins de mousse et d'épines.

L'homme et le chien ne se doutaient guère qu'ils étaient épiés ; le chien, immobile à deux pas d'un buisson, semblait hypnotisé... le maître venait lentement... à pas muets. Un silence de mort... puis : frrou !... quelque chose s'enleva, traversant le sentier : l'homme avait épaulé, le doigt sur

la détente. Mais, brusquement, il détourna le canon de son fusil, et le témoin ne se douta pas du danger qu'il venait de courir ! Le coup ne partit pas ; le chien, surpris d'un procédé si extraordinaire, et n'y comprenant rien, se tourna vers son maître...

L'homme s'épongeait le front et sa main tremblait ! le témoin, qui s'avancait toujours, avec la sérénité d'une bonne conscience, put voir, sous le hâle, pâlir sa joue et ses lèvres, tant de signes de culpabilité, cet homme se trahissait lui-même !

Le témoin ne s'y trompa pas, et sans perdre de temps :

—Vous braconnez ! s'écria-t-il, la voix de plus en plus indignée, de quel droit venez-vous tuer ces pauvres petites bêtes ? La chasse est défendue sur le Breuil, et je vous ferai poursuivre par M. Menard !

L'homme était à peine remis de sa première émotion ; il fut donc excusable de rester d'abord stupide et sans force devant ce discours.

Sans parler, sans répondre, sans penser même à soulever le chapeau de brigand que son mouchoir avait fait tourner sur le côté, il regarda un moment son accusateur. Mais il le trouva, sans doute, tout autrement que terrible, car son regard ahuri reprit tout à coup tant d'expression que, s'il faut tout dire, au mépris de toute morale et de toute justice, c'est l'accusateur, après tout, qui baissa les yeux devant l'accusé, l'innocent qui rougit devant le coupable.

Cette rougeur subito rendit non moins subitement l'homme à lui-même ; poli, maintenant, il se découvrit.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, je ne savais pas que le Breuil avait un nouveau... (il s'inclina) un si charmant garde ! Je suis prêt à vous suivre.

Et l'homme, déchargeant son fusil, le jeta sur son épaule, rappela son chien ; et voilà ce garde en jupons fort embarrassé de sa capture.

N'en voulant rien laisser voir, pourtant, la jeune fille, d'un pas déterminé, s'engagea dans une allée. Mais elle n'avait pas fait trois pas, que le braconnier, qui la suivait docilement, reprit la parole et, l'accent toujours poli :

—Est-ce à M. Menard que vous voulez me mener, demanda-t-il, ou en prison ?

Le petit garde se retourna brusquement ; à son embarras mêlé à présent une certaine frayeur.

—Parce que, reprit le braconnier, en ce moment nous tournons le dos au Breuil, cette allée nous conduit au village.

La jeune fille sursauta, effarée ; elle se perdit dans toutes ces allées du bois et se sentait incapable de retrouver son chemin ; c'était elle, maintenant, la prisonnière ; et cet homme se moquait d'elle : il avait envie de rire, c'était visible.

Dans sa détresse, elle fut prête à plorer comme un bébé ; il s'en aperçut et eut un bon mouvement :

—Le Breuil est par là, dit-il, indiquant le chemin opposé ; en suivant ce sentier, vous y serez en moins de dix minutes.

—Merci, murmura-t-elle. Et ce merci était si timide, la voix devenait si tremblante, que le braconnier ne rit plus du tout.

—Laissez-moi aussi vous donner un conseil, reprit-il, une autre fois, quand vous entendrez un coup de fusil, n'y courez pas !... J'ai failli vous tuer !

La tuer ! Au fait, cet homme pouvait être un assassin ! Elle jeta un cri et, prise tout à coup d'une terreur folle, sans rien voir, sans plus rien entendre, elle s'enfuit en courant comme une prisonnière seule pouvait courir !

Sur quoi, le maître et le chien se regardèrent en haussant les épaules, chacun à sa manière, le maître avait éclaté de rire, mais le chien eut plutôt envie de se fâcher, l'intormédo n'était pas de son goût ; il se remit à quêter avec ardeur, mais le chasseur restait distrait... finalement, il rentra bredouille.

* * *

—Mon neveu, André Treille, mademoiselle Denise Berthet, l'amie de... Mais cette présentation solennelle fut écourtée, Juliette se précipitait vers l'arrivant :

—Sais-tu, André, Denise prétend avoir vu ce matin un braconnier à l'étang... un homme affreux... fait comme un bandit, et qui a menacé...

Mais Juliette en resta là ; son cousin, d'ordinaire, n'était pas tendre aux braconniers, pourtant, même à ce moment tragique du rapport, il riait...

—Je sais, dit-il, et il s'inclina devant Denise, je viens me constituer prisonnier !

Juliette se tourna vivement vers son amie ; Denise, plus rouge que tous les géraniums rouges de la corbeille voisine, les mains étendues comme pour écarter un spectre, murmurait plaintivement, d'une voix agonisante :

—Oh ! Monsieur !...

Aussitôt, Juliette, subitement éclairée, partit du plus bel éclat de rire de son répertoire.



SIMPLE HISTOIRE D'UN VOLEUR, D'UNE PSEUDO SOURIS ET D'UNE FEMME COURAGEUSE

les quatre règles, sont navrés, en constatant la dose de mathématiques que l'on impose, aujourd'hui, aux pâles contribuables dont j'ai l'honneur, et j'ajouterais même le regret, de faire partie.

Je développais naguère, à cette même place, le terrible problème d'arithmétique qu'on se proposait de nous imposer... — bon ! voilà que j'ai fait un *mol* sans préméditation — sous prétexte d'impôt sur le revenu !...

Et je conclusais que, seul, l'imperturbable Bureau des longitudes serait capable de comprendre, et de contrôler, sa feuille de contributions.

Aujourd'hui, voilà que les Compagnies de chemins de fer se mettent à édicter un tarif, pour les bagages en consigne, qui est du ressort des tables de logarithmes.

Au lieu de payer un sou par jour, comme ci-devant, vous payerez un sou le premier jour, dix centimes le second jour, trois sous le troisième...

A partir du quatrième vous entrez dans la formule $n + 1$ comme *raison* de la progression, et le dixième jour, vous avez $m - (n \times 1)$... au bout de quinze jours vous tombez dans les *intégrales* à triple expansion...

Résultat... seul un milliardaire américain aura les moyens de laisser pendant un mois sa bicyclette à la consigne de la gare Saint-Lazare...

Pour la retirer il devra payer une somme qui suffirait à faire construire une nouvelle gare.

Mais les tarifs, ici, sont comme les horaires, je m'incline devant eux, sans essayer de les comprendre.

Je laisse ce soin à mes neveux... et héritiers !...

* * *

Il paraît que nous nous trompons lorsque nous songeons... qu'il n'en ont point en Angleterre ! Oui... parfaitement... du vin !... Ils en ont !... Oh ! si peu ! Et il est presque buvable... une année sur cinq,

Dans le pays de Galles, tout près de Cardiff, pays de charbon, le marquis de Bate possède un vignoble... le seul de toute la Grande Bretagne.

Dans quelques semaines d'ici, les amateurs seront édifiés sur la qualité du vin provenant de la récolte de 1898.

On constate que... malheureusement... cette récolte a été fort abondante, mais on espère néanmoins que la qualité sera suffisamment mauvaise pour qu'on puisse se dispenser de boire cette piquette.

Voyez-vous l'Angleterre bloquée par les flottes coalisées de l'univers et réduite, comme vin, à celui de Cardiff !...

Non !... mon inimitié pour la perfide Albion ne va pas jusque-là !...

* * *

Nos bons filous ne restent pas inactifs...

L'un, sur le pont d'un bateau omnibus, s'écrie :

— Nous sombrons !... tout le monde sur le pont !...

Affolement, panique, cris, etc... dont le monsieur profite pour pratiquer dans les poches des pseudo-nau-

fragés une fouille indelicte et fructueuse.

L'autre, au lieu de brutalité, usa de finesse.

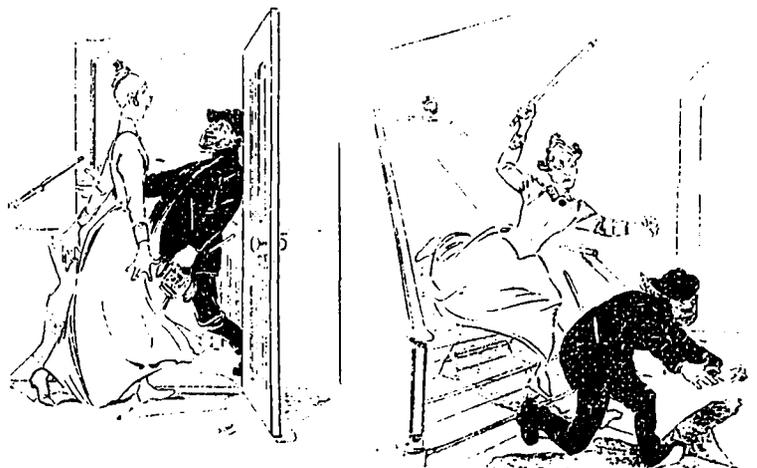
Un marchand de curiosités avait dans son magasin une statuette de Tanagra, jusqu'ici dédaignée par les amateurs.

Mais voici qu'un inconnu entre par hasard dans sa boutique, lui en offre cinquante francs... L'affaire est conclue.

L'acheteur paye comptant et ajoute :

— Comme je ne rentre pas directement chez moi, je reviendrai prendre la statuette demain.

Dans la journée, un second client arrive, achète quelques menus bibelots, et, apercevant la statuette, tombe en admiration. Il déclare :



V

VI

LÉGENDE SANS PAROLES.



I

II

— C'était André ! maman, nous aurions dû le deviner ! C'était toi, André, dans ta chère vieille veste et ton cher vieux chapeau ! La pauvre Denise !... Elle a eu une peur !

— Et moi, donc !

— D'être arrêté ? demanda Mme Mesnard.

— Non, mais Mlle Denise s'est jetée au-devant de mon coup de fusil, et il s'en est fallu d'une seconde.

Il n'acheva pas. Denise, avec un petit frisson, rovit tout à coup son coupable du matin, pâle et tremblant, quand elle l'avait arrêté, puis ce regard qu'il avait eu et qu'elle n'avait pu s'expliquer, rougissant encore, elle détourna les yeux.

A ce nouveau détail, Juliette se fâcha :

— Tu n'iras plus courir les bois toute seule, s'écria-t-elle.

Et se tournant vers André :

— Figure toi mon étonnement ce matin, en entrant dans sa chambre... Mademoiselle avait disparu !... Mademoiselle adore les bois, le matin surtout, et elle avait trouvé charmant de se sauver au petit jour, pour en jouir toute seule, à sa guise... en poète !

— Et en garde-chasse, dit André en riant.

Et comme Denise, malgré sa confusion, ne pouvait s'empêcher de rire avec eux :

— Aimez-vous vraiment les bois ? lui demanda André, tout surpris lui-même de l'intérêt qu'il apportait à la question.

— Si je les aime !

Elle passa un bras caressant sous celui de son amie :

— Ce n'est pas pour l'amour de Juliette que je suis ici, reprit elle en riant, c'est pour l'amour de ses arbres, je lui envie son Breuil tous les jours de ma vie de Paris.

Et cette profession de foi ravit et charma le voisin du Breuil, comme s'il y gagnait quelque chose !

On s'amusa beaucoup, ce soir-là, aux dépens de Denise, mais elle rit elle-même si gaïement de sa méprise ; elle s'excusa si gentiment auprès d'André d'avoir été l'arrêter chez lui, qu'il fut bientôt rempli de componction au souvenir de certain jugement porté la veille sur une Parisienne, sur certaine *corvée* qu'il avait résolu d'éviter.

— André, dit malicieusement sa tante, quand il se retira enfin, beaucoup plus tard que d'habitude, nous mangeons ton lièvre demain matin, si je ne craignais...

Il ne lui laissa pas le temps de l'inviter à déjeuner, il s'invita lui-même, et il revint encore dîner le soir.

Au nom de la Loi, c'est son destin qui l'avait arrêté ! Il entendait partout, maintenant, dans l'air et dans les bois, en lui et autour de lui, une petite chanson qu'il ne connaissait pas en fumant sa dernière pipe du soir, il souriait tout seul, à toutes sortes de jolies visions ; et, tandis qu'à ses pieds, paisible et confiant encore, le pauvre Soulouque dormait sur la foi des traités, il voyait d'avance, en face de lui, à sa table de solitaire, une petite fleur des bois cueillie en plein Paris.

MARTHE BERTIN.

CAUSERIE PARISIENNE

Nous vivons sous un gouvernement ami des mathématiques.
Ah ! on voit bien que la terrible École polytechnique

Est toujours debout !

A l'instar d'un veau célèbre sur lequel je ne veux pas insister plus longtemps... C'est celui dont on a dit :

— Le veau dort !...

De grâce !... Ne le réveillez pas !...

Et, sur ce, la chronique continue...

Ceux qui, comme votre serviteur, ont eu beaucoup de mal à apprendre

No 1^{re} Prime Montreal 14 Mars 1897

Banque d'Hechtelager

Payera l'ordre de Concours de Bébés \$ 50.⁰⁰/₁₀₀

Cinquante ⁰⁰/₁₀₀ Pastras

Poirier, Bessette & Co

Banque " \$ 22.⁰⁰/₁₀₀

Payera l'ordre de Concours de Bébés ⁰⁰/₁₀₀ Pastras

Vingt-cinq

Poirier, Bessette & Co

\$ 15.⁰⁰/₁₀₀

⁰⁰/₁₀₀ Pastras

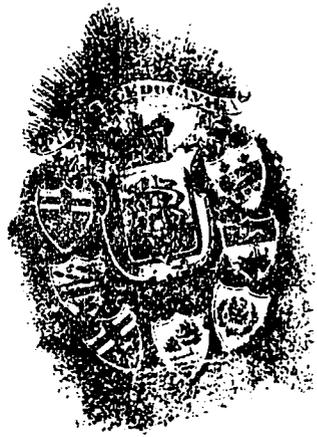
Murray

Payera l'ordre de Concours de Bébés

Dix

⁰⁰/₁₀₀ Pastras

Poirier, Bessette & Co



FAC-SIMILE DES CHÈQUES DE PRIMES OFFERTES PAR "LE SAMEDI", POUR LE "CONCOURS DE BÉBÉS".

—J'en donnerais bien mille francs !
L'honnête marchand répond, d'un air désolé, qu'il l'a vendue.
Le riche collectionneur lui dit :
—Essayez de la ravoir... je payerai ce qu'il faudra !... Et vous me l'enverrez à mon adresse...
Il donne un titre, un nom qui ronfle, une adresse ultra-chic...
Le lendemain, le premier acheteur revient prendre sa statuette et le marchand lui offre de résilier la vente... L'autre tient bon... et ne cède que devant une indemnité de 300 francs.
Triomphant, le marchand court porter sa précieuse statuette chez le riche amateur.
Inconnu !... c'était une escroquerie ingénieuse combinée par deux compères qui courent encore...

JULIEN MAUVRIAC.

Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

C'est un spectacle nouveau à Montréal que celui offert, jundi, au public des Soirées de Famille. En effet, après les représentations de drame et de comédie modernes, cette excursion dans la comédie classique est un coup d'audace qui, du reste, a parfaitement réussi.

La Malade imaginaire, la célèbre comédie du grand comique français, sans être le chef d'œuvre du maître, obtient, chaque fois qu'elle est reprise, un succès de franc aloi.

C'est qu'Argan, Diafoirus, Purgon, Fleurant, Toinon sont des personnages aimés du public lettré et que l'animation endiablée de l'action a, sur les spectateurs quels qu'ils soient, le même effet hilarant.

MM. R. Duhamel (Argan) Mme Chapdelaine (Béline) MM. A. Naud, R. Barré, E. Roy, R. Ouimet, R. Bernard, Bédard ont eu le plus légitime

succès. Espérons qu'ils y reviendront. L'orchestre de M. Hébert a donné également un superbe programme. Pour la semaine prochaine, en préparation : *Les Petits Oiseaux*, comédie en 3 actes de Labiche et Delecourt.
Pour le 23, jour où aura lieu le bénéfice de M. E. Roy, *Le Gentil de M. Poirier* et entr'actes attrayants.

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Lundi avait lieu la 1^{re} représentation de la version anglaise des *Trois Mousquetaires*, due à M. Grundy. Très nombreuse et élégante assistance, laquelle a fait aux artistes, M. J. O'Neill en tête, une brillante ovation.

Les rôles de d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, sont respectivement tenus par MM. O'Neill, Lackaye, E. Collin et Kent.

MM. Thomson, Saint Maur, Carlyle et Robson remplissent très convenablement les rôles de Louis XIII, Richelieu, Buckingham et Tréville.

Les rôles féminins sont tout particulièrement bien tenus. Mlle El. Bates, dans *Milady de Winter* a été fort applaudie. Mlle M. Anglin, Constance Bonacieux, est très sympathique, Mlle J. Harold, très décorative dans le rôle d'Anne d'Autriche.

Superbe mise en scène et décors luxueux.

PALLADIUM

LE POÈTE ET LE PATISSIER

Un pâtissier, dont un poète avait exalté dans un petit ouvrage en vers les succulents produits, crut devoir reconnaître cette honnêteté en lui faisant cadeau d'un pâté. Mais le poète ayant remarqué que la feuille de papier qui couvrait le fond de ce pâté faisait partie de sa production, en adressa des reproches à son protégé. "Qu'avez-vous à me reprocher ? lui dit celui-ci ; nous sommes maintenant à doux de jeu ; vous avez fait des vers sur mes pâtés, et moi j'ai fait des pâtés sur vos vers."

MODES PARISIENNES



TOILETTE DE JEUNE FILLE. Robe en serge bleue. Le corsage, blousant devant, d'une forme avantageuse, est croisé de côté et découpé à dent ornée d'un bouton et bordée d'une petite ruche de taffetas changeant vert et bleu. Le haut, décolleté en rond, laisse voir un plastron froncé en taffetas surmonté d'un col droit garni d'une ruche. Dos tenu ouvert également, manches avec revers de taffetas, ceinture ronde en taffetas. Doublure de corsage ordinaire fermée au milieu du devant, Chapeau en feutre bleu garni de taffetas. Mat. : 2 verges $\frac{1}{2}$ de tissu, 7 verges $\frac{3}{4}$ de taffetas.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 422. — Voici un corsage élégant de demi-saison aussi bien pour dame que pour jeune fille. Notre modèle est fait en nouveauté française, vert et brun, soie et laine; les revers sont en velours vert foncé avec un dépassant de satin vert et le gilet est en velours carreauté. Le col et les manchettes sont en velours avec, toujours, un dépassant de satin pareil au revers. Les manches ont deux coutures avec un petit pouff à l'emmanchure. La doublure du corsage est ajustée et s'attache sur le devant; le



No 422. Corsage pour jeune fille



No 508. Robe de chambre pour dame (avec pli Watteau)

gilet et le col s'attachent sur le côté gauche; le revers droit s'agrafant en place par dessus.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$, en 11 pouces, pour faire ce corsage pour une jeune fille de 14 ans.

No 422 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.

No 508. — Ce vêtement est très commode, fait en étoffe se lavant ou en laine légère; les couleurs délicates bleu, rose ou vert ainsi qu'en soie de Chine font de ce vêtement un objet indispensable dans la garde-robe d'une élégante. Notre illustration est en jolie percale, l'empiècement est fait à plis garnis tout autour d'un volant en broderie. La doublure est ajustée, et sur elle est posé le dessus de l'empiècement; le devant froncé et derrière un pli Watteau, le petit côté dessous le bras fait la forme; le pli n'est pas arrondi, mais l'ampleur du devant est retenue par une ceinture en ruban tombant en boucles sur le devant. Les manches ont deux coutures et sont très ajustées, avec un petit volant dans le bas. Un volant garnit le bas de la robe. Le col est fait avec la même étoffe à plis employée pour l'empiècement; on peut acheter cette étoffe tout apprêtée.

Il faut 8 verges en 11 pouces pour faire une robe pour une personne de grandeur moyenne.

Le No 508 est coupé dans les grandeurs de 32 à 12 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 30 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

SYMPATHIE MAL PLACÉE

Une veuve s'en fut au bureau d'une compagnie d'assurances afin de retirer le montant de la police que son défunt mari possédait. Durant la conversation qui s'en suivit, le commis cru devoir lui dire sympathiquement qu'il était bien peiné de voir que son mari était mort. Mais il fut bien étonné lorsque, faisant un geste qui faillit le renverser, elle lui répondit d'une voix aigre: "Vous, les hommes, vous êtes bien tous les mêmes, toujours peints quand une pauvre femme a une chance de toucher un peu d'argent."

IL A GAGNÉ SON POINT

Le magistrat. — Prisonnier, voici la septième fois que vous apparaissez devant moi.

Le prisonnier. — Je le sais, Votre Honneur. Votre Honneur a toujours été mon favori. Vous êtes si juste.

Le magistrat (adouci). — Bon, je vais vous laisser pour cette fois-ci, mais ne revenez plus devant moi.

Le prisonnier. — Merci, Votre Honneur; je le savais bien que vous étiez un homme juste.

SON ENSEIGNE

Un monsieur. — Pourriez-vous m'indiquer, monsieur, la demeure de ce dentiste qui extrait les dents sans douleur?

Le passant. — Parfaitement. Descendez cette petite rue, tournez le premier angle et écoutez jusqu'à ce que vous entendiez des cris perçants; c'est là!

UNE INDIGNITÉ

Le mari. — Voici un compte pour un costume de bal! Qu'est-ce que cela veut dire?

La femme. — Ne te rappelles-tu pas la robe verte que je portais au bal l'an dernier lorsque tu me fus présenté?

Le mari (indigné). — Oh! Je pense bien que tu ne veux pas dire que je vais être obligé de payer pour le piège avec lequel tu m'as attrappé?

AMÉNITÉS

Madame (lisant son journal). — "La girafe a une langue de dix-huit pouces de longueur."

Monsieur. — En es-tu jalouse?

LA RAISON

Figaro. — Depuis quelque temps je ne te vois plus aussi souvent avec cette jolie fille que tu avais coutume d'accompagner.

Bigaro. — Non! Je l'ai épousée.

ENTRE AMIES

Anna. — Ils disent tous que j'ai la bouche et le nez de ma mère.

Louisa. — Ah! Eh bien, ta mère a été chanceuse de s'en débarrasser.

DEVINETTE



— Voyez-vous le pêcheur?

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE St-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 30 MARS

TRIO DE PROVERBES

Chacun en sa beauté se mire.

x

Travail arrive à tout.

x

Plus on se dépêche, moins on avance.

SANCHE PANÇA.

Une Recette par Semaine

SÉCHAGE DES SOULIERS HUMIDES

Voici un procédé qui rendra des services aux soldats, aux touristes, aux pêcheurs, aux chasseurs.

Quand les souliers sont humides, il est, on le sait, fort difficile de les mettre. Si cet accident vous arrive en campagne, introduisez dans chaque soulier une moitié de journal et mettez-y le feu. Aussitôt la combustion achevée, faites tomber la cendre et introduisez le pied qui se glissera sans aucune difficulté.

Le feu n'a pas endommagé le cuir humide, mais a séché l'humidité intense et l'a rendu malléable.

Néanmoins, on fera bien de n'avoir recours à ce procédé qu'avec des gros souliers.

Et de S.

LA LUTTE EST TOUJOURS ARDENTE

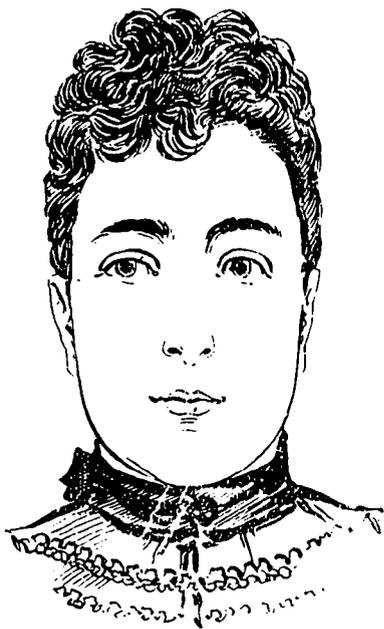
Entre le *Bonne Khumal* et les maladies qu'il est appelé à combattre, mais elle se termine invariablement par le triomphe de cet invincible spécifique.

Madame HUBERT BELANGER

ÉCHAPPE A LA MORT D'UNE MANIÈRE PRESQUE MIRACULEUSE

Son mari est étonné de la Guérison de sa femme. Il se joint à elle pour recommander à toutes les femmes qui souffrent de ne pas hésiter mais de prendre de suite les Pilules Rouges du Dr Coderre

" Depuis la naissance de mon premier enfant, il y a huit ans, j'ai toujours souffert. J'étais d'une grande faiblesse, je souffrais du beau mal, mal de matrice, palpitations du cœur, douleurs dans la tête, pas de sommeil ni d'appétit. Mon lait se mêla à mon sang, ce qui aggrava de beaucoup ma maladie, j'étais toute enflée. Plusieurs médecins me soignèrent, mais ils ne comprenaient pas ma maladie, car ils ne m'ont absolument rien fait. Alors je résolus de tout mettre de côté pour essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je fus fidèle à les prendre et suivis les directions à la lettre. En même temps, je prenais les Tablettes Purgatives du Dr Coderre pour ma constipation et la Poudre à injection pour les pertes blanches. Je me servis aussi des emplâtres pour le beau mal. Après avoir suivi le traitement pendant quelques semaines, je fus toute étonnée de me trouver parfaitement guérie. Je n'ai jamais été si bien de ma vie, car je ne ressens plus la moindre petite douleur. Je fais mon ménage de maison, et prends soin de mes enfants sans éprouver de fatigue, au contraire, je me sens alerte et toute heureuse. Mon mari s'unit à moi pour recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les mères de famille." Madame Hubert Bélanger, No 76 Rue Massue, Québec.



MME HUBERT BELANGER

De tels témoignages devraient être un encouragement pour toutes les femmes malades qui n'ont plus aucun espoir d'être guéries. Ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour Mme Bélanger elles peuvent le faire pour vous. Pourquoi donc continuer à souffrir plus longtemps, lorsqu'il vous est si facile de vous guérir. Vous ne courez aucun risque, les Pilules Rouges du Dr Coderre sont une spécialité d'une force étonnante, et elles vous guériront tout comme elles ont guéris des milliers de femmes qui les ont prises.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracas inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégulari-

sultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

tés, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtés, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidur des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours prises avant et après la naissance d'un enfant; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Écrivez leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur écrivez rien, car toutes lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No 271 Rue St-Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 heures a. m. à 5 p. m. Con-

N..., le dentiste bien connu, va se remarier.

En apprenant cette nouvelle, l'ancienne belle-mère s'écria furieuse :

— Il se remarie ! Ah ! le misérable !... il ne méritait pas de perdre sa femme !

Le maire d'une localité baignée par une rivière poissonneuse est, en même temps, un grand taquineur de goujons.

Un ami l'aborde, l'autre jour :

— Eh bien, la pêche, ça marche ?

— Mais oui. J'ai attrapé hier une assez jolie friture.

— Et avant-hier, qu'avez-vous pris ?

— J'ai pris un arrêté concernant les chiens errants !

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ
de Gonzague.

Une bonne se présente pour les fonctions de femme de chambre.

Discussion des clauses de son engagement. On parait tomber d'accord, lorsque, se ravisant, la postulante :

— Ah ! j'oubliais de prévenir Madame que je reçois une fois par semaine.

Gaibillard et Calino se désolent de la perte d'un ami.

— Vraiment ? Ce pauvre homme est mort ?

— Oh ! comme c'est malheureux ! Et de quoi est-il mort, s'il vous plaît ?

— Il est mort pour n'avoir pas pu vivre.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Canada Registry Co.,

Limited.

Bureau Principal : 20 rue St-Alexis, Montréal.

DEPENSE ANNUELLE, \$1.00 SEULEMENT

Pas d'Examen Médical — Pas de Cotisation —
Pas d'Autres Frais

Quelques-uns des Avantages Offerts

Aide, Soins et Assistance En Cas d'Accidents, de
donnés immédiate- Maladies, Evanouisse-
ment, aux frais de la ments ou de Mort.
Compagnie.

Identification immédiate et notification aux amis, qui peuvent l'être par télé-
phone, télégraphe ou câble.

Identification immédiate aux Banques, Hôtels, Bureaux d'Express, de Poste
ou de Télégraphe, ou, dans le cas de fausse arrestation, au pays ou à l'étranger.

Vu que notre agent ne peut voir tout le monde, remplissez ce coupon, envoyez-
nous le avec Un Dollar et nous vous enverrons par le retour du courrier une
carte et un calepin d'identification, une médaille que vous fixez à votre trousseau
de clés, et une police d'assurance de cinq cents dollars contre les accidents de
bicycle, de voyages, soit en voiture, en tramway, en bateaux, en chemin de fer,
Élévateurs, etc., police émise par la Canada Accident Assurance Co., et une indem-
nité hebdomadaire de \$6 00.

Nom..... Age.....
 Occupation.....
 Ville.....
 Comté..... Province.....
 Nom et Adresse.....
 De la personne à avvertir
en cas d'accident.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Amours brisés.—Votre nature est quelque
peu irrégulière et changeante, le cœur est très
sensible, confiant et aimant au suprême degré.
Volonté peu persévérante.

Petite Charlotte A.—Lenteur et prodigalité.
Nature insinuate, rusée et flatteuse. Tendan-
ce à l'égoïsme, dispositions affectueuses, cepen-
dant.

Pierre.—Sens pratique, économie et esprit
d'entreprise. Persévérance et courage. Orgueil
et ambition. Sensibilité non apparente.

Reverie.—Nature impressionnable et portée
à l'exagération. Imagination ardente et roma-
nesque. Indécision et manque de persévérance.
Talent littéraire.

Horloge Blanche E.—Fantasque et capricieu-
se nature. Originalité, audace, courage physi-
que et témérité. Manque de discrétion et de
prudence.

Jean-Baptiste Belleplante.—Amour du
"Sport", des aventures extraordinaires, des
voyages, du théâtre, des chevaux, des exerci-
ces violents, etc. Nature peu sensible.

Aline E.—Volonté très ferme et courage phy-
sique très rare chez une jeune fille. Activité,
énergie et amour du travail, ambition assez
modérée, cependant.

Milburg.—Tempérament placide et doux.
Insouciance, gaieté et optimisme. Caractère peu
entrepreneur. Vous vous trompez, mon ami, je
ne suis pas celle que vous croyez.

J'ai peur.—Esprit subtil et primesautier.
Amour de l'étude et curiosité. Caractère actif,
entrepreneur et initié. Aptitudes pour la
musique.

Paulo.—Fermété, prudence et froideur. Es-
prit deductif et d'une grande fertilité de res-
sources. Ambition, énergie et indépendance de
caractère.

Anne La Mouche.—Nature très changeante.
Imagination active et prompt à s'enthousias-
mer. Ardeur, sincérité et constance en amour.

Enfant de Bohême.—Sens littéraire très
développé. Originalité, insouciance, optimisme
et indépendance. Volonté très personnelle et
jugement droit.

Musette.—Manque de persévérance, carac-
tère quelque peu agressif et autoritaire, con-
serve peu le ressentiment, toutefois. Intelligen-
ce assez vive.

M. Noëlle F.—Nature assez superficielle et
passablement coquette. Très grande bonté
d'âme, cependant, et exquise sensibilité. Nature
généralement sympathique.

Mai-Juire.—Versatilité et inégalité d'humeur.
Esprit assez subtil et imagination active. Dou-
ceur et sensibilité peu apparentes, d'après votre
écriture.

Simplifier.—Caractère très excentrique,
doux et sensible, cependant, mais brusque et
vif. Assez bonnes dispositions générales et
tendance à la sensibilité.

Yvette.—Sensibilité, générosité et franchise.
Nature timide, douce et facilement contrôlable.
Caractère peu entreprenant et peu ambitieux.

Mademoiselle racinée No 10.—Vous êtes d'un
tempérament nerveux et excitable, votre
nature est prompte à la colère comme à l'amour
ou à tout autre sentiment. Vous manquez de
contrôle sur vous-même.

Norvégienne.—Sens artistique, imagination
romanesque, délicatesse de goût et élévation
de sentiments. Volonté assez ferme, mais non
inflexible.

Augusta.—Egoïsme et sensualité : voilà pour
les plus grands défauts. Générosité, franchise,
confiance et affabilité. Assez bonne entente des
affaires.

Yves noirs.—Sens littéraire. Bonté, douceur,
sensibilité. Imagination active. Caractère bien-
veillant et entreprenant, quoiqu'un peu irré-
gulier.

Minette La Rieuse.—Caractère à la fois sévère
et tendre. Très grande susceptibilité et
extrême délicatesse dans l'affection. Volonté
énergique.

Laurier rose, Beauté.—Vous manquez quel-
que peu d'ordre et de méthode, vous êtes, néan-
moins, assez active et laborieuse. Inconstance
dans l'affection.

Tiloine.—Manque de sens pratique, lenteur
de compréhension. Imagination romanesque,
indolence et rêverie. Souvenez-vous qu'il faut
donner son écriture ordinaire.

Bérangère 25.—Ténacité, prudence, discrétion
et défiance. Esprit observateur, jugement
éclairé et impartial. Quelques talents artisti-
ques sont visibles.

Fruite.—Pensée exceptionnellement active,
caractère très entreprenant et esprit d'initiative.
Sens littéraire, délicatesse d'intuition et
sûreté de jugement.

Colibri de Verdun.—Vous êtes d'une nature
généreuse, sympathique et bienveillante. Mais
vous manquez totalement de persévérance et
de sens pratique.

T. D. C.—Circonspection, défiance, suscepti-
bilité et un peu de jalousie. Économie domes-
tique et habileté exécutive.

Albertine.—Caractère déterminé et ferme.
Volonté forte et légèrement obstinée. Hardies-
se, courage physique et force morale en face de
l'adversité.

Laurella A.—Nature vive, emportée et im-
pressionnable. Manque d'empire sur soi-même,
de persévérance dans la résolution et de pruden-
ce.

Victor.—Imagination ardente, s'exagérant
toute impression de joie ou de tristesse, mais
les conservant peu dans leur prime intensité.
Aptitudes musicales.

Louis.—Originalité, jovialité, paresse et in-
souciance. Vous êtes tout-à-fait dépourvu
d'ambition et ne songez qu'à vous divertir.

José Sans-Gené.—Il est vrai que vous êtes un
peu original et sarcastique, mais ne vous désol-
ez pas, ma chère enfant, vous possédez en
revanche une intelligence très vive, beaucoup
de franchise et un jugement très éclairé.

Angéline.—Tempérament vif, primesautier
et jovial. Dispositions à la raillerie et finesse
de perception. Portée à l'amitié plutôt qu'à
l'amour.

Premier baiser.—Esprit initialif, entrepren-
nant et progressif. Intelligence mercantile, ima-
gination ardente et bonnes dispositions amou-
reuses.

"J." Me dire adieu.—Tendances artistiques,
fécondité de pensées, intelligence vive et sûreté
de goût. Volonté peu persévérante et aisément
contrôlable.

Ével.—Nature superficielle et romanesque.
Sensibilité, douceur, bienveillance, générosité
et sympathie, mais peu de constance en amour.

Sans-Parcél A. F.—Économie, activité,
amour de l'ordre et du travail. Esprit calme,
pondéré et judicieux. Caractère en même
temps ferme et timide.

Brunette aux yeux noirs.—Nature hautaine
et froide. Caractère enclin à la dissimulation,
peu communicatif. Prudence.

Minette.—Imagination vive, enthousiaste et
un peu capricieuse. Amour des fleurs, des
livres, de la musique. Bon pouvoir de persua-
sion.

Snowflakes No 30.—Volonté ferme, caractère
dominateur. Persévérance et énergie. Ardeur
et constance dans les affections. Rancune.

Arilla.—Amour de l'étude. Curiosité et ténaci-
té. Fécondité de ressources et initiative,
audace et courage en face du danger.

Vive l'Espagne.—Enthousiasme, exaltation,
franchise et générosité. Nature extrêmement
impressionnable et tendre. Peu de constance,
cependant. C'est la deuxième consultation que
je vous donne, n'est-ce pas ?

La ce-à-terre.—Scepticisme et originalité.
Esprit subtil, observateur, analyste et quelque
peu malicieux. Sens littéraire assez développé.

Une pêche de Central Falls.—Tendance à la
mélancolie et égoïsme. Défiance et dissimula-
tion. Assez bonne force morale et ambition.

Je me souviens.—Nature calme et peu senti-
mentale. Volonté assez personnelle et persévé-
rante. Très grande ambition, prudence et
clairvoyance.

Wanoyay.—Caractère excitable et vif.
Esprit subtil, observateur et primesautier.
Bienveillance, générosité, douceur et sensi-
bilité.

Georgette.—Dissimulation, défiance et pruden-
ce. Caractère ombrageux et susceptible.
Esprit vif et entreprenant. Nature ardente,
mais peu expansive.

Brachy III.—Excentricité, curiosité, confian-
ce et franchise. Nature exaltée et passionnée.
Esprit fécond en expédients et manque absolu
de sens pratique.

Frylouse.—Le mot "mercantile" signifie
"entente des affaires, du commerce, etc."
Votre caractère est entreprenant, quoiqu'un
peu irrégulier et votre nature est généreuse et
sympathique. Merci pour vos bonnes paroles.

Ciel sans étoiles.—Nature légèrement superfi-
cielle et capricieuse. Caractère autoritaire et
porté à la contradiction. Talent pour la musi-
que.

Crichenifret.—Indépendance de caractère,
témérité et confiance en ses propres forces.
Volonté puissante et bon pouvoir de persua-
sion.

A. R. B. G.—Je me fais un plaisir de vous
dire vos défauts, mademoiselle : Vous êtes
curieuse un peu, gourmande un peu, et capri-
cieuse beaucoup.

M. J.—Originalité, scepticisme, égoïsme,
sensualité et présomption. Amour du travail,
ambition, énergie, activité, audace et courage.

Amoureux terrible.—Exaltation, exagération
en toutes choses. Manque de persévérance et
d'initiative. Inconstance en amour.

Poupoute.—Orgueil, présomption et confian-
ce en son propre jugement. Nature assez
aimante, mais d'une très grande susceptibilité.

Je m'ours on je m'attache.—Amour de l'étude,
de l'ordre et du bien-être. Caractère actif,
résolu et réfléchi. Générosité, franchise et
affabilité.

Paul Deroulé de.—Non ! non cela dénote tout
simplement du scepticisme. Quant à votre
écriture, elle montre un caractère un peu vio-
lent, pas obstiné cependant, de la générosité et
un jugement très personnel.

Petit Français S. N. H.—Tendance à la rêve-
rie. Nature passionnée, ardente et sentimentale.
Ambition et énergie, mais peu de sens
pratique.

(A Suivre.)

Information

Afin de satisfaire à des demandes nom-
breuses et répétées, Mme T. d'ASTOUR in-
forme le public qu'à l'avenir elle répondra,
par lettre particulière à leur adresse, à tou-
tes personnes désirant une consultation
complète. Lui adresser, outre une page en-
tière d'écriture, signature avec paraph, sur
papier non rayé, la somme de 25 centimes en
timbres-poste.

Madame à sa bonne,

—Comment ! Victoire, vous avez
cassé ce joli vase de Sèvres ?

—Oh ! madame, je n'ai cassé que le
morceau inutile.

—Laissez un morceau inutile !

—Madame m'a dit cent fois qu'il ne
fallait pas prendre ce vase par l'anse,
ce qui prouve bien qu'elle ne servait à
rien.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un
missionnaire des Indes Orientales la formule
d'un remède simple et végétal pour la guérison
rapide et permanente de la Consommation,
la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les
Affections des Poumons et de la Gorge, et qui
guérit radicalement la Débilité Nerveuse et
toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir
éprouvé ses remarquables effets curatifs dans
des milliers de cas, trouve que c'est son devoir
de le faire connaître aux malades. Pourcé par
le désir de soulager les souffrances de l'humani-
té j'enverrai gratis à ceux qui le désirent,
cette recette en Allemand, Français ou An-
glais, avec instructions pour la préparer et
l'employer. Envoyer par la poste un timbre et
notre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester,
N. Y.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 42

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la
date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec para-
rafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME
T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudo-
nyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n^o,
l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

VIN St-Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE**

Seuls Agents pour
le Canada.



En police correctionnelle:
Le président interroge un prévenu
d'un âge qu'on est convenu d'appeler
respectable.

—Votre profession?
—Je n'en ai pas...
—Comment! vous frisez la cinquan-
taine et vous n'avez pas encore fait
choix d'un état?
—Un état! mais si j'en ai un!
—Eh bien! alors... lequel?
—L'état d'ivresse.

Massage Electrique

Ce traitement fait disparaître le
rhumatisme, la Sciaticque et toutes
les maladies des nerfs.

Departement de Bains
Electriques,

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:
210 RUE CRAIG.

—Le malheureux se grise du matin
au soir.
—Est-ce qu'il est marié?
—Non.
—Ah! tant mieux pour sa femme!

On parle d'un artiste dramatique
criblé de dettes et poseur à l'excès.
—Regardez-le sur la scène, dit quel-
qu'un, il est toujours à chercher ses
"effets".
—En revanche, soupire son tailleur,
il ne veut jamais les payer.

DÉMONSTRATION

L'expérimentation faite dans les hôpi-
taux a démontré que le Baume Rhumal est
supérieur à tous les médicaments employés
jusqu'à ce jour pour le traitement et la gué-
rison des rhumes, toux, bronchites et les af-
fections de la gorge et des poumons. 34

FAITES USAGE

DE LA

GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT



Une jeune Marseillaise raconte que
son mari a un défaut. Il rouille.
—Mais il rouille, ajoute-t-elle, à un
point tel que les rideaux volent et que
le lit tremble.
—Ça doit vous gêner?
—Non, reprend-elle aimablement,
j'aime le mistral!

Calino et Guibollard sont devenus les
meilleurs amis du monde, après s'être
boudés quelque temps.
—Ils vivent maintenant en parfaite
intelligence, raconte un témoin de leur
brouille.
—Oh! fait un autre, vous exagérez.

Durallé, âgé de soixante-douze ans,
annonce qu'il épousa une adorable
petite personne de vingt printemps.
—C'est ridicule, à votre âge!
—Ridicule! Vous êtes bien bon,
reprend Durallé. Je le serais encore
bien plus si ma fiancée était seulement
aussi âgée que moi.

La demande croissante pour le Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en
servent, ont dit à leurs amis
comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMÉDIAT

Toux très obstinés

et cela sans déranger la di-
gestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Dans la rue Saint Laurent.
—Où vas-tu, en boitant de la sorte?
—Je vais me faire soigner.
—Qu'as-tu donc?
—Un œil de perdrix.
—Et tu vas...?
—On m'a dit d'aller chez l'oculiste.

GRAMMAIRE APPLIQUÉE

TOTO.—Nous allons jouer au cheval.
LILI.—Je veux bien, mais c'est moi
qui serai le cocher.
TOTO.—Non, toi, tu feras le cheval.
LILI.—Non, je ne veux pas.
TOTO.—Écoute Lili, tu sais bien que
le masculin l'emporte sur le féminin;
donc il faut que tu sois le cheval quand
même...

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal. - \$4.00 par an
Hors Montreal. \$3 00 "

A Montreal, le journal est livré à demi
cité avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magni-
fiques Primes. Voir notre annonce de
primes dans le numéro du Monde Cana-
dien de cette semaine.

Redaction, Administration et
Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTS—

La première édition étant épuisée, les éd-
iteurs ont résolu d'en publier une édition popu-
laire, le format, le papier et la reliure res-
semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 172



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: A Payette
(Montréal); E Boulay, J S J Routhier (Ottawa,
Ont); G Sirois (St Hyacinthe, Q); E Desrosiers
(Brunswick, Mo); Mlle A Champagne, R de V
Lefebvre, M L Pelletier (Fall River, Mass);
J Derbes, J M Dossat (Nouvelle Orleans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: E
Boulay, 229; Sparek, J S J Routhier (Ottawa,

Ont), G Sirois (St Hyacinthe, Q); Mlle A Cham-
paigne (Fall River, Mass); J Derbes, 2765 Pal-
myra (Nouvelle Orleans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent
ont le choix entre un abonnement de trois mois
au journal ou 50 centimes en argent. Nous les
prions de nous informer au plus tôt du choix
qu'elles auront fait.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Entendu dans un salon où l'on parlait de notre brillant confrère X..., dont la verve s'exerce volontiers aux dépens de ses amis et connaissances : — Il a des ongles jusqu'au bout de l'esprit !

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

— Voyons, quelle pose allons-nous prendre.

— Je voudrais être représenté tenant un volume de mes poésies légères, que je lirais à voix haute avec un air inspiré dont ne serait pas exclue une nuance de modestie... j

60 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"

Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX

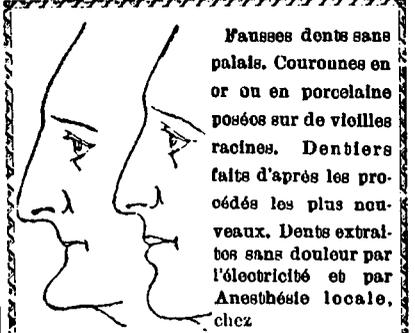
Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT

Tel. Main 1914.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

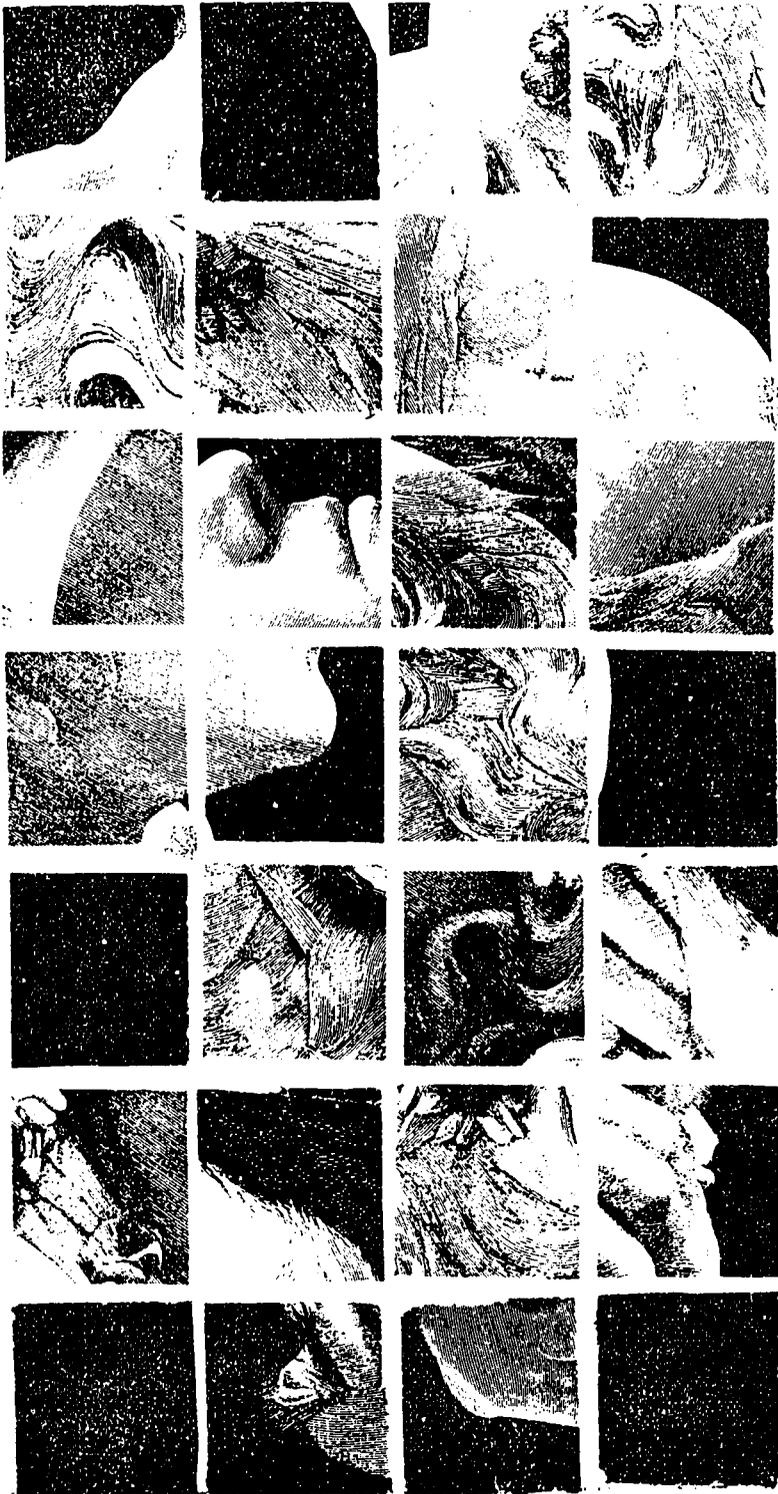
AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2315 20 Rue St-Laurent

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une fongie d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 174



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, un mot grec.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez nous en enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 22 mars, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants, ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centus en argent.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.